

LE
DROIT CHEMIN.

Imprimerie de Pommeret et Guénot, rue Mignon, 2.

LE

DROIT CHEMIN

PAR

P. BERNARD.

II

PARIS

SCHWARTZ ET GAGNOT, ÉDITEURS,

QUAI DES AUGUSTINS.

1843.

I.

SCÈNE.

Il ne nous faut, dans tous les temps, qu'un peu de bonheur pour nous rendre passablement ingrats; mais lorsque nous sommes amoureux, nous devenons oublieux jusqu'à l'insolence, au moindre espoir qui nous sourit. Je regardai partir Passavant, et je fus

frappé de sa mise, comme si j'avais possédé moi-même la garde-robe d'un petit-maître. Ce pauvre Passavant, il portait sans honte un chapeau de feutre rougi par le temps, un ancien habit noir de soirée, dont quelques boutons plus que mûrs avaient percé leur enveloppe de soie, et demandaient pauvrement à éclore tout-à-fait; du côté gauche, une place blanchâtre oblongue, dans les dimensions d'un in-octavo, indiquait bien les habitudes du bouquiniste; — sous cet habit figurait un gilet jaune de poil de chèvre, usé au col, aux abords des poches, et dont les boutonnières annonçaient, en bâillant, qu'elles étaient fatiguées de servir; un pantalon de casimir noir flottant aux jambes, et laissant apercevoir des bas gris qui se perdaient dans de vastes souliers à cordons, complétait l'habillement de l'ex-collègue de M. Bonnemain; — Passavant rachetait en partie, il est vrai, le peu d'élé-

gance de son costume, par une netteté, une propreté irréprochable; tout ce qui pouvait luire, luisait, ses souliers par exemple; — la blancheur de sa chemise était magnifique.

— Pauvre Passavant! m'écriai-je.

· Pauvre Fernand, me répondit je ne sais quelle voix mystérieuse, jette donc un regard sur toi-même!

Mes habits les plus beaux... je n'avais pas besoin de me déranger pour les passer en revue. Ils étaient là, au pied de mon lit, pliés et posés sur une chaise. Et moi, qui prenais pitié de Passavant, comme si, à part la propreté qui est absolue, tout le reste n'était pas relatif; et comme si, tel lion, qui ne paie pas les dix habits qu'il commande par an chez ses tailleurs, n'avait pas le droit de trouver mon costume misérable et ridicule, tout aussi bien que je pouvais rire de l'habit noir et du gilet jaune de Passavant! — En vérité, je fus in-

quiet pour le lendemain. J'avais entendu dire que le Cirque était devenu le rendez-vous des dernières modes; que les hommes et les femmes y brillaient à l'envi; qu'il y avait entre les spectateurs émulation d'étoffes, de coupes nouvelles et concurrence acharnée de toilettes du soir. Or, je ne possédais tout au plus qu'un négligé, au grand complet; — je fus embarrassé d'abord, je fus triste, et puis un de mes regards s'étant égaré du côté de la petite glace qui garnissait ma cheminée, je me remis tout-à-coup et tout-à-fait...

— Je ne suis pas agent de change, moi, je suis artiste!

Je courus au bureau où se délivraient des billets d'avance, et, ayant consulté le plan de la salle, je me fis donner une place à quelque distance en arrière et sur le côté des numéros 435, 36, 37, 38 et 39 inclusivement. J'atten-

dis avec une impatience bien facile à imaginer la représentation du vendredi...

La soirée était capricieuse et incertaine; le ciel se couvrait et s'éclaircissait tour à tour, des brises d'air frais et caressant couraient dans une atmosphère sèche et lourde, comme de fines et rares arabesques sur un fond obscur qu'elles égayent. — Le temps offrait enfin cette incertitude qui ne déplaît pas, parce qu'après tout, les grands parents ont ordinairement seuls à se plaindre des mille arrangements forcés que fait prendre une pluie soudaine. Du haut des maisons à huit étages du quartier Notre-Dame-de-Lorette, une multitude de femmes coquettes se précipitaient vers les Champs-Élysées; celles-ci tenaient *des marquises*, celles-là des enfants à leur main, selon que l'un ou l'autre ornement leur allait mieux.

Du fond de tous les restaurants plus ou

moins à la carte, mille jeunes gens, de la plus brillante espérance (tout ce qui brille n'est pas or), se jetaient dans le même courant et cheminaient vers le même but. Tous portaient un cure-dent ou un cigare à la lèvre, une fleur à la boutonnière. Des voitures de toutes les couleurs et de tous les numéros, roulaient, en soulevant la poussière qui allait retomber sur les piétons des contre-allées; — il y avait dans ce mouvement, dans cette aspiration de la foule vers un point commun, je ne sais quelle force d'entraînement qui vous faisait marcher tout seul. — Le proverbe dit que l'eau va toujours à la rivière, on pourrait ajouter que les hommes vont toujours à la masse. — L'art d'attirer le public n'est que celui d'entasser les individus. — *Si j'entre*, je m'ennuie, semblent penser les habitués de spectacle; — il n'y a pas de plus chaud cla-

queur à la seconde représentation que l'homme refusé à la première.

Toute cette population venait se heurter contre la garde du bureau d'entrée, comme les flots contre un barrage ; quelques-uns passaient par dessus, quelques autres par dessous; les billets pris d'avance avaient le pas. Décidément l'égalité n'est nulle part; grâce à quelques centimes de plus ou de moins, on fait tout de suite des ordres, des priviléges et de la hiérarchie. Je n'avais pas le droit de m'en plaindre, puisque ce jour-là du moins, j'en profitais.

Je me plaçai ;—les stalles retenues par Passavant étaient vides ; cependant les spectateurs affluaient par toutes les portes. Enfin, mon âme frissonna :

— C'était elle!

Sophie était accompagnée de Saint-Lezin, qui lui donnait le bras ; M. Daubrias, mada-

me Bonnemain et Adrienne suivaient. Plus ému qu'au premier jour, plus troublé qu'à la première vue, je cessai un moment de distinguer les objets. Je ne sais quelle musique délicieuse et vague s'éleva dans mon cœur, à l'approche de Sophie. C'est ainsi que dans les opéras, l'orchestre célèbre l'entrée des reines. J'étais debout ; Sophie regarda de mon côté, deux étincelles parties de nos yeux se croisèrent.

Sophie laissa échapper une légère exclamation qui attira l'attention de M. Daubrias. Il vit sa femme pâle et tremblante, et il lui dit avec humeur :

— Si vous souffrez, partons.

Sophie montra par un mouvement de tête sa mère et sa sœur.

— M. de Saint-Lezin leur tiendra compagnie, reprit M. Daubrias.

Sophie murmura quelques excuses, et se

retournant un peu, comme pour arranger le coussin de sa stalle, elle me jeta un regard plein de conseils et de reproches.

Madame Bonnemain vint involontairement au secours de sa fille, en adressant à son gendre, cette phrase indolente et banale : Il fait si chaud ! Saint-Lezin adhéra du geste à l'opinion de madame Bonnemain, en passant sur sa figure un fin mouchoir à senteur d'ambre ; mais Adrienne n'en resta pas là ; ayant répété le mouvement de Sophie, elle leva les yeux et me découvrit sans hésiter.

La jeune fille se pencha alors vers sa sœur, lui prit la main, sous prétexte de lui parler bas et de façon à n'être point entendue des personnes placées devant ou derrière elle, et lui fit une question sublime d'insignifiance.—Ce n'était pas la voix de Sophie qui devait répondre à Adrienne, mais la moiteur de sa main.

— Elle l'a vu, pensa Adrienne, qui ne put s'empêcher de jeter de nouveau un regard sur moi, un de ces regards desquels doivent résulter l'indulgence et la sympathie, ou l'antipathie et l'hostilité.

Or, Fernand n'avait rien de ce qui pouvait séduire une femme de la nature d'Adrienne. Sa mise, d'une simplicité toute modeste, l'arrangement naturel de ses cheveux, ses gants de couleur inoffensive, trahissaient une absence de prétentions impardonnable. Adrienne jugea dans le fond de son cœur, que Fernand et Sophie étaient ridicules. Le vocabulaire des jeunes filles n'a pas d'expression plus accablante. Adrienne enfin passa droit à l'ennemi.

— Le fils de votre ancien tapissier est ici, dit-elle à son beau-frère...

— J'avais déjà remarqué qu'il y avait toute sorte de monde, murmura M. Daubrias, de-

venu aristocrate pour la première fois de sa vie... où est-il?

— A dix ou douze places, sur la seconde banquette, à notre gauche, derrière nous.

— Qui donc? demanda madame Bonnemain.

Voyant qu'il s'agissait de quelque incident, Saint-Lezin s'approcha pour être mis au fait; Sophie s'approcha aussi : c'était toujours une contenance; et lorsque le groupe se trouva ainsi complété, Adrienne prononça un seul mot : Fernand!

Sophie prétend encore aujourd'hui qu'Adrienne n'était pourtant pas méchante. Au fait, trouvez-moi un défaut dans le monde, qui nous donne plus cet air-là que la curiosité!

Les yeux de madame Bonnemain brillèrent comme deux charbons. — Il faut le laisser, dit-elle sèchement.

En ce moment une écuyère tomba de che-

val. Toute la salle se leva en témoignage d'intérêt; M. Daubrias, Saint-Lezin, madame Bonnemain, Adrienne, profitèrent de ce mouvement pour me regarder.

Fernand et Sophie, seuls de toute la salle, étaient restés assis.

Cette entente secrète intrigua singulièrement Adrienne; c'est donc là s'aimer ? pensa-t-elle.

M. Daubrias interpella Sophie en ces termes : A quoi pensez-vous donc? vous qu'un rien émeut parfois jusqu'aux larmes.

Sophie ne répondit pas. Un imperceptible mouvement de tête et d'épaule indiqua seul qu'elle avait entendu M. Daubrias.

Madame Bonnemain, se penchant alors vers son gendre, lui dit tout bas : — A la place de Sophie beaucoup de femmes auraient profité cette occasion pour porter la main sur le

cœur en se trouvant mal ; Sophie n'en a pas besoin.

Ayant ainsi parlé, elle regarda son gendre; elle voulait voir si M. Daubrias était un peu satisfait et persuadé. Mais il n'était pas homme à se contenter d'une observation plus ou moins juste ; il remercia sa belle-mère par un léger pressement de main.

La représentation était interrompue ; beaucoup de personnes quittaient la salle.

— Où allez-vous donc? demanda madame Bonnemain à M. Daubrias.

— Vous me permettrez, dit-il, de reconduire ma femme chez moi ; elle souffre, et quand on est mal disposé, rien n'étourdit comme ces gens qui tournent sur ces chevaux qui tournent. M. de Saint-Lezin reste avec vous et j'aurai le temps de revenir et de vous rejoindre pour vous accompagner, avant la sortie du spectacle.

Tandis que madame Bonnemain, Adrienne et Saint-Lezin se regardaient d'un air étonné, et s'interrogeaient des yeux sur le parti qu'ils devaient prendre, Sophie, déjà levée, renouait les rubans de son chapeau et s'efforçait de rajuster seule les plis de son châle, car personne ne songeait à l'aider en ce moment-là; elle profita de je ne sais quelle résistance de l'étoffe sur son épaule, pour se tourner légèrement la tête et pour m'adresser un long regard d'adieu.

Sophie murmura ensuite quelques paroles d'excuse et d'adieu, et affirma si naturellement qu'elle n'était pas bien, que madame Bonnemain elle-même finit par le croire un peu.

Elle dit même à Saint-Lezin : — En vérité, je ne connais pas d'homme plus attentif, plus prévenant que M. Daubrias. Il n'est pas de femme plus délicatement aimée que Sophie.

Adrienne se tourna vers Saint-Lezin pour savoir ce qu'il en pensait; mais Saint-Lezin n'avait pas d'avis là-dessus. Il savait trop bien qu'on ne doit pas avoir d'opinion publique sur le mari qu'on veut tromper. Adrienne fit si bien qu'il me fut impossible de ne pas l'apercevoir. Je la saluai : c'est ce qu'elle voulait; il y eut dans la manière dont elle me répondit quelque chose de lent et d'accentué comme une demande à laquelle on ne peut pas refuser une réponse. Je n'étais pas en rupture ouverte avec la famille Bonnemain; j'avais cessé mes visites; mais c'était réserve et discrétion de ma part; ce n'était pas impolitesse : tout le monde l'avait bien compris. Adrienne seule était restée intriguée de ma conduite, et cette fois encore la curiosité la poussait à m'attirer auprès de sa mère; elle espérait bien apprendre, par nos réticences mêmes, tout ce qu'on voudrait en vain lui cacher. Je descendis

quelques marches et je m'approchai de madame Bonnemain, qui me reçut avec une politesse haute et froide; Saint-Lezin fut convenable.

— Une minute plus tôt, me dit Adrienne, vous auriez eu le plaisir de rencontrer à ces places mon beau-frère et ma sœur; mais vous les avez vus peut-être?

Madame Bonnemain interrompit Adrienne pour lui demander à quelle heure M. Daubrias avait dit qu'il reviendrait.

—Seulement avant la fin, répondit Adrienne; il y a loin d'ici à la maison de ma sœur, et il faut encore le temps de revenir.

En d'autres termes, Adrienne me priait de rester; madame Bonnemain m'invitait à reprendre ma place le plus tôt possible. J'étais décidé à n'écouter que ce dernier conseil; mais pour le naturel, il fallait bien échanger quelques banalités avec les trois personnes

auxquelles j'étais venu rendre visite. Je me tirai difficilement de cette formalité; les réponses de madame Bonnemain étaient aussi sèches que les questions d'Adrienne étaient engageantes. Elle mettait une insigne coquetterie à me faire causer et à impliquer sa mère et Saint-Lezin dans la conversation. Enfin elle déployait ces ressources merveilleuses d'une femme qui veut savoir et qui s'est promis à elle-même d'y réussir.

Je répondais à je ne saisquelle question oiseuse et pourtant inévitable, lorsque je me sentis fortement pressé par une large main appliquée sur mon épaule. Il y avait de la haine, de la colère, de la vengeance dans le frémissement de cette main, dans l'effort de ces muscles : je me retournai vivement; M. Daubrias était derrière moi. Que de choses on peut se dire sans échanger un seul mot! Je me levai; M. Daubrias avait toujours la main sur mon

épaule; mais il la serrait moins fort à mesure que je le regardais plus fixement.

Saint-Lezin était attentif; Adrienne triomphait.

— Au revoir, Monsieur, dis-je à M. Daubrias en prenant, par un salut affectueux, congé de Saint-Lezin et des dames.

M. Daubrias haussa les épaules sans répondre, et s'assit entre Adrienne et madame Bonnemain, qui lui prit la main en signe d'approbation ou de sympathie.

Je m'éloignai; j'arrivai à ma stalle; elle était prise; troublé et résolu, timide et agressif, j'allais interpeller assez vivement l'usurpateur, lorsque je reconnus Passavant. Il était assis, les bras croisés, et paraissait m'attendre. Il m'adressa le premier la parole.

— Allons-nous-en, me dit-il; aussi bien, vous n'avez plus rien à faire ici.

— Peut-être.

— Qui donc voulez-vous encore désespérer; toute une famille et un ami, n'est-ce point assez pour ce soir?

Passavant sortit; machinalement je pris le même chemin que Passavant; et je fus sur le point de le remercier, lorsque je sentis le grand air. Le ciel, incertain quelques heures auparavant, s'était éclairci; une douce et suave influence régnait dans l'atmosphère.

— Quel moment délicieux, dit Passavant, il me serait impossible de causer la moindre peine à personne, sous un ciel si beau. Fernand, il faudra que je vous prête mon traité de *l'essence et de la guérison de l'amour*, in-12, si vous ne préférez mon traité de la maladie d'amour, in-18.

— Expliquez-moi plutôt la fatalité qui me poursuit.

— Vous appelez fatalité un mari légitime...

— Ne l'avoir vue qu'un moment!

— Oh! mon Dieu! dans la position d'esprit où vous êtes, vous appelleriez aussi bien un moment, toute une année; enfin, vous avez eu le temps de faire tourner au drame un ménage qui ne demandait qu'à aller, comme tant d'autres...

— Où donc?

— A l'habitude! J'avais prévu cela. J'avais parfaitement compris vos intentions, l'autre jour, lorsque vous avez pris les numéros des stalles, je vous ai laissé faire par curiosité philosophique. — Vous rappelez-vous qu'en sortant je vous ai dit à vendredi?

— Je m'en souviens.

— J'ai tenu parole; je suis venu; j'étais là.

— Et puis?

— Et puis j'ai eu peur en voyant M. Daubrias emmener précipitamment sa femme. Je me suis trouvé sur son passage; je l'ai suivi; j'ai monté dans leur voiture; il n'a pas osé

me chasser, tant il était heureux au fond, d'avoir une sauve-garde contre lui-même; devant moi, il savait bien qu'il n'oserait pas tout ce que la colère lui pouvait inspirer. Du théâtre à la maison de M. Daubrias, le trajet s'est fait en silence; il n'a rien dit, elle n'a pas ouvert la bouche; il serrait ses deux poings appuyés sur ses deux genoux; elle portait de temps en temps son mouchoir à ses yeux; moi, j'attendais.

— Et puis?...

— Que voulez-vous?... Arrivé chez lui, M. Daubrias remit Sophie entre les mains de sa femme de chambre; me prit par dessous le bras, descendit avec moi les escaliers quatre à quatre, et, arrivé sur le palier, il s'arrêta; nous nous tournâmes face à face, et il me dit : Je vous soupçonne d'être pour quelque chose là-dedans? — Bien, pensai-je; il va faire retomber sur moi les fureurs que je l'ai

heureusement forcé à contenir tout à l'heure. Que la volonté du ciel et la tranquillité de Sophie s'accomplissent ; et je convins devant M. Daubrias qu'il y avait quelque chose de mérité dans son accusation.

— Vous ne remonterez jamais ces marches qui conduisent chez moi; je vous le défends..., s'écria M. Daubrias.

Je perdais, Fernand, une distraction bien douce en perdant la possibilité de rendre quelques visites à Sophie. Je perdais... mais d'autres pouvaient me donner de la musique à copier, peu m'importait cette ressource ! Il est cruel, toutefois il est horrible, lorsque la pauvreté commence à se saisir de vous, de renoncer à l'amitié de ceux qui, vous ayant connus plus favorisés du sort, peuvent mêler au sentiment qu'on leur inspire, moins de pitié que de tendresse. Je n'essayai point de démontrer à M. Daubrias qu'il était injuste.

En modérant sa colère, en ne se laissant pas emporter contre Sophie à toute la véhémence de sa jalousie, il avait assez fait pour moi,

Je m'éloignai de M. Daubrias, il fit quelques pas vers moi, et me retint. Ce n'est pas tout, me dit-il, nous nous battrons.

L'idée me parut étrange, mais tout-à-fait humaine. On hait un homme, mais lorsque cette haine qu'on éprouve humilie l'amour-propre, on s'en prend au plus proche voisin ; on en fait un complice qui doit payer pour le coupable ; je devais payer pour vous. Je répondis à M. Daubrias : Quand vous voudrez! — Alors il passa son bras sous le mien, m'entraîna, me fit monter dans sa voiture qui l'attendait à la porte, et là...

— Et là ?...

— Là, il mit sa tête dans ses deux mains et fondit en larmes. Je le laissai faire ; enfin, il se releva fièrement et me dit : C'est la première

fois de ma vie que cela m'arrive, Monsieur, et à mon âge, ce doit être une fin. Tout m'avait réussi! quel écueil! mon Dieu, quel écueil! — Passavant, excusez-moi, pardonnez-moi tout ce que j'ai pu vous dire.

Je lui tendis la main.

M. Daubrias continua : — Il paraît qu'on imagine aujourd'hui mille romans contre le mariage; ceux qui les inventent n'ont assurément pas souffert tout ce que j'ai enduré depuis le jour de mes noces, jusqu'à ce soir inclusivement. — Enfin, Monsieur, j'étais le plus heureux des hommes... non, eh bien, non! Ce succès constant dans toutes mes entreprises, cette fortune que mes amis appelaient insolente, tant elle passait fière devant eux pour arriver plus vite à moi, tout cela me flattait beaucoup alors, mais aujourd'hui le chagrin m'a rendu comme plus délicat, plus difficile. A cette prospérité toute mécani-

que ; je préférerais un peu d'influence sur cette femme que vous connaissez. Qu'elle m'aime seulement une seconde, et je ne me croirai pas quitte envers elle en lui laissant des trésors.

J'écoutais Passavant avec un étonnement mêlé d'une avidité fiévreuse. Il flatte M. Daubrias, pensai-je; sa probité l'enivre ou lui monte l'imagination...

Passavant poursuivit en ces termes : — M. Daubrias se trouble à votre vue, Fernand; vous n'imagineriez jamais ce qu'il m'a dit à votre sujet? Il m'a dit : ce qui ne serait que de la jalousie, devient comme une sorte de rage lorsqu'il s'agit de votre ami Fernand. —J'ai essayé de lui faire expliquer pourquoi; vous pensez bien qu'il n'y est pas parvenu; mais si ses expressions étaient insuffisantes, sa pensée était claire : M. Daubrias est fils de ses œuvres; vous êtes fils de l'éducation que de pauvres parents vous ont fait donner à la

sueur de leur front. Il trouve injuste que la fortune qu'il a gagnée ne vaille pas l'esprit et les avantages que vous avez reçus du collége; Fernand, vous trouverez, en y réfléchissant bien, que l'orgueil, la haine de certains bourgeois enrichis, n'est que ce même instinct d'égalité. Enfin il pardonnerait plutôt à Saint-Lezin qu'à vous d'être aimé de sa femme...

— Mais il m'a insulté, interrompis-je; il a déployé, tout à l'heure, je ne sais quelle force impertinente et brutale...

— Fernand, j'ai répondu de vous; il y allait de la tranquillité de Sophie. J'ai dû bien mentir! aussi j'avais réussi à calmer M. Daubrias, pendant la route. Votre présence a rallumé une colère mal éteinte. Croyez-moi, le moins coupable et le plus malheureux, Fernand, ce n'est pas vous.

Le ton pénétré de Passavant m'en aurait

convaincu, s'il y avait pas de ces situations où l'on ne doit être ni raisonnable ni juste sous peine de perdre tous ses avantages... Que feriez-vous à ma place? lui demandai-je.

— C'est la question de tous les incorrigibles. A votre place, Fernand, d'abord je serais artiste, et alors une passion, loin de me servir à attirer des aventures bourgeoises ou mélodramatiques sur les autres et sur moi-même, épurerait mes facultés, annoblirait mes ambitions. La vie, les idées, la tournure modernes sont assez prosaïques pour que vous vous félicitiez d'avoir trouvé une poésie dans un amour impossible. Vous êtes pauvre, Fernand, et cela ne suffit plus. Le monde ne vous permettra pas d'en être fier, la société actuelle vous en fera bientôt rougir. Sauvez-vous par la passion : aimez comme on aimait autrefois, et vous deviendrez fort d'une originalité qui vous tiendra lieu de gé-

nie. — Je sais bien que vous êtes plus disposé à vous distraire avec mes observations qu'à leur accorder une valeur pratique; mais prenez-y garde!

— Vous avez pour vos amis, monsieur Passavant, des conseils vraiment héroïques.

— Fernand, je n'ai plus qu'un mot à vous dire : Sophie ne se prêtera jamais à une intrigue, vous pouvez par mille imprudences inutiles irriter M. Daubrias et rendre sa femme si malheureuse que M. de Saint-Lezin ait mille occasions d'adoucir un peu ses peines. Sophie doit se trouver à la fin de votre carrière, et non au milieu : j'ai dit. — Et Passavant me laissa achever seul l'espace qui me séparait encore de chez moi.

II.

L'ARRIVÉE.

Je n'habitais plus l'hôtel garni de madame Juliette; j'étais chez moi. Je ne vous ferai pas l'inventaire de mon mobilier, je vous dirai seulement que le papier bleu de ma mansarde disparaissait sous une foule de sculptures en plâtre, en bois, et de dessins à

bon marché. Mille fantaisies, et jusqu'à des jouets d'enfant disposés d'une certaine façon égayaient les murs çà et là; des morceaux de tapisserie aux couleurs inégalement fraîches, quelques parties d'armures d'un assez riche travail, et que tenté par des occasions comme il s'en trouve encore, j'avais achetées presque pour rien, ornaient la pauvreté définitive de mon logis; l'originalité, le fantastique de cet entourage servait parfois à me distraire de la monotonie de mon existence : car le travail, celui qui me rapportait de quoi me nourrir, était toujours assez rare, et prenait un temps considérable sur mes études.

Il y avait près de six mois que j'avais quitté Sémur; le délai accordé à mon père par M. Daubrias pour le paiement de la somme de trois mille francs avait dû expirer; j'attendais dans une inquiétude douloureuse une lettre de ma famille; — lorsqu'un matin,

j'entendis dans l'étroit escalier qui' ne conduisait que chez moi, un bruit inaccoutumé; — comme j'avais précisément ce jour-là deux ou trois petits billets d'une quinzaine de francs à payer, j'eus peur de voir entrer à la fois tous mes créanciers. Loin de pouvoir les satisfaire, mes poches, ma bourse, mes tiroirs, et les soucoupes dans lesquelles je laissais quelquefois traîner des sous, étaient vides; mais je devais recevoir dans la journée, en reportant un bois gravé, la somme dont j'avais besoin, et même je crois un peu au delà.

— Quitte, mon garçon, s'écria mon père en poussant ma mère dans ma chambre; quitte, mon ami, M. Daubrias est payé; nous ne devons plus rien à personne; mais j'ai tout vendu là-bas, et j'arrive et nous voilà...

Je pressais ma mère dans mes bras; l'excellente femme cachait mal sous la joie de

me revoir la confusion qu'elle éprouvait; — venir dénuée de ressources, tomber en quelque sorte à la charge d'un fils qu'elle aurait voulu combler de richesse, tout cela l'humiliait secrètement; — la franchise et l'ardeur de mes caresses ne lui prouvaient pas encore assez combien j'étais insensible à tout autre chose qu'au bonheur de l'embrasser.

— Ah ça! notre fils, reprit mon père, si tu nous as dit vrai dans tes lettres, tu jouis à présent d'une certaine prospérité; tu as de belles connaissances, je ne prétends pas m'établir à Paris; mais mon fils aidant, je puis trouver encore à m'utiliser, à gagner ma vie... Est-ce là, garçon, tout ton logement, il n'y a donc pas de place pour nous, et nos effets?

A ce mot d'effets ma physionomie exprima sans doute quelqu'étonnement; — car mon père ajouta: — Ne sois pas inquiet de notre

malle, elle est restée aux messageries; nous redevons quinze francs sur les deux places de rotonde retenues en mon nom...

Ma mère jeta tristement les yeux sur moi.

— J'irai reprendre votre malle aujourd'hui même, et vous logerez ici.

— Mais toi, Fernand? ajouta ma mère avec inquiétude.

— Moi, j'habiterai mon atelier... une salle vaste, aérée, parquetée, fraîche en été, chaude en hiver, et qui nous tient lieu, à nous artistes, d'appartement complet. Là j'ai un excellent lit, là j'ai mille choses plus belles que toutes celles que vous voyez ici pendues aux murs...

Mon père mourait de fatigue, ma mère paraissait souffrante; elle examinait à la dérobée les minces objets d'art dont je semblais si fier. Ma gaîté la rassurait toutefois, et donna

si bien le change au brave provincial, qu'il m'engagea à ne pas perdre de temps, et à courir avant la nuit retirer ses effets du bureau. — Nous prendrons, dit-il, un peu de repos en t'attendant...

Ce mot de prendre m'avait effrayé ; hélas! s'ils avaient eu faim!

Mon père se coucha et s'endormit, ma mère ferma les yeux; mais ce fut pour réfléchir avec moins de distraction aux diverses circonstances qui l'avaient frappée. Elle voulait en vain se faire illusion sur ma détresse. Mon Dieu! murmura-t-elle sous forme de prière, accordez-moi comme une grâce que toute cette misère évidente de mon pauvre fils vienne d'un peu de désordre et même d'inconduite, plutôt que d'efforts inutiles et d'un travail ingrat. Il se fera pardonner un jour à force d'honneur et de bonté.

Agitée, malade, elle se leva, elle passa en

revue un à un tous les objets qui garnissaient ma chambre ; elle ouvrit toutes les armoires, et les trouvant vides elle jeta un cri...

Mon père ouvrit les yeux, mais la fatigue les lui fit refermer aussitôt.

— Malheureux Fernand ! dit-elle en joignant les mains, comme tu nous trompais !

Tandis que, pâle et tremblante, elle s'abîmait dans les plus sombres réflexions, moi je courais après mes deux billets échus. Je me flattais d'en obtenir le renouvellement à date prochaine, et d'empêcher surtout qu'on ne se présentât à mon domicile pour les toucher. Mes créanciers étaient sûrs de moi, après tout, et plusieurs fois déjà j'avais éprouvé leur obligeance. — Tandis que je les cherchais, ils étaient à ma porte. Ma pauvre mère avait horreur des billets, le premier qu'on lui présenta, et sur lequel elle vit ma signature, la fit encore pâlir ; le second la fit pleurer. Elle

ne put s'empêcher de dire : — Que fait-il donc, mon malheureux fils, pour s'engager ainsi de tous côtés?

— Ce qu'il fait? répondit l'un des deux porteurs, vous le voyez, Madame, de petits bons pour acquitter de petites dettes; il a toujours payé, ne vous tourmentez donc pas plus que je ne m'inquiète : je suis encadreur, et voici mon adresse. — L'autre se montra d'une égale bienveillance, par bonheur il ne donna ni son nom ni son adresse, et ma mère ne sut pas que je devais à mon boulanger. Elle en savait assez pour souffrir.

Jean Richer n'eut pas des rêves d'or; il s'éveilla en disant : — Femme, tu n'as pas donné, j'espère bien, mes deux vestes et mes tabliers de travail? — Non, mon ami.

— Eh bien! c'est bon, Paris n'est pas meublé de fond en comble et pour toujours, j'imagine; les fortunes s'y font et s'y défont, le

monde s'y meuble et s'y démeuble. On travaillera. Est-ce que tu n'as pas entendu parler d'un certain faubourg Saint-Antoine, femme?

En ce moment ils prêtèrent l'oreille : c'était moi qui revenais; je montais l'escalier quatre à quatre et en chantant, qu'avais-je donc?

Moi? rien encore. Mais peut-on supposer que la Providence vous envoie un père et une mère pour les rendre témoins de vos plus mauvais jours? Déjà tout s'annonçait merveilleusement à mes yeux; le renouvellement de mes deux billets était chose faite; j'avais deux portraits en perspective, et un lit dans l'atelier d'un camarade, pour le soir. — Et puis, chemin faisant, la réflexion m'avait fait retrouver mieux que tout cela : un souvenir, un exemple. Ce pauvre professeur de Semur, qui, vieux, infirme, s'était fait une célébrité, des élèves. — J'en aurai, voilà ce que je m'étais dit à moi-même; j'en aurai... C'eût été d'un lâ-

che ! Demain, après demain... on dit cela quand on souffre seul, quand on est jeune, robuste, et qu'on peut attendre. Pour moi, l'avenir, c'est l'heure qui suit.

Je courus chez mon éditeur qui me fit un billet. Je rencontrai Saint-Lezin qui courait lui aussi, mais en cabriolet de remise, et n'avait pas le temps de m'écouter. Je me désespérais, lorsque, par une inspiration du ciel, je me dirigeai vers les quais. Je pensais à Passavant ; par son entremise ne pourrais-je pas obtenir quelque service de M. Bonnemain ?

Je trouvai mon philosophe près d'un étalage; il présentait une pièce de cinq francs au marchand pour payer une dizaine de petits volumes déjà entassés dans ses poches, lorsque je me précipitai sur son bras, et lui dis d'un ton moitié plaisant moitié sérieux : Arrêtez !

L'ayant attiré quelques pas à l'écart, je lui annonçai l'arrivée de mes parents, et le mis au

courant de ma détresse. Il m'écouta froidement; mais il méditait un sacrifice sublime. Le brave garçon se rapprocha du parapet, remit un à un et dans l'ordre, à la place où il les avait choisis, chacun des petits volumes; et saluant le bouquiniste, il s'éloigna en me tenant la main, et sans regarder derrière lui.

Sérieusement j'étais touché jusqu'au fond de l'âme de cet acte, dont quelques hommes d'élite comprendront seuls la grandeur.

— Je n'ai, me dit enfin Passavant, je n'ai que ces cinq francs-là sur moi, prenez-les toujours; je me chargerai de retirer la malle du bureau, et je la porterai moi-même chez vous; ce sera toujours autant d'économisé.

— Vous prendrez au moins le billet que m'a fait l'éditeur?

— Je le prendrai; soyez tranquille... Et il ajouta sans que je pusse l'entendre : Il ira chez mon banquier.

— Tu chantais, me dit mon père lorsque je rentrai dans la chambre; est-ce à la façon des peureux? Sais-tu bien que tu fais déjà des billets comme un homme établi depuis vingt ans...; et tu ris des échéances...

Ma mère ajouta — : Fernand, je veux voir dès demain ton atelier.

J'essuyai ces deux feux, à bout portant, sans en être atteint. Avant de m'émouvoir des paroles de mes parents, il fallait les faire dîner.

— Ah ça! m'écriai-je sans façon, il s'agit de dîner; mais vous allez prendre votre part d'un dîner d'artiste : rien de réchauffé, rien de refroidi! Tous plats faits pour attendre les convives, sans changer de caractère. Je tirai alors d'un panier que je dissimulais, depuis mon entrée, sous un grand portefeuille, un panier contenant une bouteille, un jambon, des poires et du pain. Plusieurs voisines m'avaient prêté des verres, des assiettes, et d'au-

tres détails de service. Je ne possédais pour mon compte qu'une carafe, un couteau, et quelques grains de gros sel dans un coquetier. On mangeait... mais j'avais beau faire, on restait préoccupé, triste, et les efforts de ma gaîté ressemblaient à ces rayons de soleil qui percent un nuage, entre deux pluies.

— Allons, pensai-je, puisque la fiction ne réussit pas, abordons franchement la réalité ; allons ! — Eh bien ! dis-je en regardant tour à tour mon père et ma mère; cette petite chambre, cette petite table, ce dîner plus petit encore... cela vous afflige pour moi, lorsque vous pensiez à votre fils artiste de la grande ville de Paris, vous rêviez d'autres proportions... N'est-ce pas, mon père, si je vous avais prié de m'envoyer de Semur quelques rideaux pour mes fenêtres, vous n'auriez jamais deviné cette pauvre masure? vous me croyez malheureux. Et moi, lorsque vous étiez à Semur,

travailleur, économe, comme je vous connaissais ; lorsque vous me faisiez parvenir avec régularité cette pension qui vous épuisait, si vous m'aviez écrit : — Fernand, nous allons quitter la province, nous emportons tout notre avoir, et tu en seras dépositaire, je serais devenu stupide plutôt que d'imaginer cette malle ! Je vous crois pauvres. Nous nous trompons également, je suis jeune, je sais, je veux, je vous aime. Je ne suis pas malheureux ; vous ne pouvez douter de mon courage, de mon dévoûment ; vous n'êtes pas pauvres. Allons, mon père, un toast à l'espérance !

Je voulus lui verser du vin dans son verre, le vin manqua.

— C'est mauvais signe, observa mon père.

J'avais déjà rempli d'eau mon verre, et je buvais à la résignation.

— J'en suis, mon fils, pourvu que ta mère y consente, et ne soit pas plus humiliée

à cause de toi, que tu n'en parais affligé.

— Mère, lui dis-je, si tu nous manques, nous désespérons de tout le reste ; tu es notre providence ; tu seras mon étoile du matin, mon étoile du soir. Si tu te caches, si je ne t'aperçois pas toujours au-dessus de la tête des hommes qui encombrent les sentiers, adieu la foi ! Je lutterai encore, mais avec mes forces physiques, et nul homme n'est plus fort que tous les hommes.

Elle m'embrassa.

— J'y suis, je m'y retrouve à présent, dit mon père. J'ai été ouvrier, je redeviens ouvrier, voilà tout. Fernand, tu me conduiras au faubourg Saint-Antoine. Mais je connais les maîtres, il ne faut pas avoir l'air trop vieux, trop fatigué pour leur plaire : Fernand, avec ta permission, je vais me coucher ; allons, femme, est-ce pour midi ?

Le *quos ego* de Neptune, l'État c'est *moi*, de

Louis XIV, les froncements de sourcils de Jupiter et de Napoléon, étaient de la même école que cette dernière formule de mon père. Là gîsait le maître. Je crois vous l'avoir déjà dit. Je me préparai à obéir; ma mère, si je l'avais écoutée, m'aurait fait emporter de mon lit jusqu'au deuxième et dernier matelas; elle exigeait que je prisse au moins une couverture.

— Nous aurons assez, me criait-elle, nous aurons trop de nos jupons.

— Eh bien! et mon paletot? lui objectai-je.

C'était alors le commencement des paletots; ma bonne mère ne sut que répondre et céda. Elle pria pour moi et s'endormit. Mon père rêvait déjà qu'en raccommodant des meubles chez un fabricant du faubourg Saint-Antoine, il trouvait un trésor dans le vieux secrétaire pourri d'un émigré.

III.

LE COURRIER.

Ma mère reçut une lettre ainsi conçue :

« Vous êtes à Paris, chère Madame, et peut-être n'avez-vous pensé à moi que pour avoir peur du nom que je porte. J'ai trop sincèrement partagé vos chagrins pour n'avoir pas besoin de la certitude qu'ils sont tout à fait

dissipés. Il vous a été bien cruel, dit-on, de quitter votre petite ville et de venir ici, parce qu'il vous était impossible d'y apporter avec vous un peu de cette fortune qui ne peut cependant rien pour le bonheur de certaines personnes. Si je pouvais vous voir ! que vous dirais-je ? qu'imaginerions-nous ? Enfin, j'aurais bonne espérance ; vous méritez si bien d'être heureuse et je vous aime tant !

Sophie. »

IV.

VIVE EN TRAVAILLANT.

A la distribution suivante, deux heures plus tard, le facteur me remettait un billet dont voici les termes :

« Mon cher Fernand,

« Madame Daubrias m'a demandé si elle pouvait écrire à votre mère. Je lui ai re-

présenté qu'il lui serait bien difficile de le faire sans parler de vous. Elle m'a répondu :

— Eh bien ?

« Cet eh bien ! m'a empêché de dormir ; je me reproche d'y avoir contribué en allant quelquefois de chez vous chez elle et de chez elle chez vous. Vous ne connaissez peut-être pas mes opinions sur le rôle de l'électricité dans l'origine physique des sentiments, ce n'est guère le moment de vous les apprendre. Sachez seulement que je ne retournerai plus chez M. Daubrias, et que nous ne devons plus nous revoir, jusqu'à *nouvel ordre de choses.*

« Les divers petits billets que j'avais réussi à vous faire escompter, je ne vous cache plus qu'ils sont dans les bureaux de M. Daubrias, et que c'est notre ami commun Saint-Lezin qui avait pris sur lui, et sur la caisse Daubrias et compagnie, d'en faire l'argent. Comme ils seront payés, il n'y a pas grand mal.

« Adieu, mon ami; tous mes livres sont transportés de cette nuit à mon nouveau domicile que vous ne devez pas connaître. J'aurai de vos nouvelles à tous, et vous pourrez d'ailleurs compter sur moi.

Adieu,

PASSAVANT. »

Je courus au domicile de mon ami; il n'y était plus depuis le matin. J'essayai de savoir au moins s'il avait quitté Paris.

— Oh! non, Monsieur, me répondit une bonne vieille femme; cela ne m'étonnerait pas qu'il fût marié.

— Marié?

— Pourquoi pas? C'était un garçon si honnête, et puis la jeune fille qui venait le voir de temps en temps, en lui apportant chaque fois un beau bouquet, était gentille, elle avait l'air bien sage. Ils auraient donc bien fait de s'établir, ces chers enfants. Au fait, M. Passa-

vant se connaissait joliment en livres, il en avait à revendre, et s'il veut s'en mêler, commencer en petit, qui sait ?

Ce langage m'étonnait beaucoup. La bonne femme paraissait à peu près certaine de ce qu'elle avançait. Passavant marié ! Passavant établi ! Marié ! mais je lui croyais au fond du cœur une passion profonde quoique désespérée pour Sophie ! Etabli, mais est-ce qu'il n'était pas philosophe depuis longtemps ; est-ce que son état n'était pas de chercher, de fonder un système? Je m'en revins tout triste. A mon chagrin, au vide qui se fit dans mon cœur, je sentis bien que Passavant était un ami. Je me rendis compte seulement alors de la satisfaction réelle que je trouvais parfois dans les étranges explications de mon philosophe et du genre d'espérance et de poésie que son originalité entretenait dans mon âme. Je regrettai vivement que mon père ne se fût

pas rencontré avec mon ami, dans les deux ou trois visites que celui-ci avait faites chez nous. Je m'étais flatté qu'ils se seraient pris d'amitié l'un pour l'autre, et qu'ils auraient pu s'aider mutuellement à passer quelques heures. Enfin j'avais perdu Passavant.

Je gardai la lettre de mon ami pour moi seul ; ma mère hésitait à me communiquer celle de madame Daubrias. Mais à plusieurs questions indirectes qu'elle m'adressa, je devinai qu'il y avait eu un incident à la maison. J'insistai vivement pour le connaître. Ma mère alors tira sa lettre de sa poche, fit un pli à une certaine ligne, et me la présenta en me disant : Lis donc ! — Je jetai les yeux sur ces caractères que je reconnus comme s'il m'était arrivé de les contempler souvent. Ce que je pouvais lire s'arrêtait à : « *Vous méritez si bien d'être heureuse...* »

Je voulus tout voir; quelle était donc cette

ligne qu'on me cachait? que disait-elle? J'insistai; je fis exprès des suppositions si extravagantes qu'il fallut bien me céder. Je lus alors : « *Et je vous aime tant !* »

Je compris alors le sentiment de délicatesse et d'honnêteté qui avait fait hésiter ma mère à me communiquer ce passage; le respect filial m'empêcha d'exprimer autre chose qu'un contentement tout naturel de ce bon souvenir de madame Daubrias.

— Elle m'aime tant! dit ma mère en secouant la tête d'un air bien triste. Pauvre femme! —Mais à toi, Fernand, c'est ton malheur aussi.

— Mon malheur!

— Ecoute, Fernand, il ne faut pas entreprendre de me tromper; mon pauvre enfant, depuis six mois, tu n'as pas eu le courage de travailler; tu as vécu, sans t'en apercevoir peut-être, mais tu as vécu dans la misère...

— Moi, dans la misère! mais voyez donc autour de vous, ces mille fantaisies, j'ai pu les acheter...

— Voilà dix jours que nous sommes à Paris, Fernand; j'ai voulu savoir ce que coûtaient toutes ces choses...

Je baissai la tête.

— Ce n'est pas par curiosité que j'ai voulu savoir, c'est par tendresse, n'est-ce pas. Eh bien mon enfant, tous ces objets, tout cela ne donne aucun démenti à ma frayeur; depuis six mois, Fernand, recueille bien tes souvenirs oubliés... ne pense qu'à toi enfin, en face de ta pauvre mère; eh bien! Fernand, depuis six mois, tu as vécu dans la misère.

J'étais au désespoir; je ne trouvais aucune parole pour la tromper. Cette impuissance n'était qu'un hommage involontaire rendu à la sublimité de ce coup d'œil d'une mère tendre et alarmée.

— Eh bien ! reprit-elle, la lettre de madame Daubrias ajoute encore à mon chagrin. —Je vous aime tant ! cela signifie : je suis malheureuse ! malheureuse, quand tout réussit à M. Daubrias...

— Qui vous l'a dit ?

— M. Passavant. Que j'étais bien loin autrefois de me faire une idée exacte du monde; dans nos journées tranquilles et laborieuses! je ne vivais pas apparemment, je sommeillais. Ce qui me semblait le bon sens, la raison, l'espérance permise, tout cela c'était autant de rêves impossibles. Je croyais au bonheur pour tous, il n'y en a pour personne. M. Passavant lui-même, cet homme plein de modération, il déraisonne. Tu dois savoir cela, Fernand : par hasard le monde aurait-il marché vite si depuis quelques années, que nous ne serions plus, ton père et moi, que de pauvres gens du bon vieux temps, inutiles aujourd'hui ?

— Inutiles, et le bonheur que j'éprouve à te voir, à t'embrasser !

— Oui ; il est un seul point sur lequel je n'ai rien perdu ; je veux parler de ton bon cœur ; mais enfin...

— Enfin, vous êtes pieuse, ma mère ; est-ce que mon affection pour vous ne vous dit pas que les mauvaises apparences s'évanouiront, et qu'il me sera donné de vous rendre tout ce que j'ai reçu de votre amour.

— Serpent ! me répondit-elle avec douceur ; mais n'espère pas avoir eu raison ainsi de toutes mes frayeurs : mes craintes, j'en ferais bon marché, Fernand. — Je puis encore travailler, je suis sûre d'acquérir en peu de temps la réputation d'une ouvrière adroite. Le travail ici, avec toi, oh ! c'est tout ce que je demande à Dieu ; mais il faut le mériter, Fernand. Je ne le mériterais pas, si je répondais à la lettre de madame Daubrias...

— N'en croyez rien.

— Fernand, je suis femme ! c'est un caractère que l'absence d'éducation, que la vie simple et bornée ne détruit jamais entièrement chez nous ; je m'exagère peut-être les souffrances de madame Daubrias ; mais l'idée du devoir a pour moi une telle grandeur, que je ne suppose pas qu'on puisse l'oublier sans qu'un phénomène terrible... Vois l'idée de ce que je me fais de cette passion-là, moi, âme commune et résignée, j'ai été parfois comme jalouse des pensées que je te supposais, et quand tu cessais de m'écrire, je sentais la femme et la mère s'affliger en moi. Je remarquai alors ce que la nature, la religion, le monde me permettaient de te vouer de tendresse, et je jugeais par là de toutes les douleurs que l'on doit éprouver dans les affections coupables. Fernand, je ne verrai pas madame Daubrias ; en la voyant, je la plaindrais

peut-être, et je veux la blâmer... Je penserais à son malheur, et c'est au tien seul que je veux être sensible...

J'écoutais ma mère avec ravissement; j'étais fier de toutes ces pensées qui étaient bien en son cœur, et qu'elle exprimait d'une manière dont j'ai nécessairement altéré ici la délicatesse.

Mon père rentra sur ces entrefaites.

— Mon garçon, me dit-il en se laissant presque tomber de lassitude sur une chaise; mon garçon, quel âge me donnes-tu bien, sans me flatter?

— Soixante ans.

— A quel âge entre-t-on à l'hôpital dans votre Paris ?

— On n'y entre jamais, mon père, lorsqu'on a su élever un fils qui vous aime bien, qui a du courage, et qui ne vous demande qu'un peu de patience...

— Sais-tu pourquoi je parle comme cela,

mon brave Fernand? c'est que j'ai cherché de l'ouvrage toute la sainte journée, et que les plus polis d'entre les maîtres ont fait quelques efforts pour ne pas me rire au nez. Quant aux ouvriers, c'est autre chose; ceux-là ont, c'est sûr, un brevet pour ne pas vieillir dans leur poche; ils ont été d'une cruauté... Après cela, je les prends pour des ouvriers, et c'est peut-être là mon grand tort envers eux; ils ont une longue barbe comme toi, de longs cheveux comme toi. Quelques-uns avaient même des têtes superbes, mais pas de cœur apparemment... rire d'un vieillard qui demande à travailler!...

— Ce n'est pas de l'inhumanité, répondis-je. Tous ces hommes vous auraient volontiers secouru; mais involontairement ils ont souri au spectacle qu'ils doivent eux-mêmes offrir un jour. Soyez-en sûr, par les idées qui cou-

rent, ces hommes n'ont pas dû se moquer de vous...

— Oh ! c'est égal ! ils m'ont fait souffrir... ce ne serait rien encore, Fernand, mais ils m'ont découragé !...

L'excellent homme avait quitté son habit et regardait ses bras encore vigoureux. Il répétait sans cesse et avec une amertume croissante :

— Je parie gagner mieux ma journée que tous ces ouvriers-là... quand même j'irais moins vite d'abord, je me rattraperais bien sur le temps qu'ils mettent à peigner leur barbe...

Nous fîmes ce soir-là un souper encore plus modeste que de coutume; aucun de nous n'avait faim. Le dessinateur me faisait attendre depuis plusieurs jours du bois que je devais graver et qui ne devait m'être payé qu'après la gravure. Les cent cinquante francs environ provenant des billets escomptés par l'entremise de Passavant, m'avaient servi à acheter

mille choses essentielles à l'établissement de ma famille. J'étais retourné depuis leur arrivée à l'hôtel de madame Julienne. Cette brave femme brûlait de l'envie de voir ma mère. Je ne sais quelle mauvaise honte m'empêchait de me prêter à ce désir, qui partait d'un peu de curiosité et de beaucoup de bienveillance. Pour ma mère, j'étais toujours censé aller travailler et coucher dans mon atelier.

V.

TROIS PHRASES.

Quelques jours se passèrent, et le pain manqua.

Nous nous regardâmes, mon père, ma mère et moi; c'était à qui de nous trois exprimerait le mieux par sa physionomie qu'il n'avait pas faim, qu'il en était même incapable.

Imaginez-vous un jour qui commence et qui sera composé pour vous comme pour tout le monde, de vingt-quatre heures. Vous n'avez rien de productif à faire, pas une créance à poursuivre, pas un ami à visiter.

Le soleil monte sur l'horizon ; le bruit d'une activité prodigieuse qui s'exerce dans la rue remplit votre chambre, en trouble les mille projets qu'enfante votre cerveau vide. Mille voix importunes et criardes font vibrer vos vitres, et vous apportent ironiquement les offres de mille marchands.

Vous vous demandez par quelle fatalité vous n'êtes pour rien dans cette activité, dans ce bruit, dans ces échanges. Rien, ce me semble, n'est plus facile que de se jeter dans l'une de toutes ces professions qui s'annoncent et crient sous vos fenêtres. Il paraît impossible de manquer absolument des moyens d'acheter quelques-unes de ces denrées, de ces mar-

chandises qui se vendent à si bon marché.

Vous n'êtes rien, vous ne pouvez rien, parce que vous n'avez rien, pas même le courage d'être pauvre publiquement.

Où aller?

Que faire?

Voilà les deux questions qui se succèdent dans votre esprit; lorsque vous les avez répétées jusqu'à l'épuisement, en les changeant d'ordre comme si c'était là une espèce de solution, l'imagination que l'on croit exaltée, mais qui au contraire est sèche, ajoute :

Que devenir?

Passavant me disait un jour :

Les hommes s'obstinent à ne pas comprendre pourquoi Dieu leur envoie de temps en temps des fléaux, des afflictions épouvantables. Ils se demandent avec effroi ce qui a pu appeler sur eux, sa vengeance.

Toutes les fois qu'un honnête homme est

réduit à dire : Où aller ? — Dieu qui nous a fait un présent digne de sa magnificence en nous donnant la terre, s'afflige.

Toutes les fois qu'un honnête homme se demande vainement dans toute l'énergie de sa volonté : Que faire? — Dieu, qui a voulu que la terre fût fécondée, s'indigne.

Toutes les fois qu'un honnête homme ne sait plus que devenir, Dieu, qui lui commande de vivre, s'irrite. — De là, les grandes catastrophes.

Passavant se livrait à des recherches immenses, et travaillait à démontrer qu'il y avait eu dans le monde une calamité publique par chaque homme de génie mort de faim.

VI.

UN CONSEIL.

M. Bonnemain ne pouvait oublier Passavant; la disparition subite de son ex-employé l'inquiétait aussi vivement que possible. Il se décida à venir m'en demander des nouvelles. C'était de sa part un parti violent. Madame Bonnemain n'avait pas pu s'empêcher de par-

ler de moi, après la rencontre au spectacle, et à l'amertume de ses paroles, il avait bien deviné, sans oser toutefois demander une explication formelle, que j'avais commis quelqu'imprudence.

Pour tout dire, le pauvre homme avait un peu payé pour moi. Le redoublement de vivacité, d'humeur, qui s'était développé chez madame Bonnemain depuis quelques jours, redoublement dont j'étais la cause, rendait le cher homme excessivement malheureux. En vain essaya-t-il de trouver auprès d'Adrienne de ces caresses que Sophie savait si tendrement lui prodiguer. Adrienne, en proie à une curiosité infinie, furieuse de n'obtenir sur ce point-là aucune satisfaction de sa mère, de sa tante, ou de sa sœur, se prévalait de la fièvre qui en effet animait ses yeux et creusait légèrement ses joues, pour ne contenter personne. La pauvre vieille tante de plus en plus

vieille ne savait rien qu'aimer sa filleule chaque jour un peu plus. Quant à Sophie, M. Bonnemain ne pouvant pas être heureux de sa tendresse : — Il me semble, répétait-il chaque jour à sa fille, il me semble que tu ne m'aimes plus naturellement comme autrefois. C'est, en vérité, comme si tu avais grandi ! je ne retrouve pas ma petite fille. Oui, bien sûr, tu n'es plus la même.... et quand tu m'embrasses, c'est comme si tu venais de m'avouer quelque peine, et j'ai envie de te consoler.

Afin d'obtenir au moins quelque tranquillité chez lui, M. Bonnemain avait dû faire une concession importante à sa femme, convertir en argent toutes ses rentes, et remettre la somme à M. Daubrias qui s'engageait à la doubler, à la tripler suivant l'usage dans ces spéculations qui ont remplacé les affaires proprement dites.

La vieille tante, sur la prière formelle et ré-

pétée de Sophie, avait résisté à l'autorité de l'exemple de son frère.

M. Bonnemain fut enchanté de rencontrer mon père et ma mère, chez moi ; il fut étonné seulement de ne pas nous trouver l'air plus heureux. Il s'approcha de chacun de nous sous le prétexte de nous offrir une prise de son excellent tabac, et en réalité pour mieux nous voir. Il ferma lentement sa tabatière, en homme qui dissimule par cette occupation mécanique des idées profondes; puis, relevant out à coup la tête, il dit à mon père :

— Etes-vous homme à faire des folies?

— Pas précisément.

— Eh bien ! c'est égal; nous allons déjeûnèr ensemble.

Depuis son mariage, M. Bonnemain n'avait pas déjeûné une seule fois en ville. J'aurais voulu lui sauter au cou. Il me dit tout bas :

— Je ne devrais pourtant pas venir vous

voir. Je ne sais pourquoi j'aime à te serrer la main. — Ah ça! continua-t-il en élevant la voix, je veux que la débauche soit complète, et j'emmène le père et la mère au restaurant. Tandis qu'ils feront leur toilette, Fernand, vous m'accompagnerez dans une petite course à deux pas d'ici. Et sans attendre ni objection ni réponse, M. Bonnemain m'entraîna hors de la chambre.

— Malheureux! s'écria-t-il en levant les bras; malheureux!

— De grâce, attendez un peu! parlez plus bas.

— Eh! non! mille fois non! Je sais ce que je dis : malheureux! — J'ai été plusieurs fois vous demander à votre atelier. C'est précisément ce modèle... vous savez, qui m'a répondu; mais il était habillé en femme avec un grand châle tartan. Il m'a dit que l'on ne vous voyait plus, que vous aviez abandonné la peinture pour noircir du bois. Peindre, dessiner,

je ne tiendrais pas beaucoup à la différence, si la gravure vous procurait au moins dequoi manger ; le bonheur de nourrir ses parents vaudrait bien la gloire... promise. Mais, mon ami, vous ne gagnez rien.

Je convins qu'en effet les temps étaient durs pour moi ; mais j'étais trop jeune et trop ardent, ajoutai-je, pour désespérer ; j'énumérai d'ailleurs les nombreuses promesses de travail qui m'avaient été faites. J'essayai même de me prévaloir du succès qu'avaient obtenu certaines vignettes signées de mon nom...

— Votre mère sait-elle coudre ?

Je ne répondis pas.

— Au fait, elle m'en dira plus que vous là dessus. Dites-moi seulement ce que Passavant est devenu ?

Je me montrai vraiment désolé, confus de

mon ignorance à cet égard, et j'exprimai mes regrets avec mon inquiétude.

— Ma pauvre Sophie ne peut s'en consoler. Je ne vis plus ; tout est changé autour de moi. Je me serais sans doute abandonné au désespoir, si ce matin chez vous, ce pauvre homme, cette malheureuse mère, vous, enfin... je vais commettre ma première faute envers mon ménage, en ne rentrant pas déjeûner à la maison. Je vais jusque chez ma fille, et de là je reviendrai prendre mes bons vieux amis dès qu'il n'y a qu'un moment ; vous, mon ami, courez, agissez, frappez et tâchez qu'on ouvre.

Nous allions nous séparer, lorsqu'une énorme voiture de pierre de taille passa près de nous, le pavé retentit sourdement, les vitres des devantures voisines frissonnèrent... l'essieu de la voiture cassa. M. Bonnemain et

moi, nous ne fûmes préservés de toute atteinte que par miracle...

Aucun malheur n'était à déplorer. Aussi M. Bonnemain gardant son sang-froid, et faisant son texte de l'accident, me dit par manière d'adieu :

—Tenez, faites-vous architecte, toiseur, vérificateur; rapprochez-vous enfin du bâtiment. La paix est au beau fixe; il y a prodigieusement de monde à loger. Vous aurez plus vîte fait du pain avec du plâtre qu'avec du fusin. Et tirant une carte de sa poche : — Allez à cette adresse. C'est celle d'un ancien compagnon de bureau qui veut bâtir sur des terrains situés hors barrière; dites-lui de renoncer de ma part aux conseils que je lui avais donnés; que je le prie de vous entendre sur la distribution des appartements; faites-vous agréer; je vous recommanderai ce soir chaudement, et je fixerai moi-même vos honoraires.

Je m'éloignai.

Il me rappela. — Mon ami n'a que quelques toises à couvrir de moëllons; n'allez pas rire s'il vous parle de ménager une cour, un jardin, et des corps de bâtiments.

Si vous avez de l'esprit, d'abord; si vous montrez du sens commun, je vous abandonne. Mon ami vous dira : Je veux, et vous n'aurez qu'à répondre *amen*.

— C'est entendu, répondis-je. J'ai lu Vitruve, je connais Perrault, Mansard...

— Puisque vous avez besoin de vivre, tâchez plutôt, Fernand, de connaître les hommes; flattez mon ami le propriétaire, demandez-lui s'il ne lui conviendrait pas de réserver une partie de son terrain pour des écuries et remises...

— Dans quelques toises?

—Voilà la difficulté et aussi le mérite; ne craignez pas de resserrer les espaces.

— J'entasserai chambre à coucher sur salon, salon sur salle à manger.

— Pensez au boudoir et à la cuisine...

— Je sauverai le tout en mettant des balcons et des sculptures aux fenêtres...

— C'est cela!

— Et pourtant je voulais peindre!

— Vous n'êtes qu'un enfant : il n'y a plus qu'une bonne spécialité, c'est de faire au moins tout ce qui concerne son état, tout ce qui s'y rattache; bref, nous sommes à une époque d'entreprises, qui ne risque rien n'a rien; qui n'a rien risque tout bien volontiers. Ne nous plaignons donc pas du siècle.

— Et marchons toujours.

VII.

L'ART DE RÉUSSIR.

Tout le monde achète le même jour, tout le monde accorde, tout le monde refuse le même jour; les dispositions, les résolutions des hommes sont dans l'air...

Ils les respirent quand orgueilleusement ils croient les prendre.

Quand une journée a commencé pour vous d'une certaine façon...

Quand elle s'est ouverte par un chagrin, par une injustice, fermez vos portes à double tour; n'y soyez pas, enfin, car c'est chaque fois un nouveau chagrin, une nouvelle injustice qui vous arrive.

Avant de me rendre à l'adresse que m'avait donnée M. Bonnemain, j'allai réclamer auprès de plusieurs personnes l'exécution de diverses promesses qu'elles m'avaient faites pour ce jour-là précisément.

Une première réponse évasive servit de prélude à mille réponses du même genre; c'était comme une pluie froide et pénétrante de petits refus et d'ajournements; il y avait de quoi détremper la plus ferme confiance et faire douter de la possibilité d'exister, sans rentes acquises :

Heureux, pensai-je, heureux les hommes

dont l'engoûment public a fait des êtres nécessaires et qui peuvent s'imposer; moi, le moins offensif des hommes, j'ai compris un moment qu'il y en eût d'inexorables, du haut de leur réputation juste ou injuste, vraie ou fausse. Enfin, ma liste naturelle étant épuisée, j'en revins à l'indication de M. Bonnemain.

Je courus tout au bout de Paris à la demeure indiquée du fameux propriétaire de terrain. Je le trouvai.

C'était un homme de haute taille, au front fuyant, aux traits anguleux. Sa barbe fraîchement faite et sa cravate blanche s'accordaient pour prêter à sa physionomie quelque chose de bêtement juvénil. Une calotte grecque couvrait son chef grisonnant, son pantalon ni trop long ni trop court retombant sur des souliers couverts, simulant des bottes, et cirés à l'œuf; son habit bleu barbot, à boutons de métal, net, brossé, blanc sur les cou-

tures, rapé partout, prêt à laisser passer les coudes, son large et long gilet chamois, en faisait une sorte de personnage difficile à classer. La redingote manquait au propriétaire; la casquette à visière manquait au petit rentier.

Il lisait, lorsque je l'interrompis, un journal des tribunaux. Comme il venait de suivre attentivement une affaire de vol, il fit un mouvement en arrière lorsqu'il aperçut un étranger ; je nommai bien vîte M. Bonnemain.

— Ah! parfait, dit-il alors, M. Bonnemain, Parbleu!

Il m'offrit un siège; et comme j'allais m'asseoir dans un vieux fauteuil recouvert d'une toile émaillée de reprises, il s'empressa de me mettre sous la main une chaise de paille, et je pris face de lui, près d'une table brûlée par place comme les chevaux de régiment, et posée sur des tréteaux en X.

Je mis toute mon attention et tout mon zèle à remplir exactement les recommandations de M. Bonnemain ; le propriétaire me regarda très attentivement , et la première objection fut celle-ci : C'est que monsieur est vraisemblement un architecte !

Je vis bien que ce n'était pas une recommandation puissante auprès de cet homme ; quel précédent puis-je invoquer me dis-je en moi-même, auprès d'un homme qui veut faire bâtir ? j'étais fort embarrassé ! je pris le parti de ne pas répondre , et je répétai tout simplement d'un ton qui à la rigueur exprimait la surprise : Architecte, moi, Monsieur ?

Le propriétaire craignit de m'avoir offensé et s'empressa de répondre : Je ne dis pas cela.

Son embarras était dès lors égal au mien. Tout étant pour le mieux apparemment, le propriétaire s'ouvrit à moi sur ses projets, ses plans et même ses revenus futurs. Lors-

qu'il m'eut bien fait entendre ce qu'il voulait, je donnai mon adhésion entière.

— Je n'ai jamais entendu diriger mes constructions tout seul, reprit alors le propriétaire ; chacun son état ; moi j'étais employé ; vous, vous êtes architecte. — Encore ! pensai-je, mais comme cette fois il ne paraissait pas attacher un sens défavorable à cette définition de ma personne, je la laissai passer ; elle allait peut-être me servir.

— Je suis pourtant flatté, reprit-il, d'avoir rencontré juste l'assentiment d'un jeune homme de la partie...

— Voilà donc pourquoi je pouvais être architecte impunément.

— Nous allons, si vous voulez, visiter le terrain, et là j'essaierai de justifier ce que jusqu'à présent vous avez pu, à bon droit, n'approuver que comme théorie.

Cet homme tenait à m'arracher mon approbation sous toutes les formes.

Je le suivis; il marchait, la clé d'un cadenas dans une main, une chandelle dans l'autre, comme un homme qui va descendre à la cave...

Je lui demandai si par hasard son terrain n'était pas une mine profonde! Pardonnez-moi cette fausse gaîté, j'étais bien intéressé à réussir, et je comptais un peu sur cette plaisanterie, qui témoignait au moins de ma bonne volonté.

— Il y a de cela, Monsieur, il y a de cela; mon terrain a long temps servi pour un dépôt de coke et de charbon de terre; il est enclos de planches et recouvert *en pareil;* le jour n'y pénètre pas...

J'entrai en effet dans un espace obscur, et de huit ou dix toises. Le propriétaire m'en fit faire le tour le long des planches; puis, éle-

vant sa lumière : Inutile, Monsieur, de vous dire que cela m'appartient en hauteur comme en largeur, et que je puis faire monter jusqu'à sept étages...

— C'est considérable, répondis-je, en ne faisant allusion, par une restriction mentale, qu'aux sept étages...

—J'ai eu longtemps envie de n'en faire que quatre, avec un belvédère...

— Cela se pourrait encore.

— Ou deux ?

— Mais alors...

— Certainement, mais que voulez-vous, chacun fait ce qu'il peut. Mon logement à moi, au rez-de-chaussée, et un locataire au dessus; c'est moins d'impôt, moins d'ennui...

J'étais pâle! En m'adressant à cet homme, M. Bonnemain n'avait pourtant pas voulu se moquer de ma misère. Ma fatalité changeait-elle ainsi en dispositions négatives les pro-

jets de tous ceux que j'abordais ; manquai-je d'ardeur, d'entraînement ? était-ce ma faute enfin, ou celle des autres? Une étrange exaltation m'emporta ; je jurai au fond du cœur que j'aurais à l'instant même le mot d'une telle énigme.

— Monsieur ! m'écriai-je avec une sorte de conviction, il n'en coûte pas plus de bien faire que d'essayer ; osez, et à cette place noire et sale, dites qu'une belle construction s'élève. Je suis jeune, actif, honnête, puisque c'est M. Bonnemain qui me recommande, je dirigerai vos travaux ; j'arriverai ici avec les ouvriers, avant le jour ; ordre, économie, je vous promets tout, je vous réponds de tout. Ne craignez pas que je me montre jamais exigeant ; rien d'abord pendant qu'on bâtira...

— Rien : oh ! oh ! vous me donneriez bien de la défiance si vous veniez de tout autre

part que de celle de M. Bonnemain ; précisez le chiffre.

— Un chiffre... ô mon Dieu !

La chaleur, voilà donc ce qui me manquait.

— Un chiffre, ô mon père, ô ma mère, un chiffre, me voilà donc parti : cent francs par mois, Monsieur, tant que durera le travail, et après, pendant deux années un modeste logement pour moi et ma famille !... est-ce trop, dites? je vous croirai...

— Cent francs et un modeste logement gratis pendant deux années... mais est-ce que vous sauriez imposer aux entrepreneurs, et régler leurs mémoires...

— Je saurai tout; et notez que le quartier où vous êtes, gagne tous les jours une valeur nouvelle ; le transport des pierres ne coûtera presque rien.

— C'est vrai ! le terrain est à proximité des carrières...

— La peinture... mais je vous ferai moi-même des ornements, des dessus de porte.

— Toujours cent francs par mois, et deux années de logement modeste ?

— Toujours, Monsieur, toujours... ô mon Dieu, c'est fait...

— C'est bien fâcheux.

— Quoi donc?

— Je m'en repens.

— Cinquante francs, Monsieur, cinquante francs,

— Je ne marchande pas ; vous m'avez donné des idées, M. Bonnemain a raison d'avoir confiance en vous, mais c'est impossible.

— Impossible!

— J'ai vendu hier à un certain monsieur de Saint-Lezin, associé d'une maison Daubrias et qui va construire en grand de ce côté-ci ; une vraie folie, Monsieur. Une maison à 7

étages comme celle que nous voulions élever aurait bien pu faire ses affaires, mais dix, mais vingt, mais trente maisons... non ; est-ce aussi votre avis, Monsieur?

J'avais peine à essuyer la sueur qui ruisselait de mes tempes.

— Pauvre monsieur, dit le propriétaire, j'aurais dû vous avouer cela plus tôt, mais j'étais si heureux de voir que mes idées s'étaient rencontrées avec les vôtres !...

Et il éteignit sa lumière.

—J'aurais payé d'un verre de mon sang une seule goutte d'eau ; l'ex-propriétaire ne s'aperçut pas de mon trouble.

Et il me chargea de mille remercîments pour M. Bonnemain...

VIII.

PAR CHARITÉ.

M. Bonnemain, en sortant, n'avait pas eu d'autre pensée que celle d'aller chez sa fille, et de demander secrètement à madame Daubrias, si elle n'aurait pas quelque ouvrage de lingerie à confier à une pauvre femme, dont

il se proposait de taire le nom. Il s'y rendit en effet.

Sophie était encore avec sa femme de chambre. Elle eut peur en voyant son père, et s'empressa de demander des nouvelles de toute sa famille. C'est donc une surprise que vous avez voulu me faire, continua-t-elle... et tu déjeûneras avec moi. Ces derniers mots furent accompagnés d'un bon baiser sur les deux joues. Après cela, Sophie s'attendait bien à une réponse favorable.

— Je ne viens pas déjeûner du tout...

— Comment, une simple visite?...

— C'est mieux que cela, ma fille; j'aurai tout à l'heure quelques mots à te dire...

Sophie s'empressa de congédier sa femme de chambre; puis, s'asseyant près de son père, et se penchant vers lui, elle attendait avec tous les signes d'une curiosité maligne et charmante.

— C'est donc un grand secret? dit-elle.

— Un peu de bien que je veux faire... cela revient au même...

— Et à qui donc, mon père?...

— Voilà où va commencer ta participation la plus méritoire à la bonne action que je veux faire, Sophie. Tu ne connais pas la personne que je désire obliger; et il est absolument inutile que tu la connaisses. A ces conditions-là, veux-tu m'aider?...

— Que faut-il faire?

— Dans une maison comme la tienne, on découvre toujours en y regardant bien, quelque partie de linge, de toile, qui réclame l'intervention d'une bonne ouvrière. Je connais une bonne ouvrière, moi...

— Qu'elle vienne.

— Curieuse!...

— Ah! c'est juste, je ne pensais plus au

mystère dont vous voulez environner votre conduite.

— Mais il faudrait me trouver quelque chose, ce matin même, tout de suite; un ouvrage pas long et qui me permette de t'en réclamer le salaire le plus tôt possible, d'avance.

— Oh ! de tout mon cœur.

—Mais non; la mère de Fernand ne voudrait pas... eh bien! dépêche-toi, je t'en prie, l'on m'attend; je vais faire déjeûner ces braves gens-là, qui sans moi... mon Dieu ! mon Dieu, je me mets bien, ma femme, ma fille et moi, dans cette affreuse situation-là.

Sophie n'écoutait plus, elle avait trop bien entendu ce que M. Bonnemain était toujours persuadé qu'il n'avait pas dit. C'était pour la mère de Fernand que l'on sollicitait sa bienfaisance!... le pauvre M. Bonnemain avait été entraîné par ses habitudes de monologue à découvrir le secret qu'aucune considération n'au-

rait pu le déterminer à confier à sa fille. Madame Daubrias avait rappelé sa femme de chambre ; celle-ci, d'après l'ordre de sa maîtresse, apportait tout le linge de la maison, l'empilait sur la table, sur les chaises, sur les meubles de l'appartement, tandis que madame Daubrias déployait chaque pièce, l'examinait rapidement; cela durait depuis un quart d'heure déjà, et Sophie, aidée de son père qui donnait, lui aussi, son coup-d'œil et son avis, n'était encore parvenue à rien mettre de côté. Tout était dans un état de nouveauté et de bon entretien désespérant. Sophie, désolée, s'en prit à sa femme de chambre et lui reprocha de ne pas savoir chercher ; celle-ci entreprit un dernier voyage aux armoires, et ne rapporta cette fois encore que du linge parfaitement irréprochable...

— C'est insupportable, une maison pareille ! s'écria madame Daubrias.

La femme de chambre en resta comme hébêtée. Puis elle se hasarda à dire : On peut y mettre ordre; il n'y a rien de si facile à déchirer.

Madame Daubrias la congédia par un mouvement affecté d'impatience, et elle pensa : Comme si j'avais besoin de ses conseils !

Sophie passa un nouvel examen, mais cette fois elle y mit tant de préctpitation, qu'il en résulta quelques malheurs.

— Doucement, ma fille, répétait M. Bonnemain; je suis fâché du mal que cela te donne; si tu n'as rien, je verrai à la maison; mais il faut que je te quitte. Ces braves gens m'attendent, et sans moi, ne déjeûneront pas...

Sophie voulut aller plus vite; elle mit un mouchoir en deux, et entre les deux morceaux séparés, elle aperçut la physionomie stupéfaite de M. Daubrias.

Ce pauvre M. Bonnemain pâlit en s'efforçant de sourire.

— Eh bien? dit M. Daubrias en se croisant les bras.

Sophie roula les pièces qu'elle venait de déchirer, en fit un petit paquet, qu'elle plaça sous le bras de son père. Celle-ci eut à peine la force de retenir le précieux dépôt.

— Eh bien, recommença monsieur Daubrias dont l'étonnement se mêlait déjà de colère.

— Vous le voyez, répondit enfin madame Daubrias...

— Quoi, Madame!

— Des détails de ménage, tout à fait indignes de vous. Au revoir, mon père, dites bien à cette pauvre femme de se dépêcher, qu'après ce travail-là, je saurai lui en procurer d'autres; et que j'intéresserai à elle toutes mes amies...

— Vos amies? vous ne voulez voir personne!

M. Bonnemain essaya de répondre à cette observation de son gendre. M. Daubrias ne l'écouta pas : est-ce que ma belle-mère ne s'entendrait pas mieux que vous à protéger une pauvre femme? elle ne nous a jamais parlé de cette connaissance-là; vous l'avez donc faite tout seul et quand donc?

— Moi?

— Parbleu?

— Au fait, mon gendre, je vous ai donné le droit de m'adresser toutes ces questions; mais comme il me serait pénible d'y répondre, je vais rendre à Sophie ce qu'elle vient de me donner, et nous serons quittes, sauf le dernier accident dont ma demande a été cause. Sophie, je vous dois un mouchoir à ton chiffre; au revoir, ma fille, adieu, mon gendre, on m'attend... il y a, voyez-vous, mon cher Dau-

brias, des gens pauvres dans le monde, si pauvres même qu'un homme faible, timide, et de peu de ressource comme moi, peut encore trouver moyen de leur venir en aide et de les secourir.

—Adieu, mon père, répéta Sophie. Elle avait peur qu'une discussion s'engageât, et que son père finît par oublier dans sa lutte ces pauvres gens dont il parlait.

— J'ai à vous parler sérieusement, mon beau-père, dit M. Daubrias en entraînant M. Bonnemain vers un autre appartement.

— Mon ami, c'est l'heure habituelle du déjeûner de mon père, et si l'entretien doit être long...

— Oh! j'ai bien encore une heure devant moi.

— Vous vous ferez bien attendre, mon père?...

Je ne saurais vous peindre la situation des

trois personnages. M. Daubrias, mal revenu de son premier étonnement, ne savait à quelle idée se fixer, entre l'honorable opinion qu'il avait de M. Bonnemain, et les soupçons vagues que lui inspiraient sa démarche, son silence et son embarras. D'un autre côté, Sophie était restée bien impassible, était-ce de l'innocence ou de l'intrépidité?

Autrefois, lorsqu'il était dans toute la sincérité de sa nature et de son caractère, M. Daubrias aurait simplement demandé à son beau-père : Pourquoi êtes-vous chez ma femme de si bon matin, qu'y faites-vous?... Mais M. Daubrias avait été forcé de sacrifier un peu aux procédés, et à la manière de tout le monde. Depuis qu'il s'était lancé dans les grandes affaires surtout, et qu'il avait eu à engager, à conduire des négociations, dans lesquelles l'argent comptant ne pouvait lui tenir lieu de tout autre adresse, comme dans ses relations d'autrefois;

l'ancien négociant de l'entrepôt avait beaucoup perdu de son ancienne franchise. Sa lutte inégale contre Sophie lui avait d'ailleurs appris à se défier de lui-même.

Quant à M. Bonnemain, toujours persuadé qu'il n'avait pas découvert à Sophie le nom de la personne qu'il voulait obliger, et la conscience profondément en repos de ce coté-là, il se reprochait néanmoins d'avoir sollicité la bienfaisance de sa fille pour la famille d'un homme que son gendre haïssait. Il se préparait à lui faire des concessions, dans les explications qui allaient suivre, et à lui faire au besoin des excuses, s'il n'y avait pas d'autre moyen de l'apaiser bien vite. Car le cher homme n'oubliait pas l'invitation qu'il avait faite au père et à la mère de Fernand; et il se disait : — On se nourrit très bien en province, et je suis sûr que les malheureux ont grand'-faim.

Madame Daubrias était heureuse de donner en quelque sorte le change à son cœur, et, de se faire croire à elle-même que c'était bien en faveur d'une pauvre femme qu'elle se sentait si émue, qu'en voulant la secourir, elle ne s'abandonnait pas à quelque chose de plus tendre encore que la douce humanité. Elle puisait dans cette erreur une force inconnue jusque-là; c'est cette force qui lui avait permis de prononcer pour la première fois en s'adressant à monsieur Daubrias, ces mots si simples, « mon ami; » mais il faut le dire, jamais monsieur Daubrias n'avait prétendu par ses paroles ou par ses actions à un pareil titre. Dans les premiers jours de leur mariage, il y avait eu trop de certitude du côté du mari, trop de confusion du côté de la femme, pour que ce mot se fût introduit dans leur langage. L'amant de la veille peut seul être un ami, précisément le lendemain. Plus tard,

vous savez la malheureuse jalousie qui s'était emparée de M. Daubrias, et tout ce qui en a été la suite.

Sophie ne redoutait pas la scène qui allait avoir lieu entre son père et son mari! ni l'un ni l'autre n'auraient à se dire des choses nouvelles; les inspirations du bon sens de M. Bonnemain la rassuraient contre les suggestions de l'intérêt de M. Daubrias; l'orgueil irrité de celui-ci devait trouver un invincible adversaire dans la tendresse éprouvée de celui-là. Mais que devait-elle faire, si l'entretien se prolongeait, et si, trop évidemment, M. Bonnemain oubliait ses protégés?

—Eh bien! alors, pensa-t-elle, j'irai moi-même chercher la réponse à ma lettre. Je verrai cette pauvre femme!

Une voix essayait bien de lui crier : Mais Fernand ! Sophie ne l'écoutait pas. Elle se

croyait sûre de n'être que bonne et bienfaisante en cette occasion.

Lorsque M. Daubrias et M. Bonnemain furent passés dans l'appartement voisin, Sophie jeta précipitamment son châle sur ses épaules, et s'assit en face de la pendule, tenant sur ses genoux, par les cordons, son chapeau de paille; ses gants étaient posés à proximité de la main, sur un guéridon... elle suivait des yeux et comme haletante la marche égale et lente des aiguilles; les minutes lui semblaient à la fois rapides et éternelles... rapides, car chaque instant passé la rapprochait de l'accomplissement d'une démarche sérieuse, et dont les conséquences, sans apparaître nettement à son esprit, agitaient son âme, en la remplissant d'une angoisse indéfinissable; éternelles, parce qu'elle voyait de braves gens qu'elle aimait, inquiets, honteux et souffrants de leur misère; parce qu'elle s'imaginait avec

raison que dans une pareille situation, tout retard a un faux air d'insulte, que l'oubli peut devenir un motif affreux de désespoir...

Plus de trois quarts d'heure s'écoulèrent ainsi : midi sonnèrent. Sophie se leva, ouvrit en tremblant la porte de son appartement, alla vers celui qu'occupaient M. Daubrias et M. Bonnemain, puis s'arrêta pour écouter; un bruit confus mais qui trahissait une conversation vive et très engagée lui prouva que l'entretien n'était pas près de finir.

Elle revint dans sa chambre, mit son chapeau, écrivit convulsivement et d'une façon à peine lisible deux ou trois mots, plia le papier qu'elle abandonna sur la cheminée, et sortit.

VIII.

MARI ET PÈRE.

— Que feriez-vous à ma place? disait M. Daubrias.

— Qu'ai-je fait toute ma vie sinon tout ce que je ferais à votre place, répondait M. Bonnemain; n'ai-je pas été, ne suis-je pas en-

core, ne suis-je pas destiné, je l'espère au moins, à être quelques années encore le mari de ma femme?

— Mais, vous, monsieur, vous?

— Eh bien! moi?

— Votre femme...

— Et puis?

— Comment, vous n'êtes pas frappé de la différence?

— De quelle différence entendez-vous parler?

— Enfin, votre fille a bouleversé toute mon existence; c'est au point que je ne répondrais pas d'être aujourd'hui l'homme que j'étais...

— Avant votre mariage? hélas, nous changeons tous; chaque année apporte dans notre humeur, dans nos goûts,... et quelquefois aussi dans nos affaires de sérieuses modifications...

— Tout me réussissait, j'étais tranquille, j'étais confiant, j'étais heureux...

—Enfin, vous étiez seul, et vos prétentions n'allaient pas si loin qu'aujourd'hui; la preuve en est que vous voilà lancé dans les plus hautes spéculations...

— Savez-vous pourquoi?

— Pour réaliser une immense fortune apparemment, pour faire rapporter à l'argent cet intérêt dont je ne l'avais jamais supposé capable...

—Eh bien! pas du tout.

— Comment, pas du tout, c'est peut-être afin de tout perdre.

— Peut-être.

— Allons donc, est-ce pour les perdre aussi que vous m'avez demandé de vous confier tous mes capitaux, mon avoir, la dignité [illegible] le bonheur de ma femme et de moi, l'avenir de ma fille Adrienne.

— Adrienne, c'est celle-là que j'aurais dû épouser ; elle me comprend, elle sympathise avec mes efforts et mes chagrins.

— Vraiment, elle ne m'en a jamais rien dit.

— Elle m'aurait aimé...

— Comment?...

— Et d'amour, parbleu.

— Ce n'est pas là ce que j'allais vous demander, j'allais dire simplement que vous n'avez pas le droit, à mon avis, de vous plaindre du cœur de ma fille ; elle vous a suivi partout avec obéissance, la pauvre enfant a toujours été la plus douce et la plus résignée.

— Vous croyez cela ;... eh bien ! j'aime mieux le caractère, la volonté, l'entêtement, si vous voulez, de ma belle-mère...

— Mais permettez donc.

— Que la douceur est la résignation de votre Sophie.

— Votre Sophie, je ne refuse pas ces ex-

pressions : oui, c'est toujours ma Sophie ; ma bonne Sophie, ma fille adorée...

— Aimez-la bien.

— Est-ce à dire que vous ne l'aimez plus ?

— C'est à dire que je ne sais plus qui j'aime et qui je hais ; je hais tout le monde...

— Bien obligé, de qui donc alors vous plaignez-vous ?

— De moi seul.

— Voilà une parole raisonnable et qui me réconcilie tout à fait avec vous, mon gendre. Voyons, touchez-moi la main, et causons simplement pendant les quelques minutes que je puis vous donner, tenez, je vous l'avouerai franchement ; ce matin, j'ai eu tort...

Monsieur Daubrias n'écoutait plus son beau-père dont il tenait la main. Il se demandait à lui même dans quel but il avait pu l'entraîner ainsi, et vouloir lui parler d'un mal qu'il ne

définissait pas, de chagrins qu'il n'aurait pas su exprimer.

— Eh bien ? lui dit M. Bonnemain.

— Rien, répondit M. Daubrias, j'ai eu tort.

— Comment, et vous aussi ?

— Que voulez-vous, je me suis trompé, ç'a été de bonne foi au moins... j'aurais dû savoir ce que je faisais en me mariant.

— Pardon, mon gendre, vos regrets finiraient par éveiller en mon cœur de père, mille susceptibilités et mille inquiétudes tout à fait inutiles à notre bonheur commun et à l'estime que nous devons faire l'un de l'autre. J'ai deviné plutôt que je n'ai compris que vous avez pris jalousie à l'égard d'un pauvre garçon trop occupé à l'heure qu'il est de nourrir son père et sa mère, pour songer à tourmenter son prochain; mais dans notre propre intérêt, sachons mettre des bornes à nos soupçons;

Molière l'a dit : Ce sont souvent les maris qui avec leurs vacarmes... Pour en revenir à votre propos de tout à l'heure, à quoi servirait, je vous le demande, l'extrême liberté dont l'opinion publique fait cadeau aux jeunes gens, si leurs plaisirs finis, et leur liberté usée, les hommes étaient encore admis à dire qu'ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient.

M. Daubrias poursuivant son idée sans tenir compte des discours de son beau-père continua : — J'aurais dû, après avoir choisi ma femme pauvre, lui faire sentir le prix de la richesse...

— Pour qu'elle estimât davantage celui de l'éducation.

— L'éducation ! les filles sont bien avancées avec leur éducation, sans l'argent ; grand bien leur fait de savoir la musique, par exemple, si elles ne peuvent pas louer un misérable piano. L'éducation, en définitive, c'est la fortune. Prenez-moi deux hommes, l'un pauvre

et instruit, l'autre riche et... très riche; qu'ils entrent ensemble dans le même salon, vous verrez lequel des deux aura les manières plus naturelles, l'air plus aisé; la vraie distinction pour un homme, c'est l'assurance, beau-père, et il n'y en a pas sans argent.

— Mais nous parlions des femmes.

— Les femmes... il n'y a pas d'éducation qui tienne, si une femme porte de gros souliers, une robe à pièces, et un bonnet malheureux; l'éducation est pour elle dans les riens qui coûtent des prix ridicules.

— Vous oubliez le mérite d'une noble simplicité.

— Je n'oublie rien; la simplicité vous donne un faux air de sous-maîtresse, dans un pensionnat de la banlieue; si vous me parlez de cette simplicité que les millionnaires peuvent seuls entretenir, oh! c'est différent...

— Enfin, mon gendre.

— Enfin, mon beau-père, j'ai fait un marché de dupe.

—Un marché! murmura tristement M. Bonnemain...

— J'ai voulu prendre une *demoiselle* toute faite, sans réfléchir que, grâce à mon argent, je ferais en quelques mois une *demoiselle* de la moindre fille de petit marchand qu'il m'aurait plu de choisir aussi jeune, aussi jolie... et qui m'en aurait su gré!

— Pauvre Sophie, chère et malheureuse enfant! savez-vous bien que vous n'êtes pas le seul à éprouver des regrets, et que la tante de votre femme et moi, nous nous sommes fait des reproches de la facilité avec laquelle nous avions laissé enlever notre bien le plus précieux.. vous justifiez aujourd'hui nos scrupules, hélas! tardifs. Vos regrets, Monsieur, rompent moralement ce que vous appeliez tout à l'heure le marché! Sophie est innocente, son cœur,

j'en suis sûr, n'a jamais prévalu contre les prescriptions de sa conscience et de sa raison. La conscience, la raison, elle tient cela de moi, Monsieur, de son père, et ce n'est pas parce qu'il vous plaît de faire un retour juste ou injuste sur vous-même, et de vous hérisser de défiance, que la réputation de ma fille en souffrira devant les gens honnêtes et sensés?

Je ne rapporterai pas plus en détail cette conversation où l'amour-propre, l'orgueil et les sentiments les plus légitimes finirent par être mis en jeu du côté de M. Bonnemain, à cause de l'étrange affectation de M. Daubrias qui faisait sans cesse intervenir l'argent, l'argent et toujours l'argent, comme l'origine, l'explication, le progrès, le but de tout et de tous en ce monde. M. Daubrias, qui n'avait guère eu à faire jusqu'à présent qu'à la bonhomie de son beau-père, avait espéré, en recommençant les récriminations, remporter une de ces vic-

toires dont la supériorité bien constatée de Sophie lui interdisait jusqu'à l'espérance. Le bon sens et la vanité de M. Bonnemain ménageaient donc à la vanité enivrée du futur millionnaire un échec d'autant plus douloureux qu'il était absolument imprévu.

Pressé, confus, interdit, M. Daubrias haussa trois fois les épaules et dit :—Heureusement, votre femme est plus clairvoyante, et je trouve au moins chez elle l'appui que vous réservez exclusivement... à la faiblesse.

M. Bonnemain se leva d'indignation, enfonça plutôt qu'il ne mit son chapeau sur sa tête et courut vers la porte; au moment de l'ouvrir, il se retourna pourtant et dit à son gendre un adieu accompagné d'un geste qui en expliquait le sens et la portée.

— Au revoir, répondit ironiquement Daubrias; le cinq pour cent que je vous ai acheté avant-hier a fléchi de six centimes, mais

j'ai vendu vos fonds étrangers avec une hausse de vingt-cinq... en somme, j'ai l'honneur de vous annoncer un assez beau bénéfice. Il est une heure, si M. de Saint-Lezin est au bureau, il vous expliquera le mécanisme et les avantages de la grande opération que nous allons tenter, et dans laquelle je vous engage pour une valeur de quarante mille francs...

— Une heure, dites-vous, il est une heure...

— Je vous ai parlé de quarante mille francs.

— Les pauvres gens qui m'attendent...

— Voyez, en passant, M. de Saint-Lezin.

— Je veux seulement donner un baiser à ma fille.

M. Bonnemain sortit, tandis que M. Daubrias murmurait : Voilà comme je me venge, moi ; au fond le cher beau-père n'est pas indifférent aux bénéfices, il me laisse augmenter

tout doucement son capital, et préparer la dot de son autre fille ; il se garderait bien de se fâcher ; il reviendra.

M. Bonnemain était entré dans la chambre de sa fille, il n'y avait trouvé que le papier laissé par Sophie et qui portait ces mots : « Chez ma mère. »

— Chez sa mère ! s'écria M. Bonnemain ; chez sa mère ! il lui passa comme un éclair par l'intelligence. Si elle nous trompait, si elle se trompait elle-même, je lui avais laissé tout à deviner ; oui, le trouble, la peur que j'éprouve, tout me dit qu'elle est allée ailleurs... pendant que je la défendais de toute la chaleur de mon âme, de toute la conviction de mon esprit. Je ne sortirai pas d'ici sans avoir demandé pardon à mon gendre.

M. Bonnemain revint, en effet, vers M. Daubrias qui triompha en disant : — J'en étais bien sûr.

M. Bonnemain, la voix émue, l'air suppliant, s'exprima en ces termes :

—Mon gendre, après cela, l'indulgence et la modération sont encore les plus sûrs moyens de ramener une femme à l'estime et à l'amour de son mari. Certes, le mariage nous réserve bien des épreuves : nous avons à combattre tantôt l'inertie, tantôt la volonté de la moitié la plus active et la plus capricieuse du genre humain. Mais la superiorité de l'homme est de ne pas s'en épouvanter, d'aimer beaucoup et de pardonner un peu.

— Vous voulez sans doute me parler, interrompit M. Daubrias, de cette grande opération dans laquelle je vous engage, bon gré malgré, pour une somme ronde de quarante mille francs. C'est M. de Saint-Lezin seul qui pourra vous en donner les détails; moi, j'en ai conçu l'idee.

Le bruit courait, en effet, que M. de Saint-

Lezin faisait deux parts dans toutes les opérations communes; qu'il réalisait bien les plans conçus et indiqués par le gendre de M. Bonnemain, mais qu'il entendait et ménageait aussi la réalisation et la pratique; que dans un désastre, tout ne devait pas périr pour lui, et que dans un succès, les plus gros bénéfices lui revenaient indirectement et sous différentes formes habilement et discrètement réservées. Les hommes d'affaires savent si cela était possible, les évènements nous apprendront peut-être si cela était vrai.

IX.

OSER.

Sophie marchait vite, et s'attristait d'attirer l'attention de tous ceux qui passaient. Ma mise est pourtant bien simple, pensait-elle ; je tâche de me cacher à moi-même les sentiments qui m'animent, ma physionomie ne

devrait fixer l'attention de personne. Elle finissait par avoir une sorte de peur de l'effet qu'elle paraissait produire.

— Qu'ai-je donc enfin, dit-elle en donnant un coup-d'œil à une glace, tandis qu'elle passait devant un magasin.

— Rien, ajouta-t-elle, je n'ai rien pourtant.

Sophie ne pouvait pas être frappée du changement complet, de la transformation délicate et réelle de toute sa gracieuse personne en une créature séduisante, et dont le charme agissait en rayonnant...

Car, il se fait, autour de la femme qui aime et qui va tout sacrifier à son amour, comme une atmosphère subtile et attrayante; tout est en elle grâce active, beauté nouvelle.

La femme qu'on avait souvent rencontrée sans l'avoir vue, on la remarque. Celle dont

vous avez dit cent fois : Elle est jolie, vous paraît belle; mais c'est le sentiment d'une grande perfection morale qui vous fait substituer cette seconde expression à la première.

Les hommes qui ont gardé au fond du cœur, et sous les ruines de mille affections indignes quelque pieux souvenir d'un amour véritable, frémissent encore et s'arrêtent attendris, lorsqu'ils rencontrent une de ces femmes dont je parlais tout à l'heure.

Ils regardent, ils écoutent.

C'est la mémoire qui évoque une ombre chérie de leur passé.

C'est le cœur qui leur parle de leurs meilleurs jours d'autrefois.

Sophie arriva chez monsieur Richer; je ne vous dirai pas quelle violence elle fit pour ne pas jeter un cri de joie, lorsqu'elle se vit enfin entre les deux pauvres gens.

— Je viens, dit-elle à ma mère, je viens

chercher moi-même la réponse que vous n'avez sans doute voulu confier à personne, la réponse à ma lettre.

Ma mère regarda madame Daubrias un peu fixement mais avec bonté... Sophie avait résolu de ne point se troubler; elle se plaignit de la négligence de ma mère. — Est-ce là, lui dit-elle, tout ce que vous pouvez éprouver de retour pour une amitié bien sincère?

Mon père ne comprenait rien au silence et à l'abattement de sa femme, après la démarche et les paroles de madame Daubrias. Madame, commença-t-il, si j'avais eu connaissance de votre lettre, j'y aurais répondu moi-même, et j'aurais porté en personne ma réponse. Un bon procédé en vaut un autre; le vôtre, Madame, nous honore infiniment, j'en suis plein de reconnaissance, et je vous fais excuse pour ma femme, qui, à force de vous respecter, n'aura pas osé...

— A la bonne heure, voilà de la franchise et la vraie manière d'en agir avec ses amis; vous attendrez mon père, n'est-ce pas?

— Oui, madame.

— Vous devez déjeûner ensemble.

— Je ne m'en souviens pas, dit mon père pour cette fois ému et embarrassé.

— C'est une plaisanterie de M. Bonnemain, interrompit ma mère; il nous avait dit : Attendez-moi, je viendrai vous prendre; mais mon mari et moi, nous avons su gré à M. votre père de cette familiarité, sans y voir autre chose qu'une plaisanterie.

Mon père s'associa du geste et par un mouvement de la tête à cette explication.. Madame Daubrias eut beau regarder ma mère fixement à son tour, ma mère sur ce point était bien résolue à ne pas se démentir.

Mon Dieu, pensa Sophie, aurais-je tant osé

pour n'être utile à personne, si M. Richer était seul !

Mais il ne fallait pas même songer à éloigner ma mère ; la digne femme n'avait elle-même qu'une préoccupation : ne pas exposer chez elle Sophie à rencontrer M. Bonnemain ou Fernand.

Mille idées passèrent par la tête de Sophie, aucune ne lui parut plus forte que la susceptibilité de ces honnêtes gens ; — elle s'indignait contre elle-même, en s'accusant de ne pas savoir aimer puisqu'elle ne savait pas vaincre les obstacles.

Alors elle s'approcha de madame Richer, lui prit les mains, les serra convulsivement dans les siennes en lui disant :

— Quand donc me jugerez-vous digne de votre pitié? pourquoi me trompez-vous en ce moment?

— Vous tromper, interrompit mon père.

Madame Daubrias se tourna vers lui, et d'une voix qui semblait descendre des cieux :

— Soyez généreux, dit-elle ; laissez-moi réparer un peu de tout le mal que je vous ai fait.

Ma mère fit signe à son mari de ne pas répondre.

Sophie désespérée ne put retenir ses larmes ;—elle se rapprocha de ma mère et laissa entendre ces mots : Votre dureté ne guérit personne et elle me perdra.

La situation était devenue cruelle pour tous, mais particulièrement pour les deux femmes ; la présence de mon père ajoutait au supplice de madame Daubrias qui n'osait pas parler, et qui ne cessait de se répéter douloureusement : Suis-je donc venu pour me taire ?—enfin, soit désespoir, soit faiblesse, elle se laissa tomber sur une chaise : —Je souf-

fre, dit-elle, en indiquant que sa robe et son fichu la gênaient.

Mon père se hâta d'ouvrir la fenêtre; sur un signe de sa femme il quitta la chambre.

— J'ai voulu que vous fussiez libre de parler, dit ma mère; — laissez-moi seulement vous rappeler que votre père ou mon fils peuvent entrer.

— Dois-je les craindre?.... Vous ne me rendrez pas justice, Madame, vous me refusez jusqu'au droit d'être bonne et d'agir, avec désintéressement, selon mon cœur; vous me punissez trop cruellement peut-être.... mais non, c'est à cause de moi que vous avez quitté un pays que vous aimiez, où tout vous réussissait au gré de vos désirs, de votre ambition même, avant une fatale visite...

— Je n'ose pas vous répondre, votre seule

présence ici me bouleverse, et me fait trembler.

— Pourquoi trembler; — je serais calme, je serais heureuse moi, si vous vouliez m'entendre; ou plutôt, soyez généreuse, ayez pitié, parlez-moi!

— Si vous étiez ma sœur, si vous étiez ma fille...

— Dites encore, murmura Sophie dont les lèvres et les mains étaient frémissantes, si vous étiez ma sœur, si j'étais votre fille?...

— Mais alors ma pauvreté ne vous aurait pas servi de prétexte, votre présence ici serait déjà une consolation, et plus qu'une espérance pour moi! Je vous dirais : restez, jusqu'au moment où ma tendresse m'aurait inspiré mon dernier conseil. Sophie, vous avez une mère?

— Une mère qui ne sait pas tout ce que j'ai

de torts a réparer envers vous, elle m'y aiderait si elle pouvait le savoir.

— Madame, vous avez un mari.

— Un mari dont j'ai attiré sur vous la haine et la vengeance. Vous étiez heureuse autrefois?...

— Je le serai toujours, puisque Dieu a bien voulu me laisser croire et espérer en lui; — il me commande le pardon et l'indulgence mais si je vous demandais ce que vous êtes venu m'offrir?...

Sophie étendit les bras, ouvrit les mains, laissa tomber son mouchoir sur ses genoux, et par l'expression de ses yeux, protesta sincèrement de ses intentions :

— Et maintenant, je puis vous remercier, reprit ma mère; votre bon cœur vous a trompée, vous avez entendu parler de notre misère. Et sans penser à l'interprétation que

l'on pourrait donner à votre demande, vous êtes accourue. Voulez-vous maintenant que cette preuve de sympathie nous porte bonheur à tous !

— Si je le veux !

— Qu'elle soit donc la dernière! faites à Dieu un grand sacrifice, et ce n'est pas une vaine superstition, c'est la voix sûre de la conscience qui m'assure que ce grand sacrifice ne sera pas perdu pour nous... Vous le jurez, n'est-ce pas, dans le fond de votre cœur ? Je ne vous cacherai plus rien. Cette pauvreté dont il est beaucoup parlé dans les saints livres, elle est ici. — Mon mari et moi, nous ne nous épouvantions pas de sa présence; c'est une épreuve dont nous sortirons meilleurs, et qui sera agréable à la Providence, si vous le voulez.

— Je consens à tout.

— Alors, soyez simplement heureuse ; s

vous daignez reconnaître tous les moyens de bonheur que Dieu a rassemblés autour de vous, si vous consentez à en user, quelque chose me dit qu'alors il viendra pour moi, pour les miens, des jours plus faciles. Je vous respecte, madame, autant que je vous bénis, et je vous aime; j'aurais peur, en essayant d'exprimer tout ce que je pense, d'aller au-delà de ma pensée même; — mais il y a une souveraine justice. — Vous oubliez à cause de nous les mille sujets de félicité, de joie, qui vous environnent, l'affection de votre père, de votre mari, de votre famille entière; — vous préférez être triste de nos misères....

Ma mère n'osa pas achever sa phrase; mais sa pensée était bien indiquée.

— Vous le savez, madame, malheur à ceux par qui le scandale arrive. — Encore une fois soyez simplement heureuse... où, si c'est trop pour commencer, soyez simplement attentive

à tous les efforts de ceux qui vous estiment et vous aiment, pour vous procurer tous les avantages, tous... jusqu'à la fortune. Votre bonne volonté aura l'efficacité d'une prière; tout le monde alors, mais je dis tout le monde, verra cesser les obstacles, avec les fausses afflictions...

Sophie ne se lassait pas d'écouter ma mère; il lui était impossible de se laisser convaincre, mais elle trouvait comme un charme triste et doux à entendre ces paroles où la piété se confondait si bien avec une véritable tendresse. Cependant elle protesta contre ces mots de *fausses afflictions*...

Ma mère reprit avec une sorte d'autorité :

— J'ai dit les fausses afflictions, Madame, et comment voulez-vous donc que je les appelle?...

Une larme vint aux yeux de ma mère. Sophie baissa la tête et fut presque honteuse

d'avoir protesté. Le spectacle d'une femme déjà vieille, souffrant de la misère, de la faim, après une vie honorable, laborieuse, sous les yeux d'un mari, sous les yeux d'un fils que la bonne volonté exalte et dévore, mais que les circonstances paralysent, tout cela lui inspira une étrange pudeur.

Et devant cette réalité physique et matérielle de la douleur, elle osa cependant murmurer :

— La plus à plaindre est celle qui ne peut même pas offrir une preuve de son amitié.

— Une preuve de votre amitié, je l'accepterais, je l'implore, Madame; tenez, je veux que vous me permettiez de vous parler familièrement. Je vous propose une convention.

Cela fut dit d'une façon si aimable et presque si enjouée que madame Daubrias faillit sourire.

— Vous m'avez bien comprise, je ne suis

pas du monde, je n'ai pas exprimé le mieux possible tout ce qu'il était possible de vous faire entendre, mais néanmoins je compte sur vous. Dès aujourd'hui ouvrez les yeux à la lumière, et voyez vos richesses. Que de gens vous pouvez aimer ! que de gens vous pouvez rendre heureux ! Voyez et croyez ; laissez-vous vivre ; permettez à ceux qui en ont le droit, de s'occuper de vous, et apercevez-vous au moins de leurs efforts pour vous plaire. — Les jours passeront, les devoirs deviendront plus faciles, ce qui est bien facile ne peut tarder d'être agréable; puis un jour, un beau jour, Madame, vous irez près de M. Daubrias, et assise devant lui, vous lui demanderez en rougissant, mais d'un noble regret et de modestie (car il ne faut pas être trop fière des mérites dans lesquels Dieu est souvent pour la plus grande part), vous lui demanderez la permission de venir en aide à

une bonne et honnête famille, et de m'envoyer un peu d'ouvrage.

— Qui sait? vous aurez mérité peut-être qu'il vous dise en vous embrassant : Va, Sophie, vois-les toi-même, fais comme tu l'entendras.

Je ne vous rapporterai pas tout ce que ma mère trouva encore de conseils et d'exhortations; Sophie voyait l'heure s'écouler, et elle désespérait d'amener ma mère à rien accepter d'elle; madame Daubrias ne voulait pourtant pas perdre tout le bénéfice de sa démarche; elle cherchait, sans plus rien entendre, un moyen d'être utile sans offenser. Déjà mille idées presque violentes troublaient sa raison, lorsqu'elle eut à répondre à cette question de mon père qui venait de rentrer précipitamment.

— Aviez-vous donné rendez-vous à votre mari, Madame? M. Daubrias est à la porte.

— Et Fernand qui peut rentrer ! s'écria ma mère.

Madame Daubrias s'était levée ; — elle resta debout pendant une minute environ, et s'agita doucement sans trouver la contenance qu'elle cherchait sans doute ; — puis, ayant renoué les cordons de son chapeau qui s'étaient détachés depuis quelques instants, et ayant ramené sur sa poitrine les deux pointes de son châle, elle croisa les bras et s'assit de nouveau. Jamais physionomie plus calme, jamais expression plus sereine, plus simple, n'avait embelli ses traits.

Mon père ayant arrêté ses yeux d'abord épouvantés sur madame Daubrias, resta comme anéanti devant cette attitude. L'excellent homme ne rencontra qu'un mot pour en caractériser l'effet.

— C'est foudroyant, dit-il, et il tomba muet.

XXV.

La colère de M. Daubrias avait été violente, lorsqu'en rentrant dans la chambre de sa femme, il n'avait pas aperçu Sophie. Il avait été se heurter contre tous les meubles, en cherchant dans tous les coins, comme s'il avait dû l'y trouver blottie. Enfin, sa main

s'était posée sur le petit billet que vous connaissez déjà ; après y avoir jeté les yeux, il l'avait froissé, déchiré en un millier de petits morceaux, qui voltigeaient dans l'appartement au grand ébahissement de M. Bonnemain.

L'employé se hasarda à demander enfin :

— Qu'y a-t-il donc?

— Personne, répondit M. Daubrias; elle prétend qu'elle est chez sa mère.

— Qui donc?

— Eh ma femme! oh! qu'elle n'eût pas osé se passer ainsi de ma permission autrefois, autrefois! Il y a huit jours seulement...

— Comme j'étais avec vous, elle a pu penser...

— Qu'elle serait mieux ailleurs que dans sa chambre, où, sans qu'elle veuille s'en douter, j'ai tant de plaisir à venir la voir travailler, l'entendre faire de la musique...

— Lui avez-vous jamais dit cela?

— Oh! jamais.

— Eh bien, alors!

— Alors!... mais qui donc êtes-vous? autrefois je n'ai pas été sans entendre dire que j'étais un bourgeois, que j'avais l'esprit bourgeois... tant qu'on voudra; mais je comprends pourtant; oui, je comprends, et c'est mon tort, mon malheur, qui sait si ce ne sera pas mon crime! Je sais qu'un mari peut être ridicule en avouant ce qui le rendrait heureux; je connais la portée d'un ridicule. Et savez-vous qui m'a révélé toutes ces belles choses? un homme! auprès duquel l'instinct, la jalousie, et mille sentiments inexplicables m'ont fait tourner comme autour d'une proie, et que j'ai voulu tour à tour perdre, enrichir... au fond, je crois que je n'ai jamais bien su ce que je lui voulais. Cet homme, j'en ai été jaloux à la première vue; jaloux, absolument parlant;

plus tard, lorsqu'il eut parlé à ma femme, ce fut bien pis. J'ai vu des hommes aussi jeunes, plus beaux que lui, passer près de moi; je n'y ai pas fait attention : — j'ai rencontré celui-là, et sa figure, son esprit, ses manières m'ont comme rendu mécontent de tout ce que j'avais; — au fait, pourquoi bavarderais-je deux heures là-dessus... Cet homme, qui me fait douter de moi-même, c'est votre Fernand! ce Fernand que je hais... jusque dans son pauvre père, un travailleur, celui-là... mais un sot. — Ah! si j'avais un fils...

— Le malheureux enfant! avait murmuré M. Bonnemain.

Cela dit, M. Daubrias avait mis son chapeau et s'était dirigé vers la rue, sans trop se préoccuper de ce que faisait M. Bonnemain : celui-ci avait suivi son gendre naturellement et ils s'étaient bientôt trouvés cheminan

bras dessus bras dessous. M. Bonnemain pensait à ses malheureux protégés. Le même chemin était le chemin le plus court pour se rendre à la maison Bonnemain et au domicile de Fernand. Le timide employé aurait bien voulu que son gendre fît un détour, et ne s'exposât pas à rencontrer M. Richer ou Fernand, mais il n'aurait jamais entrepris d'aborder un tel sujet, et il avait marché à la grâce de Dieu. La logique de l'itinéraire les avait amenés, M. Daubrias et lui, devant la maison qu'habitait Fernand et sa famille, et M. Richer les avait aperçus.

M. Bonnemain tremblait en approchant de cette maison inconnue de M. Daubrias, car M. Daubrias devait croire et croyait que Fernand habitait toujours l'hôtel tenu par madame Julienne. — M. Bonnemain tremblait si fort, qu'une fois arrivé devant la porte,

ses jambes faiblirent tout à fait, et qu'involontairement il s'arrêta!

M. Daubrias, qui alors causait affaires, ne vit dans ce temps d'arrêt qu'une pose assez naturelle, et très usitée chez les vieux rentiers qui traitent soit de la politique, soit de finances en plein vent.

M. Daubrias et M. Bonnemain s'étaient donc arrêtés, le premier sans arrière-pensée, le second, malgré lui, devant la porte de la maison habitée par Fernand. Lorsque M. Richer les reconnut l'un et l'autre, M. Daubrias disait à son beau-père :

— De Saint-Lezin mon associé est sur les traces d'une spéculation qui peut donner mille pour cent à ses banquiers... comme elle peut forcer les bailleurs de fonds à ne donner que cinq pour cent à leurs créanciers. — J'ai beau y réfléchir, les chances sont parfaitement égales pour et contre : de Saint-Lezin veut

jouer le tout pour le tout ; il voit et exécute en jeune France ; — moi, j'hésite encore ; et en vérité, beau-père, je ne sais pas pourquoi. J'ai, si le proverbe est un peu vrai, mille raisons d'être heureux. Aussi je jouerai...

— Vous m'épouvantez, répondait M. Bonnemain dont la pensée comprenait alors deux ordres d'idées bien différents ; vous enrichir ou vous ruiner d'un coup... tout ou rien, mais c'est un jeu, c'est une maxime de Bohémien... de que sais-je moi. — Ah ça! vous devez rendre réponse ce matin à votre associé, mais si votre associé ne vous rencontre pas chez vous, que fera-t-il ?

— J'ai mis, faute de mieux, toute ma confiance en lui...

— Saint-Lezin est un honnête homme !...

— Un habile homme !

— O mon Dieu !

Tandis que M. Daubrias et M. Bonnemain

causaient ainsi, une femme, penchée à la fenêtre d'une maison voisine du lieu où ils s'étaient arrêtés, les épiait et suivait jusqu'aux mouvements de leurs lèvres. Cette femme, c'était ma mère.

Mon père et Sophie observaient en silence sa physionomie. Elle était toujours calme; les êtres faibles une fois résignés ou résolus ont un courage surhumain. Mon père cherchait des yeux une armoire, un emplacement quelconque réservé dans la muraille; —s'il avait eu quelque outil sous la main, il aurait entrepris, je crois, de creuser uno cachette à madame Daubrias.

— Ils causent toujours et même ils s'éloignent, dit ma mère; pourvu que Fernand ne revienne pas.

— Bast, répondit mon père, qui tenait à éloigner le plus possible les funestes idées;

Fernand travaille, il est à son atelier...

— A son atelier! interrompit madame Daubrias...

Elle avait prononcé ces mots d'une manière triste et douloureuse. Comment, pensait-elle, j'aurais tout compromis pour venir dans cette chambre, et ce n'est pas ici qu'il rêve, ce n'est pas ici qu'il pense le mieux, le plus exclusivement à moi! Il a un atelier ; cet appartement étroit et pauvre ne me donne pas l'idée exacte et vraie de sa pauvreté touchante; — Ce ménage, ces mille riens me trompent. Ce n'est pas là le dernier reflet de ses préoccupations, l'extrême manifestation de son goût! sa pensée continua même plus bas :

— Je ne suis pas ici chez lui !

Et alors elle se sentit tout à fait rassurée. M. Daubrias pouvait venir : madame Daubrias était bien chez M. Richer.

Sophie ne craignit plus de se lancer à la

fenêtre et de regarder son mari et son père qui piétinaient plutôt qu'ils ne marchaient, en causant toujours.

— De grâce, par pitié ! dit mon père en s'adressant à Sophie qu'il s'efforçait de rappeler vers le milieu de la chambre.

— Mon fils ! s'écria ma mère.

— Monsieur de Saint-Lezin ! s'écria Sophie.

Et les deux femmes se retirèrent précipitamment de la fenêtre.

Je revenais en effet par le bas de la rue, à pied, tandis que de Saint-Lezin brûlait le pavé de la vitesse d'un cheval pur sang. En m'apercevant, ma mère s'était retirée par ce mouvement naturel à toute personne qui veut prendre comme son élan contre un danger ; Sophie l'avait imitée, parce que si elle voulait bien souffrir des violences de M. Daubrias, il lui répugnait singulièrement d'avoir

à subir la médisance ou la générosité d'un indifférent.

De Saint-Lezin s'arrêta court devant monsieur Daubrias. Le cheval du jeune banquier souffla, agita sa tête, et frémit; de Saint-Lezin froid et poli, après avoir salué M. Bonnemain, s'adressa à M. Daubrias en ces termes : Je volais chez votre beau-père où je croyais vous trouver : l'affaire en question vient aujourd'hui, ni plus sûre ni moins avantageuse qu'elle ne l'était hier. — La faisons-nous?

— Est-ce aujourd'hui vendredi? demanda M. Daubrias.

De Saint-Lezin répondit. — Non.

— Est-ce aujourd'hui un 27?

— Non.

— Pourquoi un vendredi, et pourquoi un 27? dit M. Bonnemain.

— Parce que ce serait comme un anniver-

saire de mon mariage, et alors, par reconnaissance... je n'entreprendrais pas une affaire ; mais puisque ni le jour ni la date ne se rapportent, monsieur de Saint-Lezin, faites comme pour vous ; vous avez carte blanche.

— A la fortune, s'écria M. de Saint-Lezin en fouettant son cheval.

— Au hasard ! reprit M. Daubrias en regardant son beau-père.

Et enfin M. Bonnemain réussit à entraîner son gendre et à lui faire continuer sa route.

Cependant la terreur était grande dans l'âme de ma mère ; — deux évènements lui semblaient imminents, inévitables : — la rencontre de son fils et de M. Daubrias, celle de son fils et de madame Daubrias. — Elle avait quitté la fenêtre depuis qu'elle m'avait aperçu, et s'efforçant au moins d'empêcher le seul malheur qu'il fût en son pouvoir de pré-

venir, elle avait dit à mon père : — Observe ce qui se passe en bas ; — suis bien du regard M. Daubrias et notre fils ; — ton cœur te dira à propos s'il faut que tu te montres..... Ne te trouble pas, mais prie.

Puis, s'adressant à madame Daubrias : — Venez ; descendons, j'ai un prétexte pour entrer avec vous chez le propriétaire de cette maison ; je lui proposerai de vous accepter immédiatement pour locataire de notre logement, à notre place ; — nous verrons toujours bien après. — Tout ce qu'il faut pour le moment, c'est que Fernand ne vous voie pas ici... au nom de votre père, au nom de votre vieille tante... par pitié pour moi, venez...

Sophie avait obéi machinalement ; en passant le seuil de la porte, elle murmura avec une sorte de désespoir : Et ce n'était pas là chez lui !

— Venez, avait répété ma mère...

Et les deux femmes n'étaient pas encore descendues au second étage, qu'elles entendirent un bruit de pas dans les escaliers. — Il était trop tard; le voilà, c'est lui, dit ma mère. Et prenant madame Daubrias par le bras, elle l'attira sur un palier où aboutissaient plusieurs entrées d'appartement, et qu'une mince porte de bois blanc, sans serrure ni verroux, séparait de l'escalier commun à tous les étages. — Ma mère poussa précipitamment la porte, sans faire de bruit toutefois, et c'est là qu'elles attendirent que je fusse passé pour continuer de descendre.

J'arrivais pâle de fatigue, pâle d'humiliation, pâle de faim, — J'avais marché vite, j'avais couru toujours le long des murs, évitant le contact des passants, baissant la tête, me défiant des autres, honteux de moi-même. Je n'avais pas même vu M. Daubrias.... Je ne voyais plus d'ailleurs...

Lorsque je dus passer devant la cachette où se trouvaient Sophie et ma mère, je fus forcé de m'arrêter... il s'opéra en moi, malgré moi, un mouvement indéfinissable d'attention : la conscience de mon affliction s'apaisa, et laissa mon âme tout entière à l'attente d'une félicité mystérieuse.

Cela ne dura qu'un instant. Je continuai de monter en m'appuyant sur la rampe, comme aurait fait un vieillard.

— Il s'est arrêté là! murmura Sophie. Qu'avait-il donc?

Ma mère mit un doigt sur sa bouche... puis lorsqu'elle cessa tout à fait d'entendre le bruit de mes pas : — Oh ! je l'ai vu, dit-elle, c'était bien lui...

— Il semblait deviner... n'est-ce pas?

— Non! non ; c'était la fatigue, le pauvre enfant !...

— Non, c'est qu'il m'aime, pensa Sophie.

Tout allait donc et forcément devenir décisif dans la vie de Sophie et dans la mienne, car M. Daubrias venait d'abandonner à Saint-Lezin le champ des spéculations où la récolte et la disette devaient affecter également l'un et l'autre associé, selon la théorie du moins. Autrefois, M. Daubrias m'avait annoncé que six ans ne s'écouleraient pas sans qu'il possédât, lui, des millions, une table somptueuse pour ses domestiques, sans que j'eusse un morceau de pain à partager avec mes parents, moi. L'accomplissement de cette atroce prédiction semblait approcher. Seul, j'aurais encore été le plus heureux des hommes; je ne tenais pas à vivre; c'est mieux que de vivre quand on meurt aimé! mais je n'étais pas seul!

Lorsque je rentrai, mon premier soin,

après celui de dissimuler ma faim, fut de demander à mon père s'il était content de M. Bonnemain. Je ne le crois pas, dis-je, un bien gai convive, mais son bon sens et sa probité ont dû vous faire plaisir.

— Monsieur Bonnemain, il n'est pas revenu, mon fils.

— Et vous n'avez pas...

— Il s'agit bien d'avoir faim, va, je suis le plus heureux des hommes.

Mon père, en voyant s'éloigner M. Daubrias, n'avait plus pensé qu'à rendre grâce au ciel, et comme il arrive après une grande peur ou après une grande joie, le cher homme n'avait plus faim.

— Que s'est-il donc passé, où est ma mère?

— Tiens, la voici; demande-lui si elle a plus que moi besoin de quelque chose.

— Moi, mon fils; et elle se jeta dans mes bras et m'embrassa avec effusion.

Je la repoussai doucement, je voulais observer sa physionomie, lire dans ses yeux et me convaincre enfin que cette joie que je trouvais à mon retour n'était pas factice. — J'en avais les preuves et je n'osais pas y croire; il y a des abnégations si sublimes.

Cependant il fallut bien me rendre aux apparences; — j'ouvris malgré moi les yeux à ces rayons d'un soleil inespéré, toute ma petite chambre m'en paraissait comme brillante et dorée. — J'aimai bientôt à m'en laisser éblouir.

Harassé, épuisé, je me laissai tomber sur une chaise; et là je contemplais la physionomie souriante de mes pauvres parents. — Tant que je les verrai ainsi, dis-je à moi-même, tout sera bien, je ne me plaindrai pas.

Dix minutes se passèrent dans le silence,

Mon père revint le premier à la réalité simple et physique et se rappela, sans honte, qu'il n'avait rien mangé depuis la veille et qu'il était déjà deux heures.

— Fils, me dit-il en réprimant de son mieux un long bâillement.

Ma mère s'empressa de lui répondre d'un ton de reproche : — Eh bien ! que veux-tu donc encore ?

— Encore ?

— Certainement...

— C'est pourtant assez naturel : J'ai faim !

— Ne le crois pas, mon fils, c'est un piège, c'est pour savoir si toi-même, notre pauvre enfant...

Je savais tout désormais ; l'illusion avait fui ; la vérité m'accablait. J'essayai de me rattacher à un mensonge : — Grondez-moi de ma négligence, dis-je avec un signe de douleur ; j'ai visité l'œuvre d'un grand ar-

tiste, dont l'exposition finissait ce matin, plutôt que d'aller où il m'est dû. Je reviens comme je suis parti; mais donnez-moi seulement une heure...

Ni l'un ni l'autre n'essaya de me retenir.

— Où aller?

Heureux celui qui n'a jamais demandé l'aumône? — Heureux celui qui n'a jamais eu à dire à l'homme qui lui devait vingt francs : « — Donnez-m'en dix; donnez-m'en cinq... donnez-moi trois francs! — Non, non, non, impossible. — Eh bien, seulement vingt sous! »

O mon bon ami Passavant, s'il est vrai que le plus bel éloge d'un homme soit la pensée que tourne vers lui le malheureux, Dieu sait quel admirable et incessant panégyrique j'ai fait de toi, ce jour-là. Où es-tu? que fais-tu! Nous reverrons-nous, seulement?

XII.

UN BAL.

Un mois après, M. Daubrias donnait un bal magnifique. La spéculation de Saint-Lezin avait produit des bénéfices considérables, M. Daubrias allait prendre rang parmi les premiers banquiers de second ordre. M. Daubrias inaugurait l'ère de son opulence.

Cette idée de donner un bal n'était pas, vous pensez bien, le produit naturel du cerveau de l'ex-marchand ; elle lui avait été soufflée par Saint-Lezin qui la tenait d'Adrienne. Car il s'était fait de nouvelles combinaisons entre tous ces personnages. C'est ainsi que procède la vie ; elle mêle et confond les plans, et par un travail lent, imperceptible, elle crée des rapports et des situations qui ne sont apparentes que le jour où elles sont devenues irrésistibles. Saint-Lezin avait commencé, je vous l'ai dit, par être très sensible à la beauté de Sophie ; il l'eût aimée bien volontiers : cette façon de parler est plus exacte qu'elle ne doit vous paraître convenable. Pour les hommes du caractère de M. de Saint-Lezin, aimer est occupation de leur esprit, à laquelle ils s'adonnent, lorsqu'il n'est pas de meilleur goût, de meilleur ton, ou plus sage de faire autre chose. Mais Sophie avait laissé durer

peu de temps les illusions de cette fatuité dolente et toujours polie d'ailleurs. Saint-Lezin s'était trouvé placé entre Adrienne et madame Bonnemain, dans des dîners, au spectacle. Jamais il ne lui était arrivé de réfléchir à cette circonstance. Adrienne était belle et froide; madame Bonnemain, impérieuse et habile; — de Saint-Lezin, sûr de lui, sans défiance des autres, par légèreté autant que par amour-propre, croyait garder son indépendance et sa pleine liberté entre ces deux femmes; il se trompait, et déjà depuis longtemps. Je ne puis vous raconter misère par misère, jour par jour, progrès par progrès, l'empire qu'Adrienne et sa mère établissaient sur ce bienheureux de Saint-Lezin; combien de fois il crut imaginer une invention que l'une des deux personnes lui avait communiquée adroitement, mais de toutes pièces... Adrienne et madame Bonne-

main ne s'étaient pas concertées sur la conduite à suivre vis-à-vis du jeune associé de leur beau-frère et de leur gendre; mais lorsque la fatalité a marqué un but, on y marche, les yeux fermés, et des points les plus divers : sans nous être donné le mot, nous y arrivons directement et tous ensemble. Un homme étant donné, en faire un serviteur fidèle et dévoué : c'est là d'ailleurs un problème que les femmes sont appelées à résoudre, par leur nature même, et les plus inexpérimentées ne sont pas les moins habiles à y réussir. — Saint-Lezin ne s'était donc pas aperçu de l'influence que l'on gagnait incessamment sur lui; il n'avait pas eu à se défendre, à se débattre; Adrienne, à ce qu'il lui semblait, était sans caprice, madame Bonnemain sans volonté. Et le pauvre garçon n'avait nullement conscience qu'il ne faisait déjà qu'obéir à la première, et qu'il avait une peur hon-

nête et respectueuse de la seconde. — Sophie, malgré ses préoccupations et sa tristesse, le voyait bien. M. Daubrias s'en applaudissait. Il aurait voulu voir Adrienne heureuse et triomphante de son amour pour Saint-Lezin, afin de faire honte à Sophie de son mauvais vouloir et de sa résistance.

Le bal de M. Daubrias avait donc été imaginé, conçu, médité par Adrienne, et Saint-Lezin n'avait été au fond que le grand maître des cérémonies de la jeune fille. Sophie s'était opposée à cette fête, et c'est à Adrienne elle-même qu'elle s'était adressée pour obtenir qu'elle n'eût pas lieu. Mais que pouvait faire Adrienne en faveur de Sophie? La jeune fille n'avait pas su comment avoir seulement pitié de la jeune femme. Sophie n'était-elle pas libre de cette précieuse liberté qu'Adrienne rêvait dans le mariage. Sophie n'était-elle pas aimée, c'est-à-dire prête d'être

obéie quand il lui plairait? Sophie manquait-elle d'aucune des fantaisies sur lesquelles s'éparpille la vanité des femmes? — Qu'exigeait-elle encore?

Adrienne avait prétendu ne rien oser vis-à-vis de Saint-Lezin et de M. Daubrias, ne rien oser parce qu'elle croyait ne rien pouvoir sur leur détermination; après avoir refusé ainsi, elle s'était bien vite consolée en se disant qu'elle rendait service à sa sœur.

Sophie avait eu recours à sa bonne vieille tante et l'avait suppliée de ramener Adrienne à plus de condescendance et d'amitié, mais au premier mot de sa tante, Adrienne avait manifesté un étonnement si sec et si profond, que la pauvre femme en était restée là. Puisque je viens de vous parler de cette ancienne et chère affection de Sophie, laissez-moi ajouter que la sœur de M. Bonnemain achevait de vivre dans son grand fauteuil, d'où elle assis-

tait au spectacle des agitations, des désirs, des craintes et des espérances de toute la famille; mais à l'heure où elle en était de la vie, toute chose humaine perdait beaucoup à ses yeux, de sa valeur, de son intensité, de sa lumière naturelle. Tout était confus, tout était vague pour elle. Un point de son cœur n'avait pas vieilli; la bonne tante aimait sa nièce comme aux jours de l'enfance de Sophie. Une divine fleur de tendresse brillait encore sur le pauvre arbre desséché et prêt à mourir. — A cette femme, sur son lit de mort, il n'aurait pas fallu présenter une glace pour s'assurer que la vie était d'elle; — on aurait dû prononcer devant elle le nom de Sophie,..... et si elle n'avait pas répondu... c'est que la pauvre femme était déjà au ciel, et que Dieu ne nous permet pas de répondre de si haut à ceux que nous protégeons encore.

Cent voitures se pressaient dans la rue

qu'habitait M. Daubrias. C'était un bruit, un mouvement à faire sensation jusque dans les mansardes de ce quartier où toute activité extérieure cesse avec le jour; beaucoup de personnes étaient aux fenêtres malgré les premier froids de la saison qui se faisaient sentir. Je me suis toujours demandé quel était ce sentiment qui nous pousse à faire galerie même à nos frais et à nos dépens dans certaines circonstances plus ou moins solennelles. Je me souviens que Passavant m'a une fois répondu :

Nous cherchons ainsi à voir passer la véritable physionomie de la tristesse ou du bonheur.

Bientôt le salon de M. Daubrias fut rempli d'invités; — les bureaux convertis en galeries ornées de fleurs et de bougies sans nombre, recevaient les gens plus timides, qui avaient un intérêt quelconque à ne briller qu'un peu plus tard. — Sophie, reine malgré

elle, souriait aux félicitations qu'elle devait subir, et comme si nous avions deux âmes, l'une pour le monde, l'autre pour nous, murmurait, récitait sans y penser quelques remercîments d'inspiration qui lui faisaient une réputation générale de distinction et d'amabilité. M. Daubrias ne perdait aucune de ces phrases, aucun de ces témoignages de l'adorable supériorité de sa femme ! Il s'enivrait de son triomphe, puis il allait quêter dans tous les yeux ces marques d'approbation dont les joies comme les royautés humaines ont besoin pour leur légitimité et leur sanction... M. Daubrias venait de gagner considérablement au jeu de la spéculation ; personne n'avait donc à protester chez lui, à son bal, contre un succès dont il faisait d'ailleurs une belle part à ses amis. Il ne rencontrait ni mécontents, ni incrédules, et il remerciait du fond du cœur, Saint-Lezin qui lui avait conseillé

de donner cette fête, lorsqu'il aperçut dans un coin du salon quelques jeunes gens qu'il ne se rappela pas lui avoir été présentés, et qu'il ne connaissait pas. — Encore des invités de M. Bonnemain ; pensa-t-il, de ces jeunes gens comme j'en ai déjà tant vu le jour de mes noces ! Ces jeunes hommes, de physionomie et de manières tout à fait distinguées, causaient, dans un coin du salon, et à la direction de leur regard, il était facile de comprendre qu'ils s'occupaient de Sophie. M. Daubrias passa devant eux ; ils s'inclinèrent devant lui ; mais cette politesse le troubla ; elle était si simple, si peu empressée, qu'elle lui fit dire :

— Encore des Fernand !

Et par un mouvement presque involontaire, il changea de direction et retourna vers sa femme. Elle était alors assise, et semblait u ivre des yeux, bien qu'elle ne regardât,

bien qu'elle ne vît personne, un quadrille où figuraient Adrienne et Saint-Lezin. C'était pour la seconde fois de la soirée que Saint-Lezin avait invité Adrienne. Pourquoi? — Il aurait fallu le demander à madame Bonnemain. Toujours est-il que le bruit courait dans le salon, d'un prochain mariage entre les deux danseurs. Saint-Lezin seul ne l'entendait pas. Quant à M. Bonnemain que cette fête n'éblouissait pas, il répondait à ceux qui venaient le féliciter de cette union : Je ne sais vraiment pas ce que vous voulez me dire; parlez-en donc à ma femme, s'il vous plaît.

M. Daubrias prit une chaise à côté de Sophie, il allait s'asseoir lorsqu'Adrienne accourut vers lui, en lui disant: Oh! c'est délicieux, mais on étouffe; il faudrait faire ouvrir la chambre de ma sœur.

— Jamais! répondit Sophie.

Dieu sait les choses que ce mot de jamais

fit imaginer à M. Daubrias, qui se rejeta en arrière, et lança par l'impulsion de ce mouvement la chaise devant laquelle il se trouvait; elle alla frapper contre le mur.

Adrienne continua : — Tu ne peux pas te figurer, ma sœur, tout ce que le bal y gagnerait.

— On va faire ouvrir, dit M. Daubrias en se baissant un peu afin de mieux observer l'impression que ces paroles allaient produire sur Sophie.

Sophie répondit : — C'est impossible !

Alors M. Daubrias, oubliant de prier sa femme de consentir à ce que demandait Adrienne, se dirigea droit vers l'appartement de sa femme; la porte en était légère, de bois blanc. Le verrou du milieu qui devait assujétir l'une des parties n'était pas mis. M. Daubrias poussa la porte dont les deux battants formèrent en cédant un angle obtus; à un se-

cond effort, la porte céda tout à fait. — Sous prétexte de voir si tout était rangé de manière à ce qu'on pût admettre les personnes de la fête, en réalité il chercha partout, poursuivi qu'il était par ces deux exclamations : Jamais et impossible !

La chambre à coucher de Sophie fut abandonnée aux joueurs et à tous ceux qui voulaient causer plus intimement, pendant que M. Daubrias disait à sa femme : — Quelle est donc cette nouvelle contrariété ? Pourquoi refusiez-vous avec de si grands mots une chose si simple pourtant ? Que cachiez-vous donc ?

— Je me croyais un peu chez moi.

— De bons bourgeois doivent dire chez nous !

Sophie se leva, et alla voir si les joueurs ne manquaient de rien. Ce fut pour elle un supplice que cette invasion de sa chambre par une foule

d'indifférents et de curieux. Il lui sembla qu'on la chassait de chez elle, qu'on détruisait le dernier charme de son existence, en profanant l'asile où elle avait tant trouvé de consolation et de triste bonheur à se recueillir. — C'est là qu'elle avait juré de venir à toutes les heures, pendant le bal, donner une pensée à ces pauvres gens qu'elle ne pouvait plus voir, depuis le jour où elle leur avait causé tant de frayeur et de chagrin ; c'est là qu'elle s'était promis de se réfugier contre le plaisir et la joie de tout ce monde dont elle connaissait à peine la moitié. M. Daubrias avait rendu tous ces projets inutiles... Elle aurait donné toutes les parures que tant de femmes lui enviaient pour avoir un coin où verser des larmes.

De Saint-Lezin venait d'engager une partie contre M. Daubrias, et cette lutte avait attiré autour des deux joueurs une foule de cu-

rieux. De deux hommes éminemment heureux on voulait connaître quel était le plus favorisé du sort ou quel était le plus habile. Ce spectacle offrait un attrait véritable. Sophie se trouva un moment comme enveloppée par les personnes qui y assistaient ; elle se dégagea et entendit très distinctement un homme d'un certain âge dire à mi-voix :

— Je parie pour M. Daubrias; cette fois de Saint-Lezin joue franchement contre son partenaire habituel, et il aura l'adresse de ne pas gagner la partie. De Saint-Lezin prendra sa revanche à sa prochaine affaire.

Cet homme pensait tout haut ce que la plupart des invités pensaient tout bas.

Une autre personne répondit : — Puisque Saint-Lezin épouse Adrienne , la fortune ne sortira pas de la famille.

Sophie eut peur d'en entendre davantage ; elle voulut se dégager de la foule ; elle se sen-

tit arrêtée par la main. Sophie tourna vivement la tête. Un cri faillit s'échapper de ses lèvres, mais elle y porta vivement son mouchoir; — et serrant à son tour la main de celui qui causait son étonnement et son émotion, elle se dirigea, à travers le salon, près d'une embrasure de fenêtre, dans la galerie:

— Vous ici! dit-elle enfin.

— Votre étonnement est légitime; je suis au bal et mon père est mourant!...

— Ayez pitié de moi!

— J'ai le dernier vœu d'un mourant à accomplir.

—Que va-t-il se passer, mon Dieu! — Oh! cette fête, cette fête... je ne la voulais pas!

Sophie allait succomber à l'effort qu'elle faisait pour répondre froidement, et pour garder la physionomie souriante que la société exigeait d'elle ce soir-là, tandis que son âme

était remplie de douleur et d'une véritable épouvante.

— Ne craignez rien; je suis ici depuis plus d'une heure et j'ai réussi à échapper, même aux yeux d'Adrienne, — d'ailleurs... un indifférent, un ennemi même n'aurait-il pas quelque peine à me reconnaître...

— Vous, Fernand!

— Sophie!....

Elle me serra la main, et s'éloigna; — quelques personnes arrivaient encore, et Sophie devait les recevoir.

M. Daubrias jouait toujours contre Saint-Lezin qui perdait avec constance et une bonne humeur inaltérables! — Madame Bonnemain venait de s'asseoir à une table; clouée dans un coin de la chambre de sa fille, elle jouait aussi. Adrienne ne manquait pas une seule contredanse, et dans l'intervalle se voyait environnée de cavaliers les plus aimables. Madame Dau-

brias n'obtenait que les politesses obligées ; — toutes les galanteries étaient pour Adrienne. Adrienne était reine, et rendait à Sophie l'immense service de la délivrer des ennuyeux et des fats.

Cinq minutes après, Sophie passa dans la galerie où j'étais. Là, se tenaient aussi une dizaine d'hommes de plus de cinquante ans et qui formaient ce qu'à la chambre des Députés on appelle un groupe très animé : ces Messieurs parlaient politique. Tout entier aux affaires de l'État, ils faisaient tout le bruit qu'un tel sujet mérite. Sophie et moi, nous nous rencontrâmes assez naturellement derrière ce groupe ; nous échangeâmes quelques politesses à voix haute, Sophie continua plus bas :

— Mais votre père ?....

— Il dormait entre deux souffrances, entre deux désespoirs — j'ai eu honte des larmes

stériles que je versais près de son lit. J'avais tout épuisé pour lui ; tout... c'est si peu ! Mon père priait ; et le ciel m'a inspiré une résolution... vous la jugerez, Madame, mais pour la comprendre, n'oubliez pas que mon père.....

— N'achevez pas, Fernand ; dites seulement ce que je puis entendre sans pleurer... pensez à ce monde qui est là.....

— Indifférents, amis obligés, j'en avais épuisé la liste ; je n'avais rien à en attendre. — Je me suis peut-être souvenu de mes ennemis ; il en est un qui n'avait pas craint de me dire un jour : — Apportez A ma maison de banque quelque mince bijou d'or, comme un anneau par exemple, et mes employés auront ordre de vous remettre en échange la somme qu'il vous aura plu de demander !....

— Cet anneau ?

— Vous l'apportez!

— Oh ! Madame..... Il y a trois heures, Madame, une voix bien chère, et presque éteinte, murmura à mon oreille ces mots : Je sais que tu as fait pour nous l'impossible ; cependant j'ai une dernière grâce à te demander : — Je vais mourir !... Que ma femme, que ta mère sache où je suis, et puisse me visiter quelquefois ; à tout prix sauve-moi de la sépulture commune! — Pauvre père, je croyais bien le revoir !... Je sortis, je courus, désespéré, fou, et je ne sais comment je me trouvai presqu'à la porte de votre maison ; elle était encombrée de voitures, enfin il y avait bal. Tout se réunissait pour m'accabler ; mais la grandeur et la cause de mon chagrin m'élevaient bien au dessus de toute faiblesse. J'hésitais sur le seuil, lorsque deux jeunes gens vinrent à passer. — Nous jouerons, dit l'un, — petit jeu d'abord, répondit l'autre ; —

avec de la prudence, j'ai fait une soirée magnifique avant-hier...

—Ils joueront! répétai-je,

Jouer! J'ignore quelle est la puissance ordinaire de ce mot, mais il me donna la fièvre, le délire, presque du bonheur... enfin, Madame, je suis ici...

Ce que je n'ajoutai pas, c'est qu'exalté par le delire dont je parlais, j'avais osé me présenter chez un ancien camarade, qui se souvenait à peine de moi, que j'en avais obtenu tout ce qui m'était nécessaire pour me présenter décemment au milieu de ce bal; que de là, j'avais été emprunter sur dépôt d'un anneau d'or, dix francs avec lesquels je comptais jouer, selon le précepte du jeune homme que j'avais vu entrer chez M. Daubrias.

—Fernand murmura Sophie, le vœu qu'on vous a exprimé sera rempli. Mais je vous le jure, au nom du ciel, partez!

— On dit qu'il est un destin... je veux le tenter, puisque Dieu m'abandonne?

— Oui, je ne suis rien, je ne puis rien;
Oui, Fernand, le ciel vous abandonne!

Ce reproche si délicatement dissimulé me troubla. — Non, m'écriai-je, non, je crois encore à sa bonté; dans un moment, Sophie, je n'aurais plus qu'à le remercier, à le bénir!

Je la quittai précipitamment, et je me glissai dans la salle de jeu. — C'est contre M. Daubrias que je voulais jouer; mais de Saint-Lezin semblait prendre à chaque partie nouvelle, un nouveau plaisir à perdre son argent. Il fallait attendre des chances plus sérieuses. Enfin, je vis Adrienne s'approcher de M. Daubrias et de Saint-Lezin; au mouvement de ses lèvres je compris qu'elle lui disait : Assez! Une partie venait de finir. Saint-Lezin se leva, et invita Adrienne qui, accepta sa main, se laissa conduire et prit place à un quadrille.

— M. Daubrias eut un nouvel adversaire; des paris s'ouvrirent, je pariai contre le maître de la maison; il y avait paroxisme: on voyait les pièces d'or et d'argent, on ne voyait plus les personnes. Je possédais dix francs; j'en risqua cinq d'abord. — Je les perdis!

On n'éprouve plus ni peur ni émotions dans les situations extrêmes. Je jetai mon autre, ma dernière pièce de cinq francs sur le tapis..... Qui m'eût saisi le bras alors, l'eût trouvé froid!

Toutes les chances s'arrangèrent comme à plaisir contre moi; — il y avait enfin cent à parier contre deux que M. Daubrias allait gagner, que j'allais perdre...

Sophie vint près de son mari; tout le monde aurait remarqué son trouble si, dans ce moment-là, il avait existé autre chose que des paris et des joueurs. M. Daubrias eut un jeu qui rendait ma perte inévitable; Sophie ne put

s'empêcher de dire : c'est mal de gagner comme cela !

M. Daubrias rit alors, mais d'un rire si insolent qu'il outragea sa chance ; elle tourna ; — l'équilibre s'établit entre les deux points des deux adversaires. — M. Daubrias enfin perdit. Je jouai les dix francs... au bout d'une demi-heure, j'avais cent écus dans ma poche.

J'entendis le frôlement d'une robe et un mot qui semblait formulé par une voix plus immatérielle que la voix humaine : Votre père !

Je fis un pas en arrière, j'allais obéir en abandonnant mon dernier enjeu, lorsqu'en me retournant j'aperçus Adrienne qui venait à moi...

— Vous avez du bonheur, monsieur Fernand !....

M. Daubrias, préoccupé, n'entendit pas.

Saint-Lezin suivait Adrienne et il ajouta, en s'adressant à moi : — Il est sage d'attendre la fin, pour savoir si, au bout du compte, on a été heureux. J'oublie la formule classique, mais vous connaissez cette pensée-là, n'est-ce pas, Monsieur? — Nous en reparlerons.

— Volontiers, répondis-je en me dirigeant vers la sortie ; Saint Lezin m'accompagnait toujours. Vers la porte de la galerie, Adrienne me présenta Sophie.

Je la saluai.

Sophie me tendit la main, en me disant : Bon courage.

— Et à moi, Madame, demanda Saint-Lezin qui pensait que le souhait de madame Daubrias était dirigé contre lui ?

— A vous, Saint-Lezin, répondit un nou-

vel interlocuteur, à vous! la fortune de votre associé!... mais à Fernand, bon courage! ô mon Dieu ! car son père est mort!

XII.

ADIEU.

L'ancien camarade auquel j'avais emprunté des habits de bal était de ces individus plus silencieux, plus rangés que les autres, qu'on ne fréquente pas, mais qu'on estime, même lorsque la rivalité oblige à en médire, et vers lesquels la pensée se reporte dans les mo-

ments extrêmes. Quelquefois ce sont des égoïstes, et ils le prouvent alors; quelquefois ce sont tout simplement des natures timides et bonnes, et elles le montrent. J'avais eu le bonheur de tomber sur une de ces natures-là; — mais je l'avais épouvantée. L'air hagard et désespéré avec lequel j'étais venu demander un costume de fête, l'avait remplie de lugubres pressentiments. Justin (c'était le nom de cet ancien camarade) connaisssait Passavant; le hasard lui avait fait découvrir son refuge; Justin savait aussi l'amitié qui nous avait unis, Passavant et moi, pendant plus d'une année, et le premier mouvement, dès que j'avais eu quitté sa chambre, l'avait porté à courir chez notre ami commun. Il se reprochait la discrétion qui l'avait empêché de m'interroger comme il aurait dû le faire.

Vers huit heures du soir, Justin s'engageait dans une des petites rues étroites, obscures,

qui vont de la rue Saint-Jacques à la rue de la Harpe... Là, il frappait aux volets d'une boutique dont les panneaux fermés étaient assez mal joints pour laisser voir de la lumière à l'intérieur. Une jeune femme tenant un enfant sur les bras venait lui ouvrir; M. Passavant, demandait Justin — au fond, répondait la jeune femme. Justin passait au fond, et là, il trouvait un homme d'un âge problématique, aux joues creuses, aux cheveux grisonnants... Cet homme, c'était Passavant. Justin l'informait de ma visite, lui racontait, en exagérant peut-être, toutes les circonstances de ma démarche, et les tristes pressentiments qu'elles faisaient naître en son cœur. Passavant écoutait sans donner aucun signe de sympathie, et en continuant de ranger des brochures dans une boite, au dessus de laquelle une palette portait écriteau avec ces mots : *A cinq centi-*

mes ! Passavant était devenu moins expansif, mais il avait gardé le même cœur.....

Tandis que j'étais chez M. Daubrias, Passavant vint dans notre mansarde, où il trouva ma mère agenouillée près du lit de son mari. — Passavant s'avança vers elle, prit une de ses mains jointes en disant : — Ne vous désespérez pas, vous qui croyez.....

Ma mère le regarda en se levant : — Mon fils vous aimait tant, et vous l'avez abandonné, Monsieur !

— Non, répondit Passavant.

— Non, ajouta mon père, qui depuis dix minutes n'avait pas parlé... et il s'efforça de dire encore : — Contez lui cela, tout cela... elle ne pleurera plus...

— Où est Fernand ? demanda mon père dont la voix n'était plus qu'un léger souffle.

— Il reviendra...

— Mais je ne le verrai plus ! Dites-lui.....

C'était trop entreprendre ; il n'acheva pas.

Ma mère supplia Passavant d'aller chercher un prêtre. Passavant courut et ramena bientôt avec lui un digne vieillard à cheveux blancs. Une scène touchante et sainte eut lieu au moment où Passavant et ma mère répondant à une phrase du prêtre disaient : Mon Dieu ! ayez pitié de lui !... — Dieu reprit son âme.

Ma mère m'appela à grands cris !

— Quel est celui que vous appelez ainsi? demanda le prêtre.

— Mon fils!

— Pourquoi est-il absent ?

— Oh! ne le lui demandez pas, ou plutôt demandez-moi pourquoi son pauvre père est mort!

— Le chagrin et la misère, dit Passavant tout bas à l'oreille du prêtre, qui s'écria : — Mon Dieu! cependant vous avez dit que tous

les hommes sont frères! Puis se tournant vers moi :

— Vous êtes venu me chercher trop tard, Monsieur; je ne vous accuse pas; vous ne venez vers nous (vous qui y venez encore) qu'au dernier moment; l'usage vous y autorise. Mais pourquoi donc nous refusez-vous le pouvoir ou la volonté de consoler, de secourir un de nos semblables. Vous qui ne voudriez pas m'insulter dans la rue, pourquoi me faites vous cet outrage? croyez-vous qu'il soit moins sanglant parce qu'il est moins matériel?

Passavant ne répondit pas.

Ma mère baisa les mains du prêtre. — Nous ne sommes, dit-elle, que depuis quelques mois à Paris; — autrefois, là-bas, j'avais mon confesseur et mon appui.

— Puisque vous êtes pieuse, ma tâche ici est abrégée; Dieu est juste et bon, un fils vous reste.....

— Le reverrai-je? n'est-ce pas le désespoir qui l'a entraîné hors d'ici?....

— Non, Madame, répondit Passavant; je le ramènerais bientôt, si j'osais vous laisser seule...

— Allez, dit le prêtre, qui s'assit près du lit de mort et ouvrit son livre de prières... Ma mère retomba à genoux... Et Passavant, chez lequel rien n'avait pu abolir un mystérieux instinct et d'incroyables pressentiments, était allé chez M. Bonnemain d'abord, de là chez M. Daubrias; et c'est lui qui avait répondu à Saint-Lezin en plein bal, dans le salon.

XII.

RACONTEZ-LUI CELA, ELLE NE PLEURERA PLUS.

— Non, Passavant ne nous avait pas abandonnés; le pauvre garçon s'était caché pour faire tout le bien possible en se mêlant le moins qu'il pouvait aux événements du monde, qui s'obstinait à ne pas aller rigoureusement selon

son système, et qui dérangeait ses plans autant qu'il épouvantait ses scrupules. — Comme tous les hommes qui pensent beaucoup, sans penser assez souvent juste, il était devenu discret, timide, de communicatif et hardi qu'il était d'abord ; la pauvreté faisait moins contre lui que les échecs successifs et apparents de sa philosophie. Vous l'avez vu décroître; mais on n'a pas un bon cœur tout à fait inutilement pour soi-même. Une femme jeune, jolie, une de ces filles du peuple qui, par la grâce de leur personne, la faiblesse de leur nature, et les qualités délicates de leur esprit, semblent être comme autant d'âmes enlevées par la tempête à une société d'élite, et tombées dans la foule, où un rayon particulier du soleil divin les a protégées et fait grandir, s'était attachée à Passavant. Cette fille, c'était la jeune marchande de fleurs à laquelle s'était adressée Sophie, et qui s'était rencontrée mille fois avec

Passavant, lui, cherchant ses livres, elle, vendant ses roses. Ils avaient causé ensemble, dans des visites qu'ils faisaient chacun de leur côté et pour un motif qui bientôt devint le même, à un étalagiste voisin de l'Institut. La naïveté, la probité, l'esprit de Passavant avait séduit Jeannette; la simplicité, l'honnêteté de Jeannette avait charmé Passavant; leur pauvreté commune avait fait le reste; et le philosophe, l'homme à système, avait épousé la fille aux jolies fleurs. — Personne, excepté deux ou trois parents inévitables de la mariée, n'avait assisté à la noce, Passavant avait sur le mariage des idées que je ne dois plus exposer ici. Le plus honnête garçon du monde, la plus charmante créature de la terre avaient été s'établir dans une rue infâme, mais que Passavant appelait une véritable toile d'araignée à amateurs de livres. Aucune voiture n'y pouvait passer, mais en revanche, les savants,

ceux qui étudient, ceux qui se rendent au collége de France, à la Sorbonne, à toutes les bibliothèques du quartier Latin, les vieux professeurs étaient souvent tentés, souvent forcés de la prendre, pour éviter les embarras et les dangers qui abondent, dans les rues de la Harpe et Saint-Jacques. C'était là que Passavant vivait avec sa femme, et lorsque mon père le découvrit un jour qu'il s'était perdu en allant chercher de l'ouvrage. — Jeannette ne vendait plus de fleurs ; — elle avait assez à faire après son mari et son enfant, comme elle disait.

La jeune femme était sur sa porte, lorsqu'un vieillard exténué de fatigue s'arrêta et s'assit sur une borne voisine. — Son corps était courbé, plus par la souffrance, à ce qu'il paraissait, que par l'âge. — Jeannette l'observa quelque temps sans oser lui parler. La charité

a aussi sa réserve et sa pudeur. — Lorsque le vieillard voulut se soulever et partir, il retomba; trois fois, il lutta contre sa faiblesse, trois fois il retomba. Jeannette alors n'écouta plus que son cœur, et posant à terre, sur le seuil de la porte, l'enfant qu'elle portait dans ses bras, elle courut au vieillard :

— Vous souffrez donc beaucoup? lui dit-elle.

— Non... je ne souffre pas.

— Si c'est l'âge, j'ai un mari qui pourra vous reconduire : demeurez-vous loin d'ici?

— Je l'ignore, je me suis perdu.

— Pourquoi vous perdre ainsi, vous n'avez donc pas d'enfants, de famille? Si vous en avez, comment vous abandonnent - ils ainsi?

— Ma femme travaille hors de la maison, pour deux jours; j'ai un fils qui s'épuise à gagner un peu plus que du pain, pour sa mèr e

et pour moi... et puis il y a moi, qui étais fort il y a quelques jours à peine, et que l'humiliation de ne rien faire, tue comme vous voyez. Mais je me suis perdu... Une si grande ville... et pas de travail pour tout le monde!

— Que faites-vous?

— J'étais tapissier...

— A Paris?

— A Semur.

— Vous vous nommez Richer; votre fils se nomme Fernand... Oh! je sais tout; mon ami! mon ami! viens donc!

Et Jeannette appelait son mari.

Passavant vint pensant qu'il s'agissait de quelque client un peu raffiné qui médisait d'une édition cotée par lui. — Il reconnut mon père.

— Prenez mon bras, monsieur Richer, lui dit-il, et entrez chez nous. Nous allions précisément nous mettre à table.

Passavant prit mon père d'un côté; de l'autre, Jeannette lui donna le bras, et ils entrèrent, tandis que la petite fille, toujours assise sur le seuil, témoignait, par de petits mouvements et par son sourire, qu'elle était heureuse de ce qu'elle voyait. — Tenez, fit remarquer Passavant à mon père, voilà notre petite fille qui elle-même vous invite; si vous nous refusez, elle va pleurer; — Jeannette et Passavant firent asseoir mon père auprès d'une table ronde, sur laquelle était étendue une toile cirée fort propre et fort luisante.

C'était un pauvre ménage que celui de Passavant, mais les soins de la jeune femme avaient embelli, doré, égayé toutes choses, comme le fait un rayon de soleil. — Certes, le mal qu'elle se donnait pour arriver à ce résultat n'était pas léger; il lui fallait lutter contre les prétentions de Passavant qui, n'estimant rien

plus que ses livres, les posait partout en croyant encore honorer les meubles qu'il couvrait de leur noble poussière. — Jeannette trouvait des bouquins jusque sur ses plats. C'était alors une guerre intestine épouvantable, qui finissait par une bonne réconciliation sur la joue de leur enfant. Passavant allait parfois jusqu'à dire que des livres étaient plus agréables à posséder chez soi que des fleurs, et cela savez-vous pourquoi? parce qu'on ne les arrose jamais. — Tout pauvre qu'il était, le ménage de Passavant et de Jeannette avait ses joies et son bonheur! — Figurez-vous un bon jeune homme qui est charmé lorsqu'il a un peu vendu, parce que le gain le plus modeste lui suffit, et qui se console tout de suite lorsqu'il n'a pas vendu du tout, en pensant que du moins, ses livres, ses amis et toute sa marchandise lui restent. — Jeannette savait bien reconnaître si son mari était inquiet du sort d'une édition

qu'il croyait avoir mal vendue; elle le rassurait alors : — Ce Monsieur, lui disait-elle, avait l'air si honnête, et paraissait apprécier la valeur de l'ouvrage; ton exemplaire est bien placé. — Elle lui disait tout cela comme on parlerait à un père inquiet sur l'avenir d'un enfant nouvellement marié. Jeannette allait parfois jusqu'à ajouter :

— Console-toi, mon ami, notre bénéfice est honnête, et ton exemplaire sera *heureux.*

Passavant se fit raconter par mon père tout ce que celui-ci savait de mes efforts et de mes succès. Passavant n'osa pas donner l'explication que lui fournissait son système. Passavant était devenu moins systématique et plus compatissant depuis qu'il avait une femme et un enfant; il se contenta de répondre à mon père :

— Il est fâcheux que votre fils n'ait pas dû être et rester l'ami de Saint-Lezin qui mar-

che rapidement vers la fortune, et qui aurait pu sans indiscrétion se faire suivre par une ou deux personnes.

— Aidez-moi seulement à trouver une occupation qui me procure quelques sous par jour

— Elle est trouvée.

Mon père fit un bond sur sa chaise. — Vous me trompez... oh! ne me trompez pas!

— Mon fonds amassé avec tant de peines s'épuise, s'en va; je ne puis plus sortir assez souvent pour le renouveler. Mon enfant occupe trop ma femme; j'ai une peur horrible qu'elle ne vende à tort et à travers. — Venez tous les jours de onze heures à quatre heures; vous dînerez à deux heures avec nous, et je vous donnerai.....

— Non, vous n'êtes pas riche, je ne vous serais pas utile; quand je demanderai l'au-

mône, je saurai bien reconnaître les plus riches.

— Pour ne pas les importuner..... Je vous jure que vous me rendrez service en acceptant dix sous par jour et en me donnant une partie de votre journée.

— Non... Et puis n'êtes-vous pas fâché avec mon fils? je voudrais tout savoir?

— Fernand a dû vous dire quelquefois que j'étais fou... admettez que cela soit vrai de moitié au moins; j'ai ce qui s'appelle des idées à moi... elles n'ont jusqu'ici fait de mal à personne. Elles m'obligent à ne pas fréquenter votre fils : ce sont elles qui ont tort; mais soyez tranquille... Fernand et moi, nous devons nous revoir; nous ne nous rencontrons plus; nous nous aimons toujours.

— Si vous étiez actuellement son ami, je serais plus tranquille en effet. — Il se

passionne, il s'exalte... avec vous, il raisonnerait...

— Attendez encore un peu, lorsque M. Daubrias sera ruiné, il se passera alors des choses nouvelles, et je serai utile à Fernand ; je vous donne ma parole que je le verrai et tous les jours...

— Que me parlez-vous de la ruine d'un homme qui accumule propriété sur propriété et qui passe déjà pour millionnaire?

— Vous confondez M. Daubrias avec Saint-Lezin.

— Du tout... Et tenez, dites-moi donc pourquoi Fernand, qui est si bon, n'a pas conservé un seul ami? Vous ne voulez pas le voir, il ne voit pas Saint-Lezin. — Je vous confie cela à vous ; mais peut-être ne lui est-il si difficile de trouver des maîtres, que parce qu'il ne sait pas avoir des camarades. — Le pauvre enfant! je le calomnie, n'est-ce pas?

—Des amis, monsieur Richer, des amis, des camarades, on en a toujours ; c'est, on a beau dire, ce qui manque le moins. Mais ce qu'il faut acquérir, et ce qui est long, difficile et périlleux à acquérir, c'est le genre d'amis, l'espèce de camarades dont on a besoin. J'avais un ami ; avant d'être médecin, il avait été danseur intrépide, joyeux convive, viveur déterminé, il avait la clientelle de plaisir la plus magnifique ; — d'étudiant il devint médecin, par la force des choses. Combien pensez-vous qu'il dut gagner dans la première année?

— S'il ne visite que les pauvres? dit Jeannette...

— Mon ami n'eut pas de préférence marquée pour les pauvres ; il mit une enseigne pour tout le monde. Savez-vous ce quil gagna pendant sa première année? — Trois francs!

— Une première année ! dit mon père.

— Eh bien ! la seconde?

— Ah! déjà!

— Quinze francs, dont le tiers seulement lui fut payé.

— Mais la troisième? murmura Jeannette.

— La troisième... je ne veux pas vous attrister. Mon intention, mon bon monsieur Richer, était simplement de vous dire qu'aujourd'hui, au milieu de ressources inouies, de facilités innombrables, il n'y a pas à y mettre de sa faute pour souffrir et végéter longtemps...

— Et puis, Fernand a des enfantillages qui doivent lui faire du tort. Croiriez-vous qu'il n'a pas encore voulu nous conduire ni sa mère ni moi dans son atelier, et cela sous le prétexte qu'il ne s'y trouve rien dont il soit content; — il doit toujours commencer son chef-d'œuvre, mais en attendant, sa pauvre mère n'a pas même la satisfaction de savoir

que son fils, qui nous a cédé son lit, est bien couché…

— Son atelier !

— Oui !

— Je sais ce que c'est ; ne tourmentez pas votre fils ; il vous y conduira, je sais à quelle époque.

— Mais tous ces loyers, il faut les payer enfin… et cela épuise.

— Oh ! les ateliers, c'est si peu cher, quatre murs, un châssis, vous comprenez…

— Si je l'osais.

Et mon père secoua la tête tristement.

— Voyons, reprit Passavant ; faisons nos conventions, vous viendrez ici tous les jours ; vous servirez de père à ma femme, de grand-père à ma fille ; — vous dînerez donc avec nous, et puis vous serez mon commis ; vous savez lire, tous mes livres sont marqués ; mon magasin est à prix fixe. Vous accepterez cin-

quante centimes par jour, et pour vous intéresser à la prospérité de l'établissement, quand la recette de la journée dépassera dix francs..... Eh bien ! nous verrons. — Mais il y a une condition importante...

— Laquelle donc? demanda Jeannette.

— C'est que Fernand ne saura rien ; vous serez censé travailler de votre ancien état. S'il demande à vous conduire, à voir enfin votre maître, vous n'aurez qu'à lui répondre : — Oui, lorsque j'aurai vu ton atelier. — Que votre femme elle-même ignore notre rencontre, notre traité.

Passavant fit si bien qu'il leva les scrupules de mon père. Chaque jour, le pauvre homme quittait la maison, se mettait en course pour aller trouver de l'ouvrage, disait-il, mais en réalité pour aller garder la boutique de Passavant. Deux ou trois fois par semaine il rentrait plus tard, il disait à ma mère, et me disait à

moi : Voilà une journée, j'ai encore gagné mes 25 sous, mes 30 sous, ou même mes 35 sous. Cette fraude arrangeait son amour-propre. Il eût été pénible de dire toujours. J'ai travaillé, mais on ne m'a jugé capable que de gagner dix sous. Vingt-cinq, trente et trente-cinq sous représentaient mieux la journée d'un ouvrier véritable, étaient beaucoup plus flatteurs enfin.

Cela dura trois mois ainsi, — mon père était assez libre désormais avec Jeannette et Passavant, pour pouvoir rester absent un ou deux jours, sans les avoir avertis d'avance, lorsqu'il se trouvait plus fatigué que de coutume ou un peu malade. Mais il se faisait une loi de ne pas prolonger inutilement et à faux les inquiétudes de ses amis. Il y avait trois jours que mon père n'était venu chez eux, lorsque Justin, le camarade dont je vous ai parlé, se rendit chez Passavant. Passavant était donc

tout prêt à transgresser la loi qu'il s'était imposée de ne pas donner de ses nouvelles, lorsque Justin était venu ajouter aux inquiétudes que le brave libraire et sa femme éprouvaient déjà. Passavant vit mourir celui dont il avait secouru si délicatement la vieillesse.

Et moi, j'avais ignoré toutes ces choses, ma mère s'était laissé prendre à l'explication que son mari lui avait donnée. Le pauvre ouvrier lui-même avait fini par y croire, et par jouir de son mensonge. Vers les derniers jours l'illusion était complète dans sa tête, et il revenait en nous disant : J'ai bien travaillé, journée superbe. Trente-cinq sous de gain, — d'un air si triomphal tout à la fois et si convaincu qu'évidemment la Providence lui avait permis de se tromper en trompant les autres. Cela devint comme une douce et honorable folie dans laquelle il mourut moins malheureux.

Il fut à peine malade ; un peu de grande

faiblesse, un peu de douleur vague le lendemain, et le troisième jour.... il n'était plus donné à la puissance humaine de retenir sur la terre celui que Dieu rappelait au ciel.

XIV.

UNE RAISON.

Je reçus la carte de Saint-Lezin ; derrière cette carte les mots suivants étaient écrits au crayon.

« J'avais à vous demander raison de votre conduite, et des paroles de votre ami Passa-

vant ; — je suis venu.... Ceux que vous avez pu offenser sont trop vengés.

SAINT-LEZIN. »

Saint-Lezin avait trouvé la porte de notre maison tendue de noir.

XV.

LE PREMIER SUJET.

...Enfin, l'homme qui avait passé cinquante années de sa vie à travailler pour moi, obtenait par moi d'être enterré seul : il avait une croix sur sa bière. La femme qui était remplie d'ambition pour son fils, obtenait par lui de savoir où laisser tomber ses larmes et ses

prières. — Et c'était là mon premier succès dans la vie!

Toutefois cette pensée, que j'avais réussi à accomplir le dernier vœu de mon père mourant, mêlait d'autant plus d'orgueil à ma douleur, que la mort est à Paris horriblement *imposée* par les tarifs. L'administration pense sans doute qu'on ne l'impose qu'une fois. — J'aurais voulu devoir à mon travail, à la vente d'un premier tableau, eût-il été le meilleur de toute ma carrière d'artiste, cette somme que le jeu m'avait permis d'acquitter. Mais l'homme qui avait des explications souvent consolantes pour tous les évènements, l'ami généreux qui n'osait plus me quitter depuis que mon chagrin était extrême, Passavant me disait :

— Je comprends votre regret ; il est de ceux qui honorent sans être pour cela raisonnables. Le fruit d'un premier travail ayant une destination funèbre! c'était impossible. Cela n'ar-

rive jamais. C'est un gain d'exception provenant d'un emploi de votre intelligence et de votre activité auquel vous êtes destiné à ne recourir jamais, qui devait servir, puisque vous étiez pauvre, à couvrir des frais odieux. Dieu me garde de vous ouvrir des espérances sur le seuil d'un tombeau ; mais depuis que votre père est mort, la faute de votre éducatio est expiée ; et à mon avis, si vous avez du talent, vous êtes libre de le produire. La gloire à un tel prix ! personne n'en voudrait sans doute ; mais quelqu'un est-il son maître ? — Il est tout aussi sage, tout aussi pieux de croire à la Providence qu'à la liberté des individus. Comptez les heureux, qui sont partis, comme vous, de rien, et auxquels il a été donné de faire assister leur famille à leur fortune, à leur gloire. Ceux-là sont les élus des élus entre les élus. »

Alors, je n'avais pas envie de discuter les opinions de Passavant. Mais il y a dans la

mort d'un être qui nous est cher, quelque chose de si injuste et de si cruellement inutile à ce qu'il nous semble, qu'il ne me répugnait pas d'admettre que la mort eût toujours un mérite, qu'elle fût une vie donnée pour un être qui nous est cher.

— Ma pauvre mère, elle s'en tenait malgré les efforts de Passavant, aux idées purement chrétiennes. Le prêtre qui avait béni les derniers instants de mon père, était devenu son consolateur, notre aide. Il faisait travailler ma mère à des ornements de son église, et gagner ainsi quelque petite somme par semaine. — Il manifesta un jour le désir de me voir, de m'entendre.

— Hélas, Monsieur, lui dit ma mère, je vous réponds bien de sa reconnaissance et de son respect, mais voilà tout. Fernand est artiste, il a été élevé, ou plutôt il a fini son éducation à Paris. Je ne com-

prends pas comment il réussit à combiner avec tant de mauvais principes une franchise que la religion seule semblerait pouvoir inspirer. Fernand, avec ses idées d'atelier, vous deplairait peut-être, malgré son bon naturel. Puisque vous daignez lui porter quelque affection, continuez-nous cette protection généreuse auprès de Dieu, et si mon pauvre enfant réussit un jour, vous le verrez. Savez-vous quelle prière j'adresse au ciel, depuis que vous avez été si bon pour nous? C'est que le premier tableau de mon fils soit un sujet de religion. Mais dois-je l'espérer? Fernand, même aux jours de notre plus grande misère, parlait avec dédain des tableaux de commande; et par le temps qui court, avec les amis qu'il a, s'il n'en peint jamais que d'inspiration...

— Qui sait?

— Moi, Monsieur.

— Témerité, Madame. Dieu a ses desseins

sur nous, et il ne nous les révèle que quand il lui plaît de les exécuter.

— Qu'est-ce que je vous disais dernièrement? murmura Passavant en se retournant vers moi. Lui et moi, nous venions d'entrer, et nous avions pu entendre les dernières paroles du prêtre.

J'exprimai en termes vifs et graves les sentiments les plus respectueux pour cet homme deux fois vénérable à mes yeux. Lorsque j'eus fini, il dit en s'adressant à ma mère :

— Madame, si j'avais connu votre fils quelques jours plus tôt, je vous aurais moins vite pardonné votre désespoir. Je ne regrette pas mon indulgence; mais, si nous voulons que nos consolations aient de la puissance, nous ne devons pas les prodiguer. La religion pouvait vous suffire. De plus malheureux attendaient sans doute le prêtre.

Cette sévérité empreinte de bienveillance,

cette opinion flatteuse sur un homme, exprimée comme un sentiment austère, nous fit éprouver, à Passavant et à moi, un étonnement indéfinissable. Ma mère seule, pour laquelle cette sévérité m'affligeait, en parut satisfaite; Passavant n'y comprenait rien, ni moi non plus. Nous nous taisions.

Le prêtre désigna Passavant, et demanda : Monsieur est-il des amis de votre fils, de ceux dont vous me parliez tout à l'heure?

Ma mère rougit, et, visiblement embarrassée prononça un oui, dont elle aurait voulu me demander pardon.

— C'est bien....., et Monsieur est artiste aussi, peintre?

Je m'empressai de répondre négativement. Je craignais que Passavant ne risquât une définition par trop neuve, ou trop originale de sa profession. Mais il n'y avait pas moyen de

conjurer le danger que je prévoyais, Passavant prit la porole :

— Moi, Monsieur, je fais mes études. Vous pensez peut-être que j'ai dû les commencer bien tard, pour les continuer encore à l'heure qu'il est. Il n'en est rien. J'ai commencé comme tout le monde, mais je ne finis pas, voilà ce qui me distingue.

Passavant avait le don de ne paraître jamais impertinent. Toutes ses paroles, quelles qu'elles fussent, empruntaient à la naïveté de sa conviction, à la probité finale de ses vues, un caractère qui en absolvait toujours la lettre et le sens immédiat.

Le prêtre s'inclina en souriant : — C'est une sublime occupation, dit-il, mais qui suppose un honnête loisir.

— Pardon, le monde réfléchit à ses heures qu'il appelle perdues; moi, c'est à ces heures-là que je travaille. Mes moments réels, ma vie

réelle se compose de tout le temps où j'acquiers des idées nouvelles, tire des conséquences, des conclusions morales, coordonne les parties de mon grand système. A mon temps perdu, je vends des livres... oh! ne me croyez pas frivole, je vends de vieux livres; or, parmi les vieux, il n'y a que les bons qui se vendent. A mon temps perdu, enfin, je gagne le dîner de ma femme, de mon enfant, le mien.

— Heureux, Monsieur, heureux les hommes qui perdent leur temps d'une manière aussi profitable. N'est-ce pas, monsieur Fernand ?

J'adhérai du geste à l'opinion émise par le prêtre. Il continua :

— Les peintres et nous, d'ailleurs, nous aurions tort de nous plaindre. La poésie de nos œuvres, de nos discours, nous pouvons la prendre toute faite dans l'Évangile.

Je ne pus retenir un mouvement d'incrédulité.

— Je vous comprends ; les banalités qu'on a tirées de ce divin texte vous répugnent ; beaucoup de gens l'ont avili en effet, sous prétexte de le commenter ; et, lorsqu'ils croyaient s'en inspirer, ils ne prouvaient que la sécheresse de leur imagination, dignement alimentée par la pauvreté de leur cœur. Mais, pour parler le langage ordinaire, à bon entendeur salut...

— Passavant dit : salut, vous êtes fort honnête. Mais, ayez donc l'obligeance de m'indiquer un sujet religieux qui n'ait pas encore été traité d'une manière supérieure, et qui, à moins d'avoir été commandé par les gouvernements, laisse quelque chose à gagner à l'artiste, sous le double rapport de la fortune et de la gloire.

— Tout est à faire, répondit le prêtre.

— C'est à refaire que vous voulez dire.....

— Oh ! ma proposition est, malgré les apparences, beaucoup moins ambitieuse que la vôtre. Refaire, implique détruire et surpasser ; faire, signifie plus simplement continuer...

— Continuer Raphaël? objectai-je.

— Personne ne l'exige. Continuer, dans les arts comme dans la vie, c'est réaliser un progrès après un progrès. Si je trouve un perfectionnement, j'invente plus réellement que celui qui découvrirait, fût-ce même par des procédés nouveaux, la chose que j'ai simplement perfectionnée. La religion enseigne que Dieu est éternel, infini, pensez-y donc, cela veut dire, pour les hommes d'intelligence, qu'il reste éternellement, indéfiniment à imaginer d'attributs, de physionomies, d'aspects nouveaux pour représenter et pour peindre la divinité. Or, la même religion vous enseigne que ce même Dieu s'est fait homme, d'où il suit, tou-

jours pour les artistes vraiment dignes de ce nom, qu'il y a autant de manières d'envisager, et par conséquent de peindre l'humanité, qu'il y a pour elle de manières de s'agiter et de souffrir. A mon avis, on peut encore peindre une descente de croix, et innover sans crainte de sortir de la tradition. Le Christ est mort pour racheter le genre humain. Le genre humain, c'est nous aussi bien que les hommes sous le gouvernement de Ponce-Pilate, pour les Romains. Je donnerais à l'Homme-Dieu, qui est mort autrefois, mais qui meurt tous les jours afin de mériter le pardon de tous, et leur admission à une vie meilleure, une physionomie belle selon les règles éternelles de l'art, mais caractérisée selon les douleurs présentes de la portion vraiment pauvre, calomniée et souffrante des hommes. L'ouvrier de Lyon, de Paris, ne ressent pas sa dégradation physique, sa misère intellectuelle et morale, comme la

ressentait un esclave, Spartacus, par exemple; et, par conséquent, il ne reconnaîtra pas son libérateur aux mêmes signes. Je ne sais pas si je me fais bien comprendre.

— A vrai dire, je l'avais laissé parler par déférence, mais je n'avais pas prêté une extrême attention au développement de ses idées. A l'atelier, nous avions notre théorie là dessus, et pour écouter des bourgeois, il fallait qu'ils eussent voix, non pas au chapitre, mais dans quelque feuilleton de journal, dans quelque revue en crédit. — J'empêchai Passavant, en lui faisant un certain signe, de ne se pas jeter dans une discussion qui devait lui plaire singulièrement. Le bon prêtre ne fut pas dupe de ma soumission ; mais, comme il n'avait pas engagé son amour-propre, et qu'il ne tenait qu'à m'être utile, il parut la prendre au sérieux, et continua :

— Eh bien, Monsieur, mon église manque

d'un tableau, Dieu me garde de vous le commander. Je suis pauvre, et ne saurais comment vous indemniser de votre travail. Mais vous me parliez tout à l'heure de votre reconnaissance, si, par reconnaissance...

A ce mot je regardai ma mère; elle me rassura. Sa physionomie, calme et sereine, me disait : Ne crains rien ; il sait tout, il sait bien que la nécessité de gagner le pain de chaque jour ne t'a pas encore permis, ne te permettra pas encore demain, d'essayer une œuvre sérieuse ; sois donc tranquille, la reconnaissance qu'il va exiger de toi, c'est un bienfait qu'il va t'offrir.

Le prêtre, qui s'était un moment interrompu comme hésitant à exprimer une demande, reprit bientôt :

— J'ai beaucoup de pauvres dans ma

paroisse; je suis témoin chaque jour de la mort de braves gens, qui, après avoir vécu dans le travail depuis leur naissance, meurent dans la misère, et qui, s'ils osent lever les yeux au ciel, parce que je les encourage à ne pas douter de la bonté de Dieu, craignent d'abaisser leur paupière fatiguée par l'agonie, de peur d'apercevoir, au pied de leur lit, la femme, les nombreux enfants qu'ils vont laisser sans soutien...

— La mort du pauvre, interrompit Passavant, — mais cela ne s'achèterait pas, à moins d'être un chef-d'œuvre et de valoir cent mille francs; quelque protecteur des arts l'achèterait alors mille écus. — La mort du pauvre, cela serait considéré aujourd'hui comme représentant un sujet politique, un traité révolutionnaire de la question des salaires et des rapports entre les maîtres et les ouvriers. Permettez-moi de vous le dire, Monsieur le

curé, nous ne sommes plus assez chrétiens pour envisager ces sujets-là du point de vue religieux et spéculatif. La bourgeoisie règne et gouverne ; elle sait ce qu'elle a fait de l'ancien régime avec des principes de liberté ; elle devine ce que l'on ferait d'elle-même avec la sympathie pour les classes laborieuses.

— Je voulais tout simplement exprimer que les choses d'inspiration ne manqueraient pas à l'homme le moins pénétré jusqu'ici de la poésie des idées religieuses, s'il voulait essayer quelques-uns de nos grands sujets : la mort du juste, par exemple, et c'est là le tableau que je voudrais posséder...

— Le juste, interrompit encore Passavant, c'est l'honnête homme.

— Pardon, le juste c'est plus encore...

— Oui, dis-je, c'est l'idéal, l'honnête homme, c'est la réalisation, et mon père en est bien la preuve... mais je n'étais pas là à

son dernier moment, Monsieur, et il vivait encore, qu'exalté, rendu fou par le désespoir, j'allais lui chercher un cercueil et un tombeau...

— Ce brave père Richer! dit Passavant, oui, c'était un juste. Je n'ai jamais songé à écrire un vers, même dans le temps de ma plus grande jeunesse, mais je crois que j'en ferais facilement mille, et des plus beaux, pour raconter la fin de cet honnête homme. Quelle tête admirable, quelle auréole de bonne conscience; Fernand, j'ai une idée; écoutez, vous devez à tous les honnêtes gens le portrait de votre pauvre père. Vous pleurez, c'est bien, le cœur est chaud, à l'œuvre donc!...

— Monsieur le curé, vous aurez votre tableau...

Le prêtre et ma mère serrèrent chacun de leur côté la main de Passavant, qui s'étonna

bien d'avoir mérité à si peu de frais tant de reconnaissance.

— Mais, reprit le bon prêtre, si vous vouliez vous préparer, j'aurais une proposition à vous faire : je possède un tableau de la *Compassion* que l'humidité et le temps ont grandement endommagé. Je ne vous demande pas de le remettre complètement en état : la somme que je puis consacrer à la restauration de mon tableau est minime; cent francs, c'est donc un service que je réclame; mais je le fais avec confiance, parce qu'il me semble que ce début vous portera bonheur.

— C'est mon avis, dit Passavant; cela rentre tout à fait dans mon système :

Allons, Fernand, saluez l'aurore de jours meilleurs...

— J'étais aussi étourdi qu'ému des paroles que je venais d'entendre. Comment le travail,

un travail de prédilection, celui auquel je n'avais pu me livrer encore d'une manière suivie, s'offrait à moi! — Je me crus le jouet d'un beau rêve, — un rêve, oh! non, Sophie n'y était pas mêlée; c'est d'un autre que venait l'espérance, la joie. Dans mes rêves, je n'aurais jamais donné qu'à Sophie un aussi beau rôle, un aussi grand titre à ma reconnaissance éternelle; non, non, mon Dieu, je ne rêvais pas.

— Vous acceptez, me demanda le prêtre...

Je ne pus que lui serrer la main.

— Mais je veux que vous ne pensiez qu'à moi seul; je vous envoie mon tableau ce soir, et vous me le rendrez...

— Dans deux mois.

— Non pas; — j'en veux juste pour mon argent, cette fois-là. Si plus tard, si pour votre premier tableau, que je bénis dans le fond de mon cœur, vous voulez me faire un cadeau,

en le laissant à un prix nécessairement indigne de l œuvre que vous aurez produite, à la personne que je me charge de vous présenter pour l'acquérir, j'accepterai. Mais aujourd'hui, je ne veux rien de vous que la promesse de me rendre ma propriété dans huit jours.

— Je vous garantis l'exactitude de mon ami, répondit Passavant, qui avait honte de mon embarras. M. le curé a raison, Fernand ne donnera rien cette fois, c'est moi qui ferai le cadeau.

— De quelque gros livre, dit ma mère qui souriait en rougissant de se sentir dans le cœur un sentiment qui ne fût pas douloureux.

— D'un gros enfant que j'avais oublié, un peu volontairement, d'envoyer à l'église. D'aujourd'hui en huit, le baptême; Fernand, vous serez parrain, vous, madame Richer, la marraine.

— Et après la cérémonie, interrompit ma

mère, nous irons sur la tombe de mon mari, de ton père, lui demander pardon de cette matinée presque heureuse d'aujourd'hui.

XVI.

CONTRE-PARTIE.

La spéculation de M. Daubrias et de Saint-Lezin, sur les terrains et les constructions d'un quartier de Paris, fut désastreuse. Je ne saurais comment m'y prendre pour vous exposer les détails financiers de cette affaire, et de la liquidation qui s'en suivit; mais, tou-

jours est-il que la médisance et l'envie, s'emparant de quelques chiffres exacts, eurent le champ libre, et que le bruit de la ruine de M. Daubrias transpira dans le monde des spéculateurs. Ce résultat avait amené de nouveaux arrangements d'intérêt entre M. Daubrias et Saint-Lezin. On disait, et c'est la femme de Passavant qui me tenait au courant de tous les bruits, qu'il y avait eu entre les deux associés des scènes d'une extrême violence, mais que l'autorité et la volonté toute puissante de madame Bonnemain, et l'influence d'Adrienne avaient prévalu contre tous les griefs réciproques ; que M. Daubrias, enfin, consentait à pardonner à Saint-Lezin de s'enrichir, tandis que lui, Daubrias, faisait des pertes considérables. L'amour bien connu de M. Daubrias pour sa femme sauvait seul la réputation d'Adrienne. Certains ennemis ne demandaient pas mieux que d'accuser la vertu

de la future épouse de Saint-Lezin, et de penser qu'elle faisait tous les frais de ces arrangements invraisemblables.

Pendant que je me faisais raconter avec avidité tous ces détails par Jeannette, Passavant et ma mère me croyaient devenu bien raisonnable, et ils se félicitaient souvent ensemble de ce que le travail et le succès avaient dissipé ce qu'ils appelaient ma folie, et éloigné un malheur inévitable. Jeannette mettait un empressement tout charitable à me mettre au courant de toutes les circonstances dont elle se faisait adroitement instruire par son mari. C'était une des maximes de Passavant, qu'il faut toujours à la meilleure des femmes une petite infidélité. Jeannette se complaisait dans celle-là, et elle terminait toutes ses confidences en disant d'un air à provoquer les miennes : — Mon Dieu, je ne sais pas pourquoi j'aime tant à vous donner des nouvelles de tous ces gens-là.

Je ne les connais pas, je ne les ai jamais vus, je ne tiens pas à les voir... oh! si, pourtant, il est une personne dont je suis jalouse, je ne sais pourquoi, Passavant m'en a toujours parlé avec tant d'admiration! et je crois, entre nous, qu'il n'a pas toujours eu le cœur bien sûr en présence de cette femme..... Elle est donc bien jolie?

La tentation était forte... Jeannette était capable de tout comprendre à demi-mot, et de rendre en échange d'un semblant de confiance, mille consolations délicates. Parler de la femme qu'on aime à une femme qui est votre sincère amie; je ne connaissais pas encore, mais je soupçonnais bien tout le charme de cette situation-là. Cependant il me répugnait toujours de profiter des premiers moments de loisir que l'amitié de Passavant m'avait faits, pour une si grande partie, à rendre sa femme un peu moins digne de lui.

N'était-ce pas trop déjà d'attirer Jeannette à mon atelier, où elle s'arrêtait à peu près tous les deux jours, en revenant du marché. Ma mère, qui l'y avait rencontrée plusieurs fois, lui en avait déjà fait le reproche indirect. Passavant, qui n'ignorait pas ces visites, les prenait en philosophe, et ne s'en fâchait pas; il y cousait seulement une moralité de sa façon, et il me disait :

Je suis tranquille ; ce n'est pas autour de vous, mais autour d'un mystère que tourne, sans le savoir, ma pauvre Jeannette. Elle est votre amie bien sincère, et elle sent que vous lui volez quelque chose, en lui dérobant le secret de votre mélancolie... Je ne vous recommande pas de continuer la même discrétion envers elle. Une femme a tant de peine à blâmer l'amour ! Elle déferait peut-être ce que votre mère, la raison, le temps et moi nous avons fait tant bien que mal. Trompez

ma femme, mon cher Fernand, et renvoyez-la toujours le plus tôt que vous pourrez à ma boutique.

Cette honnête naïveté de Passavant me rappelait au devoir plus suffisamment que tous les discours du monde ne l'auraient fait. Il fallait donc travailler et attendre. J'avais achevé le tableau que m'avait commandé le confesseur de ma mère, et que je devais envoyer à l'exposition dont l'ouverture était prochaine. A peine achevé, il avait été vendu, vous savez par quelle généreuse protection.

Le moment de cette première communication avec le public me donnait, en approchant, mille sensations opposées. Lorsque j'y pensais, tantôt la sueur ruisselait de mon front, tantôt un froid de glace me saisissait, et alors je me frottais les mains convulsivement; enfin, je ne pouvais jamais y penser raisonnablement. J'avais bien écouté tous les avis, tous

les jugements ; j'avais reçu des suffrages auxquels je devais attacher une haute importance... Mais tout cela, ce n'était pas encore le public.

Autrefois, c'est-à-dire avant d'avoir connu la misère, et les angoisses à jamais attristantes de longs jours sans pain à donner à son père qui s'est tué pour vous, j'aurais attendu le jugement du public en artiste jeune et persévérant, prêt à me remettre à l'œuvre le lendemain, ému des critiques, fier des éloges, et remerciant encore ma bonne étoile, si quelques hommes de valeur m'avaient donné quelques encouragements. Mais, chez certaines natures, le malheur supporté trop tôt rend timide à la fois et exigeant. On voudrait obtenir tout de suite, du premier coup, l'équivalent de tout ce qu'on a souffert, et l'on n'ose rien tenter des moyens secondaires qui assurent le triomphe. On a dit que la fortune favorisait

les gens hardis ; mais, en y réfléchissant bien, je n'ai guères rencontré de gens hardis que parmi les hommes qui n'ont pas été malheureux.

Chaque jour, je lisais les détails que les journaux publiaient pour servir d'introduction à leurs futurs articles sur l'exposition prochaine, et je trouvais à cette lecture, tantôt un motif d'espérer, tantôt un découragement bien décidé, et dont je revenais le lendemain. La situation d'un homme qui, pour la première fois, attend le jugement du public, m'a toujours paru semblable à celle d'un homme recouvert de plusieurs pieds de terre, qui respire encore, et qui compte sur les efforts que l'on fait pour sa délivrance. Il écoute, il entend le moindre bruit, il apprécie avec une justesse merveilleuse si les travailleurs s'éloignent ou se rapprochent d'une ligne de la tombe où il est enfoui.

Je serais mort dans les angoisses ; je résolus de risquer tout plutôt que d'endurer un aussi lent supplice. J'aurais voulu rencontrer Saint-Lezin, et je lui aurais, je crois, demandé raison de sa générosité que j'avais dû subir autrefois, lorsqu'il s'était arrêté sur le seuil de notre porte, devant le cercueil de mon père. Si j'avais rencontré M. Daubrias, j'aurais eu un grand effort à faire sur moi-même, pour ne manquer à son égard, ni à la générosité, ni aux convenances. Et puis, je maudissais notre époque, où les duels sont devenus des cérémonies qui exigent autant de pourparlers, d'entrevues ou de préliminaires qu'un mariage. Dans mon sublime égoïsme, parce que j'avais besoin de me distraire de la vie jusqu'à un certain jour, j'aurais voulu qu'il fût encore d'usage de se battre au détour d'une ruelle, sous un réverbère, et de trouver naturellement un galant homme prêt à

risquer son avenir contre le mien. Je cherchais querelle même à Passavant. Sans vous, lui disais-je, sans vos idées de l'autre monde, nous serions toujours fort bien reçus l'un et l'autre chez M. Bonnemain, chez M. Daubrias, et une fois je m'emportai contre mon pauvre ami.

Passavant haussa les épaules et me répondit :

— Vous vous lassez bien vite d'être heureux.

— Heureux, quelle idée vous faites-vous donc de mon cœur? Je ne vous parle pas d'âme, j'ignore si, vous philosophe, vous y croyez; vous me jugez heureux parce que depuis une année la misère s'est à peu près éloignée...

— C'est peu sans doute, mais dans ce monde, la misère est un vice, ce peu, dis-je, c'est tout.

— Enfin, si vous ne tenez pas à m'affliger, cessez de croire, ou si cela est trop au dessus de votre amitié, ou blesse trop profondément votre système, cessez de me proclamer heureux, même pour ajouter que j'en suis las.

— C'est mon avis, mais fatigué ou non, il en sera ce que Dieu a décidé qu'il en soit, et non pas ce que votre humeur imagine. Fernand, vous êtes entre trois individus, le prédestiné. Moi, vous savez si j'avance; mon système semble fuir devant moi, comme la prospérité devant certains hommes. Je crois toucher à une conclusion, j'atteins le vide. Quant à Saint-Lezin, vous savez, ou plutot vous ne savez pas où il en est?

— Saint-Lezin?

— Il épouse Adrienne!

— Votre femme ne m'en a pas dit le premier mot.

— Dieu merci!

— Vous aviez donc des secrets pour elle ?

— Pour elle non, mais pour vous deux.

— Ainsi, vous me trompiez ?

— Naturellement.

— De M. Bonnemain, de M. Daubrias, je ne sais pas tout.

— Abrégez, dites simplement de Sophie...

— Mais vous m'avez fait commettre mille lâchetés ; à cette femme, qui n'avait pas craint de me dire devant sa sœur, devant Saint-Lezin, bon courage, je n'ai pas répondu ; je n'ai pas essayé une seule fois de lui apprendre que ses paroles m'avaient porté bonheur ! que j'avais repris courage...

— Oui, vous tremblez...

— D'impatience, Monsieur, et de colère ; je me suis laissé endormir par de fausses nouvelles ; et qui sait, tandis que, sur la foi des rapports de votre femme, je croyais agir sagement, et donner même une preuve de mon

amour, en m'abstenant de la moindre démarche, jusqu'à ce que la scène du bal fût oubliée, pendant ce temps-là, qui sait si je ne permettais pas à madame Bonnemain de me représenter comme un lâche qui se cache, honteux et épouvanté du bruit qu'il a fait, et à Saint-Lezin, de me tenir pour un fou qui avait besoin d'un malheur sérieux pour se guérir d'une passion imaginaire. Voilà sans doute l'excellente réputation que je vous dois.

— Eh bien! tenez, puisque vous paraissez décidé à régler nos comptes, je vous présenterai en un mot votre compte général : vous me devez tout. Après cela, ce n'est pas ma faute, si les meilleurs secours ne vous servent à rien. Comment se fait-il que je vous apprenne quelque chose à vous, mon vieil ami, à vous qui savez ma manière de déduire les conséquences d'un fait, de tirer invinciblement l'avenir du présent; comment se fait-

il que je vous apprenne quelque chose en vous disant que Saint-Lezin va épouser Adrienne...

— Et que va devenir l'association de M. Daubrias et de Saint-Lezin ?

Passavant s'arrêta court de nouveau.

Hors de moi, en sentant que j'allais devenir furieux, je pris mon chapeau et m'élançai vers la porte de mon atelier.

Passavant courut après moi. Où allez-vous? s'écria-t-il. Tout compromettre, n'est-ce pas ? tout perdre ; rôder comme un insensé autour de la maison de M. Daubrias. Ah ! que Labruyère a eu raison de dire : « Les hommes n'ont point de caractère, ou, s'ils en ont, c'est celui de n'en avoir aucun qui soit senti, qui ne se démente point, où ils soient reconnaissables. Il leur en coûte moins de joindre les extrémités, que d'avoir une conduite dont une partie naisse de l'autre. »

Comment n'êtes-vous pas pénétré du sentiment de l'impuissance où vous êtes de produire, par vous-même, autre chose que du scandale. Les évènements viennent à vous, laissez-les donc venir. Gardez cette mélancolie charmante, qui n'exclut pas l'espoir, qui n'est, en réalité peut-être que l'espérance, voilée et adoucie. Le temps des épreuves grossières est passé ; vous n'avez plus à mendier de l'occupation. S'il vous convenait de peindre exclusivement pour de l'argent, vous auriez autant de portraits à faire qu'il vous plairait de reproduire d'originaux. Le temps des manifestations puériles, des manœuvres communes, doit être passé aussi. Quant à votre conduite vis-à-vis de la femme que vous aimez, voyez donc si vous êtes heureux. Des jeunes hommes qui commencent comme vous, plus de neuf cents sur mille, bravent intrépidement la misère, luttent avec constance, avec plus

ou moins de grandeur, et succombent; plus de neuf cents sur mille rêvent noblement l'amour, sont rejetés dans des intrigues banales, ou s'ils tentent de s'adresser là où le cœur les porte, ils vont se briser eux, leur candeur et leurs illusions contre la coquetterie, contre l'ironie d'une femme! Vous savez qui vous aimez, vous!

— Mon Dieu, pensai-je, voilà Passavant lancé; qu'il ne s'arrête pas, et je serai aussi instruit que je veux l'être. Je manifestai par mon attitude, une attention vive et mêlée de je ne sais quelle componction hypocrite, qui devait le toucher infiniment. En effet, il continua:

— Encore une fois, ne bougez pas; madame Bonnemain et Adrienne tiennent Saint-Lezin. Votre rival est confisqué; le mariage doit avoir lieu... Eh mon Dieu! précisément

le jour où l'exposition s'ouvre. Ce bon Saint-Lezin, j'aurais pourtant parié pour lui !

— Vous voyez bien que vous n'êtes point prophète !

Je faillis avoir à me repentir de cette interruption. Passavant parut réfléchir ; mais, emporté en roulant pour ainsi dire sur la pente de ses déductions philosophiques, il reprit bientôt :

— Lorsque, sortant de ce fameux bal, que vous rappeliez tout à l'heure, je disais à Saint-Lezin : A vous, Monsieur, la fortune de votre associé ; je prophétisais ; car je ne possédais, je vous le jure, aucun renseignement positif. Mais aujourd'hui le phénomène est accompli, la chose est sûre. Admirez, en passant, mon cher ami, ce que c'est qu'une belle-mère, quand il lui reste une seconde fille à établir ; étonnez-vous de la mystérieuse puissance avec laquelle certaines femmes savent vouloir ou

exécuter. Saint-Lezin n'était plus coupable, à la fin, de séparer de fait ses intérêts des intérêts de M. Daubrias, alors même qu'en théorie ils étaient encore l'un et l'autre associés. C'est madame Bonnemain elle-même, qui, sans ouvrir la bouche, lui impose toutes les signatures qu'il donne, tous les engagements industriels qu'il contracte. Un mouvement de tête, un haussement des épaules, un signe d'impatience, Saint-Lezin comprend tout, il est admirablement dressé. Chaque soir, il vient rendre sa visite à la famille. Il ne trouve au salon que madame Bonnemain et Adrienne. M. Bonnemain lit le journal ou quelque livre pieux à la vieille tante. Saint-Lezin rend compte à sa belle-mère, qui ne lui demande jamais rien, de toutes les opérations de la journée ; des probabilités du cours de la rente, des chances de gain que présente telle ou telle opération. Il dit à qui en appartient

l'idée, à M. Daubrias ou à lui, il y a un principe arrêté dans ce petit comité industriel : c'est qu'on n'empêche jamais M. Daubrias de tenter ce qu'il a résolu et qu'il a au plus haut degré l'amour-propre et l'entêtement de ses conceptions. Le fait est que la mauvaise fortune produit cet effet-là sur les gens que la bonne fortune a précédemment gâtés. Partant de ce principe, madame Bonnemain, après avoir bien écouté Saint-Lezin, manifeste d'une façon qui serait imperceptible, pour tout autre, son opinion. Saint-Lezin comprend avec une facilité de chien de chasse. Tel signe veut dire : Laissez faire M. Daubrias tout seul, — entreprenez,— risquez, ou bien abstenez-vous. Le lendemain Saint-Lezin a exécuté ponctuellement les ordres de sa future belle-mère, et il vient naïvement se vanter auprès d'elle, d'avoir pris, après réflexion, le meilleur parti.

Il eût été plus édifiant que Saint-Lezin et Daubrias se ruinassent d'un commun accord, mais il était plus agréable à une mère d'avoir au moins une fille heureuse sur deux. Pour ménager l'orgueil de M. Daubrias, madame Bonnemain lui avait laissé risquer et perdre toute la somme que M. Bonnemain avait consenti à lui confier, et elle se soumettait, avec une admirable résignation, aux sacrifices que cette perte lui imposait. Adrienne, domptée par sa mère aux exigences de cette situation laborieuse mais temporaire, s'effraie parfois de l'assurance avec laquelle madame Bonnemain compte sur Saint-Lezin. Mais elle cesse de craindre, lorsqu'elle voit Saint-Lezin, devant sa mère, humble en croyant être indiscret, poli jusqu'à la sujétion, dominé presque jusqu'à l'abrutissement. Mais elle ne sait pas la part qui lui revient dans le miracle de cette métamorphose. Cette igno-

rance est une des qualités qui lui restent. Conduite par sa mère, elle a contribué à donner à cette nature facile et douce au fond, de Saint-Lezin, ce pli dont elle ne reviendra plus. Saint-Lezin n'est plus en lui-même; il est dans l'âme de ces deux femmes. Quant à M. Bonnemain et à la vieille tante, ils ont presque accepté le malheur d'avoir perdu la meilleure partie de leur fortune; ils en prennent seulement occasion d'admirer chaque jour davantage la profonde sagacité de leur pauvre Sophie, qui n'a jamais voulu renoncer aux douze cents francs de pension qu'elle attend de sa tante.

— Est-ce quelle peut en être jamais réduite là ? demandai-je.

— Certainement ! — Le mariage de Saint-Lezin avec Adrienne doit marquer la fin de l'association avec Daubrias. C'est une chose convenue. — Sa liquidation ne laissera pas

à M. Daubrias le tiers de ce qu'il possédait avant d'entrer dans les affaires.... qu'il continuera, par impénitence finale. Notez que madame Daubrias trouve comme du plaisir à descendre échelon par échelon les degrés de cette situation opulente où elle n'a jamais été heureuse. Jamais elle ne tente d'arrêter son mari par quelque motif d'intérêt, elle ne lui objecte jamais que sa santé, à lui M. Daubrias; car le pauvre banquier paraît suivre physiquement le même cours désastreux que ses finances. Je l'ai rencontré hier, il m'a même salué. Il paraît l'ami de M. Bonnemain.

— Vous le voyez donc toujours, M. Bonnemain?

— Eh! quel autre que moi aurait pu l'empêcher de vous rendre visite. Il s'était pris d'un si tendre intérêt pour votre mère! Vous ne l'avez pas vu à l'église, vous ne l'avez pas

vu au cimetière. C'est tout simple, vous pleuriez. Mais il était là, il était partout, il a suivi à pied le corps de votre père ; il a fallu qu'on lui fasse comprendre bien des choses, pour qu'il consentît à trouver que ses visites chez vous ne seraient pas convenables, et pouvaient, malgré touts ses précautions, devenir funestes.

— Et vous m'avez privé, sans scrupule, de l'amitié d'un tel homme !

— Et comptez-vous pour rien celle de ma femme, qui venait vous apporter ici la partie tranquillisante des détails que le cher homme me donnait à moi, dans toute la bonhomie de sa confiance. Fernand, je vous ai sauvé, malgré vous, de la chose qui doit être le plus funeste à un artiste..... je veux dire de la banalité et de l'agitation impuissante. Grâce à moi, vous avez simplement

été triste, mais de cette tristesse qui est un recueillement et une poésie.

— Je termine, Fernand, par où j'ai commencé : sans vanité, vous me devez tout. Voulez-vous vous acquitter envers moi?

— De tout mon cœur!

— Ne bougez pas ; domptez cette fièvre qui depuis quelques jours vous brûle et vous exalte. Encore une fois, les évènements viennent à vous, laissez-les venir ; ne troublez pas la grande expérience par laquelle j'espère, encore, malgré bien des déceptions, couronner mon grand système. Le jour où vous êtes jugé par le public, le jour où Saint-Lezin va être décidément absorbé par le mariage, ce jour-là est décisif. Si vous m'aimez un peu, si vous avez quelque reconnaissance pour ma femme, quelque pitié pour mon enfant, ne bougez pas. Ce jour-là, je vous jure de vous emmener au sortir du salon, à l'église où le con-

fesseur de votre mère, celui qui vous a fait gagner par la peinture les premiers cent francs de votre fortune, doit célébrer sa messe, et là je vous découvrirai tout votre avenir.

Ce pauvre Passavant, parodiant un évangile, sans le vouloir, et se transformant jusqu'à un certain point en démon tentateur, me fit sourire; Passavant, son avenir était évidemment la folie; par compassion, je lui promis tout ce qu'il voulut.

XVII.

L'AURORE D'UN SUCCÈS.

Le jour de l'exposition étant arrivé, ma mère entra dans ma chambre de grand matin. — Je n'ai pas dormi, me dit-elle, ou plutôt je me suis réveillée à toutes les heures de la nuit. Je croyais, à chaque réveil, que le jour allait m'éblouir. C'était toujours la nuit, et

la nuit la plus noire qu'il eût jamais fait. Enfin, à six heures, je me suis habillée ; il en est sept seulement, et je t'apporte de la lumière. On n'en finit jamais lorsqu'on se presse trop. Commence donc à te préparer.

Or, les portes du musée ne devaient être ouvertes qu'à 11 heures. Ma mère me donnait cinq heures pour faire ma toilette. Nous savons bien, ajouta-t-elle, nous savons bien ce que c'est que tous ces jours de grande fête-là. Lorsque tu as fait ta première communion, j'avais préparé de longue main toutes tes affaires, ce jour nous nous sommes levés, ton défunt père et moi, à cinq heures, et à dix heures quand il a fallu te mener à l'église, c'est à peine si nous étions prêts. Depêche-toi, je veux être là lorsque la première personne s'arrêtera devant ton tableau, je veux lui envoyer mille bénédictions du fond de mon cœur.

— Je craignais bien que cette première personne ne se trouvât ni le premier jour, ni les jours suivants !

Je me défendais mollement contre les bonnes illusions que ma mère s'efforçait de faire partager. Je la suppliais d'oublier un peu que j'étais son fils, pour le sentir avec plus de puissance que jamais, si l'épreuve que j'allais subir était malheureuse. — Va, me répondait-elle, je suis sûre de moi ; je n'ai point à ménager ma tendresse. Si elle me trompe en ce moment, si je m'exagère tes mérites, eh bien, je m'en prendrai à mon orgueil, et à l'impatience que Dieu réprouve, mais je ne douterai pas de ton talent.

Nous cheminâmes, elle et moi, vers le musée ; il était convenu que je lui montrerais seulement les principales œuvres que je jugerais destinées à faire sensation cette année-là ; que nous ferions ensemble une courte sta-

tion auprès de mon tableau, s'il avait été admis et que je la ramènerais ensuite, parce que j'avais besoin d'aller causer librement avec les artistes, mes confrères en bonheur ou en infortune. En faisant cette convention, j'avais pensé au mariage d'Adrienne qui devait se célébrer à midi, j'avais voulu me réserver la possibilité d'aller à l'église, en compagnie de Passavant qui m'avait donné un rendez-vous.

Les portes n'étaient pas encore ouvertes. Il y avait foule sur la place, mais une foule composée presqu'exclusivement de jeunes hommes; ils causaient haut, riaient aux éclats, ou battaient la semelle sur le pavé, car il faisait un froid très vif. Beaucoup avaient l'air assez pauvre; presqu'aucun d'eux n'avait l'air triste ou soucieux.

— Comme ils sont insouciants, observa ma mère, tu avais autrefois ce caractère-là, mon

Fernand, et c'est alors qu'un ancien huissier du tribunal de chez nous, et que tu ne te rappelles pas sans doute, répétait toujours : Oh! Fernand, ta vocation n'est pas douteuse, tu as un veritable tempérament d'artiste. Mais, mon pauvre enfant, nos malheurs te l'ont fait perdre! Ce sera donc notre faute si tu ne réussis pas !

— L'insouciance des artistes est comme celle du malheureux, un vice ou une qualité qu'on leur prête, parce que ce pret-là nous tient quittes envers eux.

Un grand bruit se fit entendre. La foule d'individus épars sur la place se resserra en une masse compacte; on se pressa, on se culbuta; les cris de joie, d'impatience, de douleur, se mêlaient. — Les voilà, dis-je, à la porte du musée, comme dans la vie, ils ne marchent pas, ils n'avancent pas à proprement parler, ils piétinent en montant à l'as-

saut. Ici le spectacle est grotesque, dans la vie, il est affreux....

— Mais, mon fils, tu ne m'as pas fait distinguer un seul de nos peintres en réputation.

— Ils ont des heures et des entrées particulières.

— Viens, Fernand, entrons en attendant par la porte commune. — Et elle m'entraînait.

— Etais-je seulement admis?

Il m'en coûta vingt sous pour le savoir. Sous le perystile même du temple, j'achetai le livret; je le feuilletai en tremblant: à une des dernières pages, je lus mon nom, mon adresse, et le titre de mon tableau.

— Admis! s'écria ma mère en prenant le catalogue. Est-ce que tout ce livre-là ne contient que le nom des artistes reçus cette année?

— Rien que ceux-là; c'est effrayant!

— Le jury reçoit tout le monde, et cependant je t'ai vu trembler.

— On ferait un second volume avec le nom des artistes refusés.

— Vraiment, dit-elle avec effroi.

Le flot des curieux nous porta dans le salon carré. Il y avait de grandes toiles qui attiraient d'abord les regards du public. On peut dire que, dans le premier moment, l'intérêt des spectateurs se mesure à la dimension des cadres.

— Pourquoi n'as-tu pas fait les personnages plus grands? me dit ma mère. Tu vois bien que le public préfère les tailles un peu surnaturelles?

— Laisse-moi, répondis-je avec humeur, et fais comme le public; mon tableau doit être au fond de la grande galerie, à gauche, ustement dans un faux jour.

— J'ai donc raison, si tes personnages.... enfin, on les verrait mieux.

— De grâce, laisse-moi.

Je souffrais réellement; la fièvre de débutant me brûlait les os; je marchais comme sur un brasier; les couleurs de toutes ces toiles qui n'étaient pas encore la mienne, m'éblouissaient, me donnaient le vertige, et puis toutes les impatiences rendent injuste et méchant.

Cependant la foule revenait peu à peu de sa première appréciation à la toise, et promenait son attention un peu partout, sans se fixer encore nulle part. Ma mère n'osait plus m'adresser la parole ; elle se contentait d'interroger mes regards, ma physionomie, et de tâcher de surprendre si le sentiment que la comparaison de tant d'œuvres diverses devait faire naître en moi, était triste ou heureux.

Mais elle se trompait ; je ne comparais pas ;

je ne jugeais pas ; tout, presque tout me semblait supérieur, magnifique, et le bourdonnement qui s'élevait de la masse de curieux entassée dans le salon carré, me semblait comme un long bravo donné à ces productions, placées ainsi à la plus belle, à la plus pure lumière. Beaucoup trouveront peut-être que ce sentiment n'est pas naturel ; que la tendance irrésistible d'un concurrent est de chercher les défauts de ses rivaux, et qu'il a une habileté merveilleuse à les découvrir. Que cela soit souvent, je ne le conteste pas, mais que j'aie éprouvé ce mouvement nécessairement puéril d'admiration générale, je l'affirme. Est-ce que la peur ne nous fait pas voir les choses que nous redoutons?

— Tiens, tiens, Fernand, dit en passant près de moi un *rapin* de ma connaissance ; et avec une femme! oh ! d'âge; pardon! C'est une mère! je m'inclinerais, mon ami, si je

n'avais pas ce Monsieur derrière moi qui me rentre dans le dos. A propos, j'ai remarqué la place de ton tableau là-bas au bout; on ne le voit pas : tu es protegé, c'est sûr.

— Qu'est-ce qu'il te dit? me demanda ma mère.

— Rien.

— Adieu!, Fernand; *sans bêtises*, cela n'est pas mal; cela vaut mieux que son sort, car c'est très mal pendu.

Cette opinion d'un gamin, grotesquement exprimée, me donna pourtant de la confiance. Je pardonnai à cet enfant, en lui frappant sur l'épaule : Il n'y a pas de quoi, me dit-il, vraiment, c'est bien.

Et plongeant de la tête, s'aidant du coude, il disparut dans la foule, comme un canard sous l'eau.

— Tu viens de sourire, me demanda de nouveau ma mère. Qu'as-tu donc?

— Rien, le bon témoignage d'un enfant...

— Ce pauvre jeune homme; il n'a pas l'air bien riche, mais je n'ai jamais vu de physionomie plus spirituelle; pourquoi donc ne lui as-tu pas serré la main? et elle m'entraîna vers la grande galerie. Je ne comprendrai quelque chose à tout le reste, me dit-elle, que lorsque j'aurai vu ton tableau. Viens, je ne veux plus m'arrêter que devant lui.

J'avais un numéro fantastique, 1999!

— Je ne le trouverai jamais!

— Laisse-toi conduire.

Plus nous avancions et plus nous trouvions le silence et la solitude. Quelques pauvres intéressés nous précédaient, cherchant leur œuvre, comme après la bataille on cherche le corps d'un ami parmi les mourants et les morts.

— Comme il fait froid! murmura ma mère, qui pâlissait à vue d'œil.

— Eh bien ! tu n'aperçois rien encore!

— Rien, ô dieu merci ; personne n'oserait s'arrêter ici ; on se croirait au milieu des glaces !

Nous avancions, et nous n'étions pas suivis, la plupart des curieux tournaient court avant d'arriver à l'extrémité de la galerie, et rentraient par quelque porte latérale dans la galerie dite de bois, cette cage de sapin, portée sur des tréteaux, et qui semble jetée là comme une insolente provocation à l'incendie.

— Ils t'auront oublié, Fernand.

— Hélas, non ! Avançons toujours. Mes jambes tremblaient.

A l'endroit le plus obscur de la galerie, contre une des parois de gauche, je vis quasi briller, comme un ver luisant dans une haie, un petit carré blanc sur lequel se détachaient les quatre chiffres 1999.

— C'est là.

J'avais laissé tomber ces mots.

— Je n'osais pas te le dire.

La pauvre famille venant de bien loin, et s'arrêtant devant la tombe d'un enfant, qui fut ses plus chères espérances, n'a pas l'attitude plus désolée que nous ne l'avions, ma mère et moi, en présence de cette toile si vivante, peu de jours auparavant dans mon atelier, si morne aujourd'hui.

— Ci-gît, dis-je à ma mère en parodiant sinon l'insouciance au moins la résignation ! Vous attendriez longtemps ici ce premier admirateur que vous vous proposiez de bénir...

Alors elle se tourna pour me cacher ses larmes. Vois donc là-bas, quelle poussière s'élève ! quel monde étouffant ! Il faudra bien qu'il en vienne un peu jusqu'ici, ne fût-ce que pour respirer...

— Mais ils n'auront jamais la précaution d'apporter avec eux de la lumière !

Au plus profond de la galerie, un nouveau rapin montra sa tête ; il fureta dans les coins formés par les embrasures de fenêtres et par les pilastres, cherchant je ne sais quoi ! Puis il vint vers nous, comme un pauvre petit animal égaré.

Ses grands cheveux, son chapeau pointu, son costume excentrique, produisirent je ne sais quel effet sur ma mère, qui demanda quasi-effrayée : — Où sommes-nous donc, qu'est-ce que c'est que cela ?

— Un confrère !

Il continua de marcher vers nous ; lorsqu'il fut près de moi, mettant une main devant lui, comme si elle portait quelque chose, et son autre main devant l'objet qu'il était censé tenir, il éleva vers mon visage sa lanterne simulée, et me dit, sur un ton emprunté aux meilleurs acteurs de l'Ambigu : — Il n'y a que vous et moi, pour nous risquer en ces

lieux! Salut à Fernand (tout bas) et à sa courageuse compagne. Si nous devons revoir le jour, si nous nous rencontrons jamais dans la vie, souvenons-nous toujours que nous nous sommes vus au 1999! Et maintenant! que le Seigneur veuille bien t'avoir en sa sainte et digne garde!

Changeant de ton, il ajouta : — C'est de toi ce numéro-là? et, sans attendre ma réponse, il se mit à l'examiner avec un sérieux dont aucun de ceux qui l'auraient d'abord entendu ne l'aurait cru capable.

Ma mère le regardait avec horreur.

— Eh bien! reprit-il, je te retrouve pour la seconde fois de la journée. C'est là cette manière, cette couleur que tu annonçais... C'est beau, tout de même... C'est beau dans l'ombre, ça éclaire d'un reflet magnifique cette nuit atroce, ça réchauffe, parole d'honneur, cette atmosphère glacée de la galerie...

Ma mère l'écoutait en frémissant d'émotion.

— Il parle sérieusement, n'est-ce pas ? me dit-elle à l'oreille.

Changeant de ton une troisième fois :

— Pour commencer ta réputation, Fernand, tu n'as qu'une chose à faire, mon ami.

— Quoi donc?

— Établir ici près un dépôt d'allumettes chimiques ; la simple lueur de ce produit-là suffira pour achever d'éclairer ton œuvre ; ce sera pour toi l'aurore de ta réputation, de la fortune ; mais adieu, je cause, et j'ai des affaires. Il finit à voix basse : Des créanciers, des épiciers qui ne peuvent manquer de venir voir leurs portraits, et qui, s'ils me rencontraient ici, prétendraient que je ferais bien mieux de travailler de mon état et de ga-

gner ce que je leur dois. Adieu, Fernand; salut, Madame...

Et il disparut.

— Et ils n'ont pas d'insouciance ceux qui peuvent te parler ainsi ?

— Non, ma mère.

— Ce mélange de plaisanterie et de sérieux m'a tuée ; sortons, Fernand, je ne distingue plus rien; je souffre...

— Et voilà le succès de ce premier travail qui devait me porter bonheur.

— Oui, il ne faut jamais se servir de ce mot-là ; il est funeste. Te souviens-tu, Fernand, ce jour où tu me disais aussi en parlant d'un certain anneau : Le bonheur, je l'ai trouvé ma mère, tous nos chagrins, celui d'aujourd'hui, peut-être, viennent de là.

— Vous me rappelez qu'il faut que je vous quitte, on m'attend.

Ma mère fit mille efforts inutiles pour me

ramener avec elle jusque chez moi. Elle craignait tout du découragement où elle me voyait. Mais je fus inexorable; Passavant m'attendait.

XVIII.

UN ACCÈS.

Quelques jours avant le mariage de Saint-Lezin et d'Adrienne, l'association entre Saint-Lezin et M. Daubrias avait été rompue à l'amiable. M. Daubrias restait avec deux mille cinq cents francs de rente. Saint-Lezin avait reconnu pardevant notaire qu'Adrienne lui

avait apporté en dot deux cent mille francs.

Lorsque j'arrivai à l'église, où se célébrait le mariage, Passavant m'attendait depuis longtemps, la messe allait finir.

— Fuyez, me cria-t-il dès qu'il m'aperçut. Votre présence achèverait ce malheureux homme; sans vous voir, il vous *percevrait*, fuyez Fernand.

— Que se passe-t-il donc?

— O mon ami ! le digne confesseur de votre mère a adressé quelques paroles simples et touchantes aux époux. M. Daubrias a voulu répondre. Vous jugez de l'effet que les premiers mots ont produit...

— Et qu'a-t-il dit ?

— Il a dit : Je n'accuse pas mon beau-frère; j'aime toujours Saint-Lezin; ce n'est pas lui qui m'a volé, mais...

Sophie s'est alors presque jetée au col de

son mari et l'a supplié de remarquer qu'il était à l'église. M. Daubrias l'a regardée avec colère, puis avec attendrissement, et il s'est tu. Mais depuis ce moment-là, il a remis les mains dans ses poches, et il remue convulsivement les pièces de cinq francs dont il s'est chargé ; il fait un bruit scandaleux.

Fernand, M. Daubrias est jaloux de la domination qu'Adrienne exerce sur Saint-Lezin. Cela lui rappelle qu'il aurait mis son bonheur à être conduit par sa femme, comme il l'avait été autrefois par la bonne fortune. Ce spectacle, bien plus que la pensée de sa ruine, égare sa raison.

Fernand, M. Daubrias est fou.

Cette épithète donnée par Passavant m'épouvanta pour ce pauvre garçon ; il a fait le dernier pas, pensai-je, et il attribue son triste état aux autres.

— Passavant, ne craignez rien pour elle,

pour vous, pour moi, pour tout le monde; j'aurai de la prudence.

J'entrai malgré Passavant;... chose étrange, de tous ces personnages, Saint-Lezin seul paraissait heureux. Madame Bonnemain elle même, qui s'était bornée si longtemps à ambitionner pour Adrienne les douze cents francs de la vieille tante, et qui se trouvait avoir donné, sans bourse délier, deux cent mille francs de dot à sa fille, assistait à la cérémonie sans éprouver seulement l'orgueil de son succès. Saint-Lezin avait sans doute été trop facile à mener jusque là, et madame Bonnemain, dans sa superiorité, ne daignait pas triompher. Quant à Adrienne, elle s'occupait plus de M. Daubrias que de Saint-Lezin. Cette femme avait toujours éprouvé une secrète sympathie pour l'ex-marchand de l'entrepôt. Le cœur a des caprices infinis. Cette femme froide et dure pressentait qu'elle au-

rait trouvé un certain charme à être aimée d'un tel homme. Elle mettait sa délicatesse et sa sensibilité (il faut toujours que les femmes en fassent preuve en quelque façon) à blâmer Sophie ; cette phrase que j'ai rapportée autrefois et qui consiste en ces mots : *Si j'étais à sa place !* formait toujours, dans son vague, le fond de l'opinion d'Adrienne sur la conduite de sa sœur. — Elle n'aimait donc pas Saint-Lezin ? Elle était de ces femmes qui, en se laissant aimer, donnent tout ce qu'elles peuvent, et dont l'affection doit se mesurer au degré de passion qu'elles souffrent qu'on ait pour elles. M. Bonnemain regardait de tous côtés, passant en revue ses vieilles connaissances qui étaient venues à la messe, et les remerciait par un geste plein de bonhomie, de leur présence comme d'un dévouement à l'accomplissement d'un triste devoir.

Sophie regardait de temps en temps son mari, puis elle regardait Saint-Lezin.

— Que lui voulait-elle?

Voilà ce que je me demandais avec dépit d'abord et puis avec colère. C'est donc bien curieux un homme qui se marie, pourquoi l'examiner si attentivement le jour de ses noces, lorsqu'on a eu le loisir de le voir trop souvent.

Passavant, qui avait d'abord refusé de me suivre, était venu me retrouver. Tenez, lui dis-je, expliquez-moi cela, vous qui expliquez tout : madame Daubrias n'a d'yeux que pour Saint-Lezin...

— Mais il faut bien qu'elle ait des oreilles pour son mari; entendez-vous le bruit qu'il fait en remuant ses écus.

— Elle n'entend rien.

— Elle souffre ce qu'elle ne peut empêcher.

— Quoi, le mariage?

— Eh non! vous perdez tous la raison, en vérité; je vous parle de ce tintement métallique.

— Mais elle revient sans cesse à Saint-Lezin.

— Et cela vous étonne!

— Non.

— Vous avez si mauvaise opinion des femmes, n'est-ce pas? brave garçon qui n'en avez jamais aperçu et aimé qu'une seule. Allons, soyez franc, naturel, avouez que vous ne comprenez rien à cette attention que donne Sophie à son beau frère, et que vous en êtes jaloux.

— Moi?

— Moi, en pareil cas veut dire oui.

— Enfin, le trouvez-vous mieux qu'à l'ordinaire?

— Saint-Lezin?

— Sans doute, sa physionomie exprime je ne sais quelle satisfaction mais qui ne lui sied pas si bien, à mon avis, que son air fade d'autrefois.

— C'est très juste.

— Qu'est-ce que madame Daubrias examine donc ?

— L'homme qui entreprend d'être heureux entre sa mère et sa sœur.

— Vous le croyez ?

— J'en suis sûr ! et j'ajoute que certainement le résultat de l'enquête est favorable à Saint-Lezin. Savez-vous pourquoi ?

— Je le cherche.

— Il est trop tard ; contentez-vous d'apprendre que Saint-Lezin est de ces hommes qui pour réussir, pour être contents d'eux-mêmes, ont besoin de protecteurs ou de complices ; abandonnés à eux-mêmes, ils n'auraient jamais que des prétentions.

— Assez !

La voix de Passavant m'exaspérait. J'avais besoin de m'abandonner sans réserve à mes impressions personnelles. Tout amant croit au magnétisme, aux pressentiments ; j'avais besoin d'accuser Sophie d'être insensible aux avertissements que son cœur devait lui donner de ma présence ; je me disais :

— Les femmes n'aiment pas...

Qui sait ? la contradiction, l'attrait de l'impossible est si puissant chez elles ! Sophie s'aperçoit peut-être en ce moment, et pour la première fois, que Saint-Lezin n'est point mal.

Elle se rappelle peut-être mille compliments qu'il lui a adressés, et dans lesquels sa profonde indifférence, à elle, avait à peine su distinguer un grand usage du monde.

Elle se dit peut-être : — Si je l'avais voulu, il m'aurait aimée !

Qui sait encore? Si elle a gardé de moi un souvenir, c'est pour le rapprocher de ce qu'elle voit de Saint-Lezin. Elle établit un offensant parallèle entre lui et moi. Comment se fait-il qu'un secret instinct de justice ne la détermine pas à tourner la tête, et à chercher à découvrir si je suis là, pour disputer l'avantage au rival que son esprit me donne en ce moment?

La cérémonie religieuse était terminée; M. Daubrias offrit respectueusement la main à sa femme, et la fit passer avant Adrienne, comme si elle eût été la mariée. Au certain effet que produisit sa conduite, M. Daubrias s'arrêta, regarda à la tête et à la ceinture de Sophie, et lui dit, sur un ton mêlé d'étonnement et de reproche :

— Votre bouquet, Madame; vous n'avez pas de bouquet... Aussi, je ne vois pas votre *époux*...

Saint-Lezin et Adrienne s'approchèrent de M. Daubrias, espérant que leur vue, leurs caresses le rappelleraient à la vérité, à la raison.

— Ah! Saint-Lezin, s'écria M. Daubrias, mon associé ; vous donnez le bras à ma femme Adrienne, c'est bien ; mais il fallait courir après l'époux... Je me doutais bien de ce qui arrive ; aussi, je lui ai écrit ; tenez, moi je suis malade, je ne le reverrai peut-être pas. Chargez-vous donc de cette lettre pour lui. Et il tira en effet de la poche de son habit, une lettre qu'il remit à Saint-Lezin.

Sophie voulut la prendre, comme lui appartenant naturellement.

M. Daubrias fit un mouvement, pour empêcher Sophie de s'en emparer ; mais il ne put exécuter que la moitié de sa volonté, qui fut trahie par un coup de sang.

— Fuyez, me dit Passavant, vous ne pou-

vez être ici qu'un personnage odieux, et il s'efforça de m'arracher de ma place...

Je ne cédai pas ; il s'approcha du groupe au milieu duquel M. Daubrias était couché sur trois chaises ; puis il revint vers moi, lorsqu'un médecin étant arrrivé, le malade allait être transporté dans un endroit convenable, afin d'y être saigné.

— Eh bien! me dit-il, savez-vous ce que madame Daubrias voulait à Saint-Lezin?...

— Parlez donc!

— Depuis cinq minutes, la physionomie de M. Daubrias l'épouvantait. Elle avait essayé en vain d'appeler l'attention de sa mère et d'Adrienne sur son mari. Elle n'avait pu obtenir de sa mère que cette réponse : Vous savez bien que votre mari a déjeuné avant la messe. Elle n'avait pas obtenu un regard de Saint-Lezin, et elle n'osait témoigner son inquiétude à M. Daubrias, qui depuis longtemps

s'offense de tout ce qui vient de sa femme.

Voilà, Fernand, ce qu'elle lui voulait. — O mon ami! vous m'avez dit *assez*, tout à l'heure; et vous avez eu raison, mais vous auriez dû m'imposer silence beaucoup plus tôt, mon cher ami, mon bon Fernand. Je suis épouvanté de cette apoplexie, comme de mon propre ouvrage. Je me fais horreur à moi-même. S'il meurt cet homme, s'il meurt sans m'avoir pardonné, je sens que je ne pourrai vivre...

Ce fut mon tour de supplier Passavant de sortir de l'église. Le pauvre garçon était d'une pâleur effrayante; il se soutenait à peine. Vous devinez ce qu'il éprouvait. Il était épouvanté de la tournure que prenaient les choses, et de la réalisation de ses longues prophéties qui devenait terriblement probable. Passavant n'était pas de ces hommes chez lesquels une idée prédominante donne pour ainsi dire en

pâture, à l'intelligence sur-excitée, le cœur et ses nobles facultés. Passavant, philosophe, était toujours un chrétien charitable, bon et tout dévoué. Dieu seul pourrait dire pourquoi l'honnête bouquiniste était entêté de systématiser toute chose. Il avait la vertu qui relie efficacement l'humanité.

Je le suppliai de se calmer et lui offris de le reconduire chez sa femme.

Il ne se calma pas et il accepta mon offre.

Le médecin qui le visita une heure après, déclara que l'état de Passavant était grave ; qu'il y avait danger sérieux, bien qu'il fût impossible de localiser et de diagnostiquer sûrement sa maladie. L'appauvrissement général de l'organisation physique du malade offrait d'ailleurs peu de ressources.

Cette confidence du médecin m'anéantit ! Décidément la journée était maudite ! je

n'étais pas sûr, en rentrant chez moi, de ne point trouver ma mère au lit. Lorsque j'allai dire adieu ou plutôt au revoir à Passavant, il me tendit la main, fit un effort et murmura ces paroles :

— C'est égal; espérez toujours; je suis frappé, je suis puni. J'ai touché au fruit défendu, à la vraie science du bien et du mal, à la science de l'avenir.

XIX.

NOUVELLES.

Il ne me fut pas difficile de persuader à Jeannette qu'elle devait écrire à M. Bonnemain, pour lui demander des nouvelles de son gendre, et pour l'informer de la maladie de Passavant. Elle n'en reçut pas d'autre réponse que celle-ci :

« Mes bons amis, chacun a ses peines : j'ai « les miennes qui m'empêchent d'accourir « près de vous. Passavant est jeune, il triom- « phera, prenez patience ; le premier moment « dont je pourrai disposer hors de ma famille, « sera pour vous. »

Cela ne m'apprenait rien. Tandis que Passavant était tombé dans un de ces assoupissements qui suivaient ses accès de fièvre, je priai Jeannette de courir elle-même chez M. Daubrias, et de me rapporter de ses nouvelles.

La bonne Jeannette hésita ; si Passavant se portait bien, me répondit-elle, je serais déjà partie ; j'éprouve tant de plaisir à vous obliger! mais, dans ces derniers temps, mon mari m'a bien défendu de vous parler de cet homme, et de tout ce qui peut se rattacher à lui. Passavant est trop malade, je n'ose pas lui désobéir.

Ce scrupule m'impatienta. Jeannette me reprocha alors de n'aimer pas son pauvre mari qui m'aimait tant.

Ce reproche, qui se trouvait momentanément si juste, je ne sus pas comprendre combien il était odieux. Je haussai les épaules... Je ne sais quelles paroles s'échappèrent de ma bouche, mais, retirant la chaise qu'elle avait placée pour moi tout près du lit de Passavant :

— Allez, Monsieur, me dit-elle, vous n'êtes qu'un ingrat... Si vous avez tant d'intérêt à connaître ce qui se passe chez M. Daubrias, et que sa maison vous fasse si grand'peur... n'y allez pas, mais envoyez-y votre mère, et laissez-moi auprès de mon mari.

Passavant ayant ouvert les yeux, son premier mouvement fut de sortir, malgré la défense de sa femme et du médecin, son bras du lit et de me tendre la main. Jeannette se pré-

cipita, força son mari à exécuter l'ordonnance.

— Reste tranquille, mon ami, ne t'expose pas à augmenter ton mal pour monsieur Fernand...

— Si ! si ! murmura Passavant avec impatience...

— Ce n'est pas lui qui te soignera ensuite.

— Si ! répéta Passavant, tout à fait fâché contre sa femme.

Jeannette s'en alla pleurer dans un coin de la chambre.

Je tremblais encore de l'émotion que m'avaient causée les dernières paroles de Jeannette. Je ne pouvais pas m'empêcher de reconnaître que je me montrais égoïste, ingrat et exigeant. Je me rappelai toutes les preuves d'amitié, de dévouement que mon père et moi nous avions reçues de Passavant et de sa femme. J'eus honte de la proposition que j'avais adressée à Jeannette. Passavant remar-

qua ma tristesse ; il fit un effort pour changer sa position dans son lit, et pour apercevoir sa femme. Il la vit pleurer.

— Est-ce à cause de moi ? demanda-t-il.

Je m'empressai de répondre que non, et protestai au malade que son état intéressait tout le monde bien vivement, mais qu'il n'inquiétait sérieusement personne.

— Que lui avez-vous donc fait alors?

— Je tâchai d'éviter de répondre d'une manière positive, en faisant un léger mouvement d'épaule, comme pour exprimer que la cause des larmes de Jeannette ne valait pas un mot qui la rappelât.

— Je comprends bien, dit Passavant. Elle a tort, mais elle ne peut pas me voir malade, sans s'inquiéter pour notre enfant ; il faut lui passer beaucoup de choses aujourd'hui.

Jeannette n'avait rien pu entendre de ces paroles de son mari. Elle accourut vers nous,

et voulut faire répéter à Passavant ce qu'il venait de me dire. Passavant se contenta de lui sourire, et de laisser voir les bons sentiments dont son cœur était plein, et qu'il lui avait voués à toujours et sans réserve.

La rancune de Jeannette ne tint pas contre ces témoignages ; la joie reparut sur sa physionomie ; elle devint charmante, et se baissa pour donner à son mari un bon baiser sur une joue, et une petite tape sur l'autre, et en disant : Voilà comme je pardonne ; mais vous allez voir comme je me venge. Passavant, je vais sortir pour quelques minutes, et tandis que M. Fernand est là.

— Eh bien, va.

Jeannette me fit venir à quelques pas loin du lit de Passavant :

— On fait tout ce que vous voulez, dit-elle ; si vous saviez seulement le demander d'abord.

et en montrer quelque reconnaissance ensuite.

Puis elle alla chercher son enfant, ma filleulle, qui jouait sur un morceau de tapis dans la boutique, et me le mettant sur les bras :

— Faites quelque chose en attendant.

Jeannette sortit. Passavant, cédant à la fatigue et au mal, ferma les yeux.

Le pauvre enfant me prodiguait mille caresses, qui me rendaient le père plus intéressant. Jusqu'alors je m'étais trop regardé comme franchi d'une sérieuse reconnaissance envers Passavant, parce que je perdais quelques moments à écouter ses fantaisies philosophiques. Ce fut avec une sorte de douleur que je fus forcé de m'avouer à moi-même que je professais l'ingratitude générale; et que je croyais assez récompenser l'amitié la plus

expansive par un peu de condescendance intéressée.

Cet enfant, Passavant l'aimait avec la tendresse que vous supposez bien. — Voyez, m'avait dit plusieurs fois Passavant en me montrant sa fille, voyez ce que c'est que l'amour-propre d'auteur. Pour cet enfant qui est à moi, je vends froidement des œuvres que j'ai payées autrefois du sacrifice de toute ma jeunesse. Car, mon ami, jusqu'à mon mariage j'ai bouquiné, mais je n'ai point vécu.

Vivre! C'est là le but, mais à combien peu d'hommes il est donné de l'atteindre. Beaucoup se trompent et confondent ce qu'on doit appeler vivre avec ce qui est simplement se plus ou moins bien porter. — Vivre, c'est avancer non pas seulement dans la vie, mais vers un état plus parfait; — vivre, c'est développer chaque jour un peu plus ses facul-

tés, et s'élever d'un degré sur cette échelle où l'utilité marque les rangs.

Vivre est une chose qui devient plus rare à mesure que l'instruction remplace l'éducation; un homme éminent se trouve à la fin avoir acquis de la fortune, même de la gloire; mais dans ses jours de sincérité et de recueillement, il avouerait qu'il n'a point vécu, parce que vivre implique un ensemble, et que le talent, par exemple, sans la conscience, ne donne pas une vie pour résultat définitif. — L'on n'a pas vécu, si l'on ne meurt pas honorable.

D'où me venaient alors ces réflexions? était-ce un reproche indirect qui s'élevait du fond de mon âme contre moi! Je ne sais. Toujours est-il que l'absence de la femme de Passavant me paraissait trop longue, et que je me reprochais amèrement ma conduite. Je ne me réconciliai un peu avec moi-même qu'en pre-

nant une résolution généreuse : Si Passavant meurt, je m'engage à me charger de sa fille, à l'adopter.

Jeannette revint tout essoufflée; elle avait couru. Je lui fis signe de parler bas.

— Eh bien, me dit-elle, il va mieux, beaucoup mieux; mais les médecins pensent qu'il restera paralysé d'un côté. — Et Passavant s'est-il impatienté de mon absence?

— Non, il dort. A son réveil, apprenez-lui que M. Daubrias est hors de danger. Et surtout lorsque M. Bonnemain viendra vous rendre visite, ce qui ne peut tarder maintenant, recommandez-lui bien de ne rien dire devant votre mari qui puisse l'alarmer sérieusement au sujet de la même personne.

— A la bonne heure, vous, c'est le mari qui vous occupe; mais Passavant, je crois bien que c'est la femme. — Oh! si j'en étais sûre!

— Soyez sûre du contraire.

— Vous voulez me rassurer? Pourquoi n'êtes-vous donc pas toujours bon, gentil comme cela? dit Jeannette; on courrait pour vous au bout du monde.

Cette excessive amitié de Jeannette devenait quelquefois embarrassante. — C'est vous, Jeannette, c'est votre mari, qui seuls êtes bons, dévoués, généreux; moi je suis vraiment comme vous m'appeliez tantôt, un égoïste et un ingrat.

— Bast! il paraît que c'est la destinée de tous les hommes. — Mais c'est égal; et cela doit être plus vrai de vous, puisque vous en convenez vous-même. Pour vous en punir, vous me conduirez à l'exposition, lorsque Passavant sera guéri; je veux voir votre tableau.

— Jeannette, il faut me faire encore un sacrifice. Ce tableau...

— Eh bien !

— N'en parlons plus !

— Vraiment... je vois ce que c'est ; pauvre monsieur Fernand, de si belles couleurs! Tenez, je vois cela tous les jours avec mon mari, le public ne s'y connaît plus ; c'est, à ce qu'il paraît, en peinture comme en librairie. — On n'achète plus les bonnes éditions ; il leur en faut d'illustrées, comme ils disent. Il fallait peut-être *illustrer* votre tableau.

XX.

Passavant nous donna de sérieuses inquiétudes; nous nous rencontrions souvent, M. Bonnemain et moi, près de son lit. Il nous avait été impossible de décider Jeannette à laisser entrer une garde-malade dans sa maison. Elle suffisait seule aux soins du malade, de son

enfant et de leur commerce. La vente heureusement n'allait guère : il fallait bien dire heureusement. Jeannette, lorsqu'il s'agissait de bouquins dont le prix n'était pas marqué d'avance et lorsqu'elle ne pouvait consulter son mari, vendait souvent à perte. Parfois, à la vérité, elle le faisait exprès : C'est lorsque l'argent allait manquer d'une manière absolue dans la maison. Bast ! disait-elle alors, à la grâce de Dieu ! M. Bonnemain aimait à faire les commissions chez le pharmacien ; le brave homme profitait de ces occasions pour rendre service à la jeune famille. M. Bonnemain avait toujours payé les potions à un bon marché extraordinaire. Il soutenait avec une sainte impudence qu'il avait marchandé. — Bien entendu, M. Bonnemain puisait le rabais dans sa bourse. Je me servais de sa recette pour plusieurs autres achats nécessaires à la maison. Jeannette n'avait pas le temps de faire atten-

tion à nos petites générosités ; et tout allait encore le mieux du monde.

J'oubliais presque, en soignant mon pauvre ami, que j'avais un tableau perdu au salon. Mais la charité adoucissait la blessure de mon amour-propre.

Cependant M. Bonnemain m'adressait rarement la parole. Tous se passait entre nous sur le pied de l'indispensable politesse. Au fond, nous avions le plus grand plaisir à nous voir, et nous avions parfois bonne envie de nous tendre et de nous serrer la main. M. Bonnemain ajournait la réalisation de ce désir au moment où son gendre M. Daubrias serait tout à fait hors de danger.

Ce moment vint ; la nouvelle en fut donnée à Passavant. J'en attendais un effet salutaire. Le pauvre garçon se contenta de me répondre aussi clairement que sa faible voix lui permettait de se faire entendre :

— C'est bon, mais malheureusement nos deux maladies n'ont aucun rapport.

— Non, n'est-ce pas, et vous ne vous accusez plus?... — De quoi donc... est-ce que je me serais confessé sans le savoir ?

— Il est guéri, m'écriai-je, il est guéri !

Jeannette accourut et me fit répéter ces paroles. Ne vous trompez-vous pas, ajouta-t-elle, et qui vous l'a dit?

— Il me l'a dit lui-même.

Se penchant alors sur le lit de son mari, elle lui reprocha de n'avoir pas commencé par apprendre cette bonne nouvelle à sa femme.

Pendant ce temps-là, M. Bonnemain me priait de lui donner quelques explications, et je lui faisais comprendre, en abrégeant et en dissimulant beaucoup, que Passavant s'était laissé frapper de certains rapports imaginaires qu'il avait cru découvrir entre le danger de M. Daubrias et quelques pressentiments à

lui-même ; qu'il y avait eu lieu de redouter la persistance de cette idée dans le cerveau de Passavant ; mais qu'évidemment l'exaspération cérébrale était tombée, puisque Passavant venait de me demander ce qu'il y avait de commun entre M. Daubrias et lui. Nous n'avons plus affaire, continuai-je, qu'à une maladie ordinaire. Nous le sauverons !

La conversation ainsi commencée ne finit plus ; il y avait si longtemps que M. Bonnemain était privé de son seul plaisir, celui d'épancher son cœur, et de trouver pour les inspirations de son bon sens une attention un peu bienveillante ! Sa femme et sa fille Adrienne ne l'écoutaient plus ; Sophie, elle se devait tout entière aux soins de M. Daubrias. Quant à sa sœur, à la vieille tante, elle n'entendait presque plus. M. Bonnemain me parla de ma première visite chez lui, de l'invitation à dejeûner qu'il avait faite à mes

parents, de leur misère et de la perte de sa fortune à lui, par l'entremise de sa femme et de sa fille Adrienne, et de ses deux gendres. Je me suis vu plus heureux ou plutôt je me suis vu entouré de plus d'illusions qu'aujourd'hui. Je pensais autrefois que Sophie retrouverait la gaîté calme et douce de ses premières années, qu'Adrienne... Mais elle n'est mariée que d'hier, et il n'y a que Dieu qui sache ce que son mari et sa grande fortune lui réservent; j'avais espéré que je ne me séparerais de ma bonne sœur qu'à la mort, et voilà que ma femme parle d'aller vivre chez Saint-Lezin, et que ma sœur veut, ce jour-là, se faire transporter chez sa filleule; toutes mes vieilles espérances sont mortes avant moi. Rien ne renaît et ne refleurit plus vite que cela; je serai vieux longtemps, parce que, selon la maxime, j'ai commencé de bonne heure à le devenir. Tout peut encore s'arranger; il n'y a d'irré-

parable que la perte de mes pauvres rentes ; peu m'importe, cela ne m'a pas empêché, je vous le dis en confidence, d'être de quelque utilité à notre ami Passavant, et si l'apothicaire me faisait si bon marché, c'est que... c'est que je payais comptant. Après tout, je n'ai perdu encore que de l'argent. Eh bien, voici ma philosophie :

On compromet tout ce qu'on épargne, on perd tout ce qu'on dépense, on jouit seulement de ce qu'on donne ; vous voyez que j'ai des ressources ; et vous, monsieur Fernand, je sais que par la protection d'un excellent homme, vous vous êtes fait une clientelle dans un genre où l'on peut, la vogue soufflant, faire ses petites affaires (je veux parler du portrait) ; mais vous avez aussi travaillé pour la gloire, et votre tableau que j'ai vu au Louvre...

— Vous l'avez vu ? demandai-je avec un rire d'incrédulité ironique.

— Tout au plus, il est vrai, la foule était si grande...

— La foule était si grande ailleurs qu'elle ne vous a pas permis d'arriver jusque-là !

— Allons, Fernand, pas de fausse modestie; c'est à un hasard sans doute que vous devez ce commencement de célébrité, mais si les plus grands hommes se mêlaient de répudier la part qu'ils doivent aux circonstances....

— Sur l'honneur, je ne vous comprends pas. J'ai travaillé en conscience, mais il est tout simple que mon savoir ne réponde pas encore à ma bonne volonté; la mauvaise fortune s'en est mêlée, il m'est échu une place perdue au salon; et sans me repentir de mes efforts, j'ai fait mon deuil de mon tableau. Depuis un mois je n'y pense plus.

— Je vous crois. Eh bien, monsieur Fernand, ma fille qui ne m'avait pas parlé de

vous depuis une éternité, me dit hier: M. Fernand doit être bien heureux. Je lui ai demandé : Pourquoi cela ? et elle m'a répondu : Son tableau a été distingué, malgré la place ingrate où il avait été mis ; depuis huit jours, ses connaissances y font un pèlerinage, la foule suivra. Je suis bien fière, a-t-elle ajouté. — En vérité? lui ai-je répondu, ce qui l'a forcée de poursuivre : Croiriez-vous que c'est un pauvre homme de Semur auquel j'avais bien recommandé d'examiner ce tableau et de me rapporter ce qu'il en pensait, qui, exalté et indigné tout à la fois par l'œuvre et par le cas que l'administration semblait en faire, a donné fait une véritable scène comique à la galerie. Cet innocent scandale a appelé le monde, on a regardé ; j'ai entendu dire par un personnage assez puissant et qui sollicite en ce moment par mon entremise, le crédit de mon beau-frère Saint-Lezin, qu'à la prochaine

réouverture, M. Fernand obtiendrait la réparation qui lui est due.

La joie était bien naturelle; je voulais la manifester sans crainte; M. Bonnemain ne devait y voir que le triomphe de l'artiste. Oh! qu'il se mêlait à mon bonheur quelque chose de plus doux, de meilleur et de plus tendre! Parlez encore, dis-je à M. Bonnemain, une fois, c'est trop peu, répétez si vous voulez que je croie.

— Il est trop tard. J'avais promis à ma femme de ne venir que demain ici. C'est bien assez d'avoir manqué à sa parole, sans manquer à l'exactitude.

Et rien ne put le retenir.

XXI.

LES REVENANTS.

— C'était une affreuse injustice...

— Si j'avais été là, je l'aurais crié plus fort que vous !

Voilà ce que répétaient depuis une demi-heure à ma mère deux voix dont le timbre et les intonations ne m'etaient pas inconnus.

Fatigué de les entendre, j'entrai dans la chambre voisine de mon atelier, et là je trouvai le vieux professeur de dessin que vous avez connu à Semur, et mon ancienne hôtesse, madame Julienne.

L'un me sauta au cou, l'autre me fit une belle révérence. Elle était devenue bien cérémonieuse, madame Julienne; c'est qu'elle s'était ruinée, et que cette femme, si habituée à protéger les autres, avait désormais besoin de protecteurs. Le vieux professeur venait recevoir des remerciements, l'ancienne hôtesse venait demander une recommandation.

Il parla le premier; autrefois cela ne serait pas arrivé ainsi. Mais le malheur avait bien abattu cette pauvre hôtesse.

— Je ne trouvais plus d'écoliers là-bas; la musique a détrôné le dessin : l'ivoire ne déteint pas et le crayon salit les doigts. Le piano m'a mis en fuite, mon cher Fernand, et je suis

venu avant toutes choses... à Paris. La Providence m'a conduit à l'hôtel de madame ici présente. Je serai son dernier pensionnaire, car...

Ici madame Julienne fit signe qu'elle entendait raconter elle-même son histoire.

— C'est trop juste, reprit le vieux professeur. En venant à Paris, je pensais à vous, madame Richer, à vous, M. Fernand. J'ai demandé votre adresse à tout le monde; mais Paris n'est pas Semur. Je me suis adressé à l'almanach... et c'est là que j'ai trouvé un nom qui m'était bien connu et que je ne cherchais pas, celui de M. Daubrias. Je me risquai. Après tout, pensai-je, il ne me mangera pas. Je vous demande un peu si l'on devrait avoir de ces craintes-là quand on est si maigre et prêt à mourir de faim! Vous savez, sans doute, que quand je me présentai, M. Daubrias n'existait plus...

— Il est mort? demanda naïvement ma mère.

— Oh! c'est bien pis; il vivra peut-être longtemps, mais à demi paralysé. Il a, heureusement pour lui, beaucoup oublié; il reconnaît à peine sa femme dont le dévouement pour lui est digne d'un ange; dévouement perdu, car les soins d'une seule personne lui sont agréables, ceux de sa belle-sœur, madame de Saint-Lezin; mais sa belle-sœur est en même temps une belle et grande dame; elle est humaine et charitable de très haut, elle laisse sa sœur s'épuiser le jour, passer une partie des nuits... Bref, madame Daubrias, qui n'a plus pour l'aider ses dix domestiques d'autrefois, a besoin d'un aide intelligent, actif...

Madame Julienne fit encore signe au vieux professeur de se taire et de lui réserver à elle cette partie-là.

— C'est encore trop juste. Je me bornerai à vous dire, monsieur Fernand, que madame Daubrias a été pour moi d'une bonté incroyable; enfin, elle m'a tout à fait rassuré sur mon avenir; qu'eût-elle donc fait lorsqu'elle était riche? et puis nous étions seuls au coin du feu; elle m'a dit un mot de vous en passant, Fernand; je me suis écrié avec une force qui lui fit peur : Fernand, est-ce que vous sauriez son adresse? La question était sotte; est-ce que je n'avais pas entendu dire là-bas que M. Daubrias était jaloux et qu'il vous en voulait à la mort? — Non, me répondit-elle sans colère; mais M. Fernand a exposé cette année, et vous trouverez son nom et son adresse sur le livret que vous m'achèterez. C'était une manière délicate de me faire cadeau de ce petit livre, essentiel à un pauvre professeur de dessin; car je ne suis pas fort en histoire, et on ne devine pas les sujets. Je

ne sais ce que madame Daubrias m'avait dit en votre faveur, mais j'entrai au salon persuadé que vous étiez victime d'une injustice, et que vos ennemis, des envieux, des jaloux, avaient caché votre chef-d'œuvre... J'allai, je trouvai votre tableau ! Avouez-le, Fernand, vous aviez entendu parler de mes principes; il y a de ma manière dans vos têtes ! Je ne pus retenir un cri de satisfaction et de surprise. Un grand valet vint à moi, et me demanda assez durement ce que j'avais. Je lui répondis mal; il tenta de me brutaliser. Oh ! alors, je lâchai la bride à mon indignation ; le public accourut ; je pris nos voisins les plus proches, les uns à partie, les autres à témoin. Je ne sais ce que je dis, je ne sais ce que je fis; mais dans la foule, ceux-ci disaient : C'est un vieux fou ! les autres : C'est un grand maître ! Dieu me pardonne, je crois, Fernand, que cette dernière opinion a prévalu. Un journal qui a ra-

conté l'anecdote a laissé du doute sur cette partie; le doute vous profite, mon cher ami. Depuis huit jours, il y a du monde devant votre œuvre; on s'en occupe, on en parle. Voilà, mon ami, voilà ce que j'ai fait. Votre mérite fera le reste. Enfin, Fernand, je vous souhaitais autrefois, s'il vous en souvient, tout le bonheur que je n'ai pas eu. Eh bien, mon ami, c'est fait.

Madame Julienne parla plus bas; elle n'avait pas de si belles choses à me raconter. La pauvre femme, malgré son activité, son ordre et son économie, n'avait pu lutter à la fois contre la concurrence des hôtels nouveaux et la cherté des vivres. Décidée à ne pas risquer l'argent, la peine des autres, elle renonçait à son industrie, juste le jour où ses propres capitaux étant épuisés, elle ne pouvait plus continuer que de crédit. Vous comprenez, mon bon Fernand, me dit-elle, servir une seule

personne, si difficile et si exigeante qu'elle soit, sera pour moi un repos, comparé à la peine que je me donnais autrefois. Je suis sûre d'être la femme qu'il faut à madame Daubrias. — A propos, cet homme est-il le même que j'ai vu une fois?...

Je fis un signe de tête affirmatif.

— Je ne lui ai pas trop bien répondu, alors.

— Qu'est-ce que cela fait, dit M. Ponceau, puisqu'il ne reconnaît personne.

— Enfin, M. Fernand, M. Ponceau m'a dit que vous rencontriez presque tous les jours le père de madame Daubrias chez un de vos amis. Ce père a beaucoup d'influence sur sa fille. Lui seul pourrait la déterminer à ne pas se ruiner comme elle le fait le corps et l'âme, auprès d'un mari hélas! bien ingrat, le pauvre cher homme. Je suis donc venue me recommander à vous; si vous vous souvenez encore

de l'amitié que je vous ai montrée autrefois... Malgré les petits mémoires où toutes mes complaisances se trouvaient nécessairement portées, vous voyez que je n'ai pas fait fortune avec vous, sollicitez pour moi le beau-père ; vous pouvez jurer par expérience que l'on sera content de moi, et à la fois, vous vous trouverez avoir obligé trois personnes, M. Daubrias, sa femme et moi, et de plus une vielle tante qui pourrait bien, à ce que dit M. Ponceau, venir renforcer la maison. Une personne de plus sera toujours pour moi la bienvenue, comme dans mon hôtel.

J'étais un peu étourdi de ces deux visites. La présence de ma mère me gênait en m'empêchant de questionner le vieux professeur comme je l'aurais voulu. Je comblai la pauvre madame Julienne de promesses ; j'étais heureux et par conséquent j'étais prodigue ; je remerciai avec effusion le bon M. Ponceau, et

lui décernai une récompense qui lui parut d'un prix inestimable, en lui avouant que je connaissais en effet ses procédés, et que j'avais pris quelque chose de sa manière, mais pour les têtes seulement.

XXIV.

QUE VOUS DIRAIS-JE ENCORE ?

« Je viens de parcourir tout ce que j'ai écrit d'une vie dont l'intérêt me paraît, aujourd'hui que j'ai lu beaucoup de romans, trop emprunté à des réalités honnêtes ; j'ai honte du peu de scandale que je puis faire, et je me tais. »

« FERNAND. »

XXIII.

ÉPILOGUE.

C'était à la campagne; c'était l'automne. Un homme d'un peu plus de trente ans s'occupait d'atteler un pacifique cheval à un char-à-bancs, dont l'élégance avait été assez évidemment sacrifiée à la solidité. Lorsqu'il eut

passé les guides dans le dernier anneau, il conduisit à la main l'équipage devant le perron d'une maisonnette composée d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage. Arrivé là, il attendit. Bientôt, parut sur le seuil de la porte un autre homme dont l'âge réel et la qualité étaient impossibles à préciser : Sa physionomie portait les traces de souffrances longues et profondes; son costume tenait du paysan et du citadin, du bourgeois et du domestique. Une petite fille le suivait en agitant de ses petites forces un grand fouet; une jeune femme, en bonnet à la paysanne, et portant robe de mousseline de laine, tablier de soie, bas blancs et souliers à cordons croisés l'un sur l'autre, à la mode de Paris, termina ce cortége, moins nombreux qu'original.

Ces trois personnages montèrent dans la

voiture, tandis que le premier dont il a été parlé tenait le cheval par la bride. Enfin, le demi-paysan s'arma du fouet, mais avant de s'en servir, il avança la tête hors de la voiture, et dit à celui qui était resté à terre :

— Je ne me flatte pas au moins de vous les ramener; depuis les premiers jours de printemps, depuis tantôt six mois qu'ils vous promettent de venir, et qu'ils n'en font rien…

— Allez toujours; leur lettre est positive. Dites bien à ma belle-mère, surtout, que si je ne suis pas allé moi-même les chercher, c'est que ma femme est souffrante, et qu'il ne m'est pas permis de la quitter.

— Soyez tranquille, répondit une voix de femme, votre belle-mère a beau être susceptible, on saura la prendre et vous l'amener.

— Bon voyage, Passavant!

— Cinq lieues ne sont pas une affaire; à bientôt, Fernand.

Et le cocher fouettait son cheval, qui secouait au grand trot l'engourdissement de toute une semaine d'écurie.

Dans une chambre haute et vaste, que deux fenêtres à mille petits carreaux éclairaient d'un beau jour bien pur, près du mur qui faisait face à la cheminée, sous une couronne de bois de noyer, d'où pendaient des rideaux de Perse, à dessins rustiques, un lit d'une propreté remarquable pliait mollement sous le poids d'une femme pâle et dont la langueur était ravissante. Cette femme, appuyée sur le coude, et la tête reposée sur sa main, se penchait à demi sur un berceau vide, mais dont le désordre annonçait qu'un enfant avait été couché là; puis, elle regardait avec

la plus touchante expression de piété filiale, une personne, une autre femme, à cheveux blancs, et dont la mise nette et simple annonçait une grande décence avec une grande simplicité; cette personne faisait une reprise dans une toile grise; et les gros points qu'elle passait lentement absorbaient en ce moment-là toute son attention. Assis près de la cheminée, attisant le feu d'une main, et de l'autre tenant un journal, un vieux prêtre tournait le dos à cette scène. Il se détourna lorsque Fernand entra dans la chambre, et lui dit :

— Prenez ma place. Fernand voulut s'en défendre. Prenez-la, dit encore le vieillard; je ne dois plus l'occuper aussi souvent que cela m'est arrivé depuis tantôt trois ans; j'ai appris que mes visites trop répétées, trop prolongées chez vous, déplaisaient aux gens du village; je ne me sers pas du mot scandaliser, parce qu'il

faut réserver les grands mots pour les grandes choses. Ces pauvres gens s'en prennent à moi sans doute de leur misère, et comme je leur défends tous les jours de murmurer contre la Providence, ils se dédommagent...C'est bien juste; ils n'ont pas toutes leurs aises, et ils ne veulent pas que j'aie mes plaisirs; c'est toujours trop juste. Je vous verrai donc moins souvent, mes enfants, mais je n'en prierai que plus ardemment pour vous. Puisse l'arrivée de votre mère, Sophie, de votre beau-frère, Fernand, vous apporter quelques distractions nouvelles. Je vous défends surtout de vous apercevoir de mon absence..

— Nous vous devons tout, s'écria madame Richer les larmes aux yeux. Ils ne le savent donc pas encore; ce n'est pas ma faute, j'ai toujours raconté à ceux qui ont voulu m'entendre ce que vous aviez fait pour mon fils: Oh! vous avez des ennemis.

— Dieu merci, madame...

— Et surtout un jeune vicaire...

— Qui me fera mourir de chagrin, pensa le vénérable ecclésiastique.

Fernand et Sophie supplièrent le vieux curé de mépriser les calomnies, et de rester ce qu'il avait toujours été depuis trois ans, leur véritable père à tous.

— Votre père, répondit-il en essuyant une larme; oui, et c'est là mon tort. Votre père, c'est trop bon, c'est trop doux; adieu... mes enfants, adieu; je vous reverrai, mais dans quelques jours seulement.

Madame Richer sortit avec le curé.

Fernand s'approchant du lit où reposait sa femme, lui rappela que ce jour était le jour anniversaire de leur mariage. J'y pensais, répondit la femme; et une caresse où le sentiment sut confondre ce que l'homme et la femme ont de plus tendre dans le cœur, et de

plus chaste dans l'imagination, suspendit toute parole.

Penchée sur Fernand, et le tenant à demi-embrassé, Sophie reprit la première : — Il y a déjà trois ans, mon ami ; c'est Julienne qui me comptait les années ce matin, car pour moi, j'en suis toujours à la première fois que je t'aperçus là-bas, chez ton père. C'était mal, mais ce fut plus fort que moi, je t'aimai ; je t'aimais déjà depuis longtemps, il le faut bien. Explique-moi pourquoi j'ai osé te parler ; pourquoi il m'aurait été impossible de quitter la maison sans t'avoir adressé la parole?... Tes regards étaient bien doux, mais moins doux pourtant que l'émotion qui passa dans mon âme. Ton trouble annonçait bien ta sincérité, ton innocence... Mais, Fernand, j'avais l'idée du devoir ; explique-moi tout cela, je t'en conjure. Dis-moi surtout que ce ne fut pas une pensée trop coupable, celle qui me porta

à me réjouir, parce qu'un anneau était tombé de môn doigt; vois, c'était de la passion, j'étais déjà folle et superstitieuse; en te l'abandonnant, il me semblait vaguement conquérir une place dans ton souvenir et dans ton cœur. Parle, Fernand, tu n'as jamais voulu me répondre que par des protestations de tendresse. Je ne veux plus en entendre. Montrez-moi que je n'étais pas libre de vous aimer moins, ou plus tard; ou sinon, il doit vous arriver quelquefois de ne pas penser bien de votre femme.

— Parle d'abord, et fais-moi comprendre pourquoi mon premier amour n'a pas eu la destinée de tous les premiers amours, ne s'est pas égaré, perdu, au milieu des distractions, des obstacles ou des plaisirs de la vie? Mais non, tu n'as rien à m'apprendre; je te regarde, ma Sophie, et je sais tout.

— Encore! il est donc impossible de causer raison avec vous.

— Causer raison, chercher la raison, voilà ce qui avait rendu fou notre ami Passavant. Vois comme il est raisonnable, et comme il est heureux, depuis qu'il suit tout simplement son bon cœur et sa nature, qu'il se contente d'aimer sa femme, son enfant, ses amis, sans savoir comment; enfin, depuis qu'il marche *toujours tout droit.*

Ces derniers mots avaient échappé à Fernand. Sophie se détourna pour cacher la tristesse que sa physionomie exprima. Fernand venait de rappeler, sans y réfléchir, la formule autrefois favorite d'un homme mort depuis plus de cinq ans, et qui s'appelait Daubrias.

Fernand voulut réparer au plus vite sa maladresse, distraire Sophie de ce souvenir : —

Crois-tu, demanda-t-il que Passavant nous amène aujourd'hui ta mère et ton beau-frère?

— Non, mon ami; mon père viendra tout seul! Ma mère ne nous a pas encore pardonné notre mariage. Peu lui importe la naissance de notre fille; elle ne nous trouve pas assez riches pour se réjouir de nous voir un enfant. Que ma pauvre tante serait heureuse, si elle vivait, notre fille porte ses noms; que Dieu lui donne en outre ses vertus, sa bonté, son humanité!

— Notre fille tiendra tout cela de toi, ma Sophie!

— Vous savez bien que je ne vous écoute plus...

— Laisse-moi seulement faire.

Et il l'embrassa.

— Je voudrais seulement savoir ce que pense ma sœur Adrienne.

— Pense-t-elle? J'ai appris qu'elle avait adopté la vie purement animale, et qu'elle visait à être appelée Lionne.

— Comment dis-tu?

— Lionne, c'est un troisième sexe, nouvellement inventé, à l'usage de la régie et des marchands de chevaux. Adrienne doit te trouver stupide, inconcevable, et surtout mauvais genre; une sœur qui relève de couches!

— C'est pour cette fois que je ne t'écoute plus. Tu sais que j'ai horreur de tes conversations d'atelier... Mais Saint-Lezin.

— Saint-Lezin! il serait fort embarrassé de sa position de mari, de sa femme, si madame Bonnemain ne lui donnait pas d'excellents conseils, excellents, puisque tout va pour le mieux dans le pire des ménages possibles.

— Est-ce qu'il nous en veut toujours?

— Lui? Il faudrait demander cela à sa

belle-mère. Saint-Lezin, qui a été forcé de rencontrer plusieurs fois dans le monde, m'a fort généreusement offert son appui; Saint-Lezin osait beaucoup, mais il aurait trompé sa belle-mère. J'ai eu pitié de lui, j'ai refusé...

— Il a pitié de toi à son tour, il dit partout que tu n'acquerras jamais ni grande réputation ni grande fortune.

— Et il a, ma foi, raison; il me rend justice. Non, Sophie, et il faut que tu te décides à m'aimer comme cela. Je connais mes forces; je me suis fait peintre, tu sais comment; j'ai travaillé, je suis devenu tout ce qu'on peut devenir avec de l'intelligence et de la volonté. Mais, dans les arts, il faut plus.

— Moins de modestie, peut-être.

— Il faut la vocation; il faut du génie!

— Et toi, Fernand?

— Moi je possède le métier; on m'accorde

du talent, je l'emploie, nous sommes presque riches. La société ne me doit rien ; elle m'a récompensé ! Tout ce que j'obtiendrais au-delà, je le volerais à de plus dignes.

— Bon Fernand, ta générosité t'abuse, mais tu me parais adorable ; va, oublie la gloire, si tu le veux, mais pense bien à moi, à ta fille.

— Oh ! ma fille, voilà du génie par exemple ! Elle sera plus belle que le jour ! Mais, ma générosité, Sophie, n'en parlons pas. J'avais juste le degré de talent nécessaire pour être poussé de préférence par les envieux, par les jaloux de tout mérite hors de ligne. Ma gloire sera donc de ne m'être point prêté à ce rôle: Cette gloire n'est pas la plus facile, le monde n'en est point ébloui ! mais ceux que j'aime, ceux que j'estime l'apprécient. J'ai fui la ville, où ma conscience souffrait trop des efforts que l'on faisait pour me jeter dans une

lutte scandaleuse et indigne. Je me suis défié de mon amour-propre. Tu sais si une distance de quelques lieux a effrayé certains personnages, et si leurs sollicitations infernales ne me poursuivent pas jusqu'ici. Mais tu soutiendrais au besoin ma résolution...

—Oh! votre ami Passavant a plus d'empire sur vous que personne.

— Passavant, c'est un trésor de sagesse, de loyauté, de probité. Ma mère et Passavant près de nous, nous sommes inviolables; ni les fautes, ni le malheur n'ont prise sur nous. En le décidant à nous suivre, après lui avoir fait vendre, à un prix plus que satisfaisant, des manuscrits dont il ne connaissait pas bien lui-même toute la valeur, j'ai assuré sa convalescence et son repos...

— Et si j'étais jalouse de Jeannette?

Un grand bruit se fit entendre; un petit homme à cheveux tout blancs se précipita

dans la chambre ; il coudoya Fernand, se jeta au cou de Sophie, et après avoir bien embrassé la malade, il chercha partout des yeux et des mains sur le lit, en criant : Je la veux, où est-elle ?

Aux exclamations poussées par le nouveau venu, une femme que l'on aurait prise pour une nourrice, à la fraîcheur de son teint et à l'ampleur de sa poitrine, si de nombreux cheveux gris lissés le long de ses tempes n'avaient pas rectifié cette erreur de première vue, apporta un tout petit enfant sur ses bras.

— Voilà ma petite fille, s'écria le vieillard ; mon Dieu, je puis mourir quand il vous plaira.

— Pas encore, M. Bonnemain, répondit la personne qui tenait l'enfant. Attendez au moins que nous ayons ouvert les yeux et que nous ayons pu vous baiser à deux mains.

— C'est trop juste, madame Julienne, je

suivrai votre bon conseil, et ma foi, je tâcherai d'attendre.

Après mille scènes d'affection et d'enfantillage comme on n'en voit que dans les heureuses familles, lorsque tous les bons sentiments de l'humanité sont en jeu, Fernand se tourna vers Passavant qui chauffait au coin du feu ses doigts engourdis; car il faisait froid, et Passavant avait conduit la voiture et tenu le fouet pendant la durée entière du voyage.

— Passavant, dit Fernand, toutes les places de votre voiture n'ont donc pas été prises?

— Non, ma foi, répondit Jeannette; c'est le troisième voyage que nous faisons en pure perte. J'avais pourtant de l'espérance pour celui de ce matin. Ce n'est que ma bonne envie qui me trompait.

Alors M. Bonnemain prit la parole, et dit, sans cesser de caresser sa petite-fille :

— Ma femme est toujours souffrante ; mais ce n'est pas tout. M. de Saint-Lezin...

— Votre gendre, interrompit Passavant.

— M. de Saint-Lezin, mon gendre, comme vous me le faites très bien observer, avait sur les bras deux ou trois affaires de la plus haute importance. Alors, M. de Saint-Lezin a objecté à mes sollicitations qu'il était malade, et ma femme a prétendu qu'elle était trop occupée pour aujourd'hui. Ce qui est différé n'est pas perdu. Soyez tranquilles, mes pauvres enfants, c'est un reste de rancune chez ma femme ; elle a le pardon difficile, mais la difficulté ne tiendra pas contre le portrait que je veux faire de sa petite-fille, à mon retour. Ma femme m'entendra, cela lui fera du bien et à vous aussi. Il s'agit simplement de lui rappeler qu'elle est grand'-mère. Une femme ne résiste pas à cela.

Fernand eut de la peine à réprimer chez lui un mouvement d'incrédulité.

Jeannette murmura à l'oreille de son mari :

— Vois-tu, ce que dit là M. Bonnemain a besoin d'explication : il y a femme et femme; par exemple, il y a madame Fernand et Jeannette, il y a là-bas madame Bonnemain et Adrienne.

— Crois-tu? répondit Passavant qui pensait évidemment à autre chose.

— Allons, dit M. Bonnemain, la visite de ma femme est remise à l'été prochain, sans faute. Tout s'arrangera : nous avons déjà vu tant de choses!

— Oui! s'écria Passavant dont la réflexion précédente avait paru résumer toutes les préoccupations. Il se rapprocha ensuite de Fernand, et lui fit à l'oreille une confidence :

Ne m'accusez pas de rechute; non, je n'ai plus de système, bien qu'après tout je n'aie

pas si mal prophétisé. Voyez de Saint-Lezin... il n'existe plus; il s'est absorbé dans sa belle-mère. Vous, vous seriez un grand artiste, de votre vivant au moins, si vous vouliez laisser faire les concurrents de vos rivaux. — Moi!... je passe à M. Daubrias. Ce brave homme a merveilleusement compris, lorsqu'il vous a vu, qu'il avait affaire à un ennemi terrible. Non pas que vous fussiez méchant, ni même trop entreprenant, mais vous n'aviez qu'à laisser couler le temps, comme il n'avait eu lui, autrefois, qu'à marcher toujours tout droit. L'instinct lui apprenait cela, l'instinct l'a rendu fou, sans la raison on ne peut rien faire. M. Daubrias ne savait déjà plus ce qu'il faisait quand il a vendu sa maison de campagne, lorsqu'il s'est constitué l'ennemi de votre pauvre père, lorsqu'il vous a rendu visite pour vous proposer un intérêt dans sa maison. — Mais je m'arrête ; vous feriez venir le médecin, et

l'on parlerait de me saigner, si je continuais à vous montrer qu'en définitive, Passavant le philosophe... Enfin, on ne se vante pas soi-même; laissez-moi finir par une prédiction qui sera, si Dieu le permet, la dernière de ma vie : — Je soutiens que votre belle-mère ne vous pardonnera jamais, parce qu'elle n'aime pas sa fille et qu'elle n'a aucun intérêt à oublier que vous vous êtes mariés sans son ordre, ou tout au moins sans sa permission. Saint-Lezin et vous, Adrienne et Sophie, vous resterez donc séparés jusqu'au jour où Adrienne aura un fils d'une quinzaine d'années. »

— Pourquoi cela?

—Parce qu'il n'y a rien de comparable aux cousins pour les raccommodements et les alliances.

FIN.

